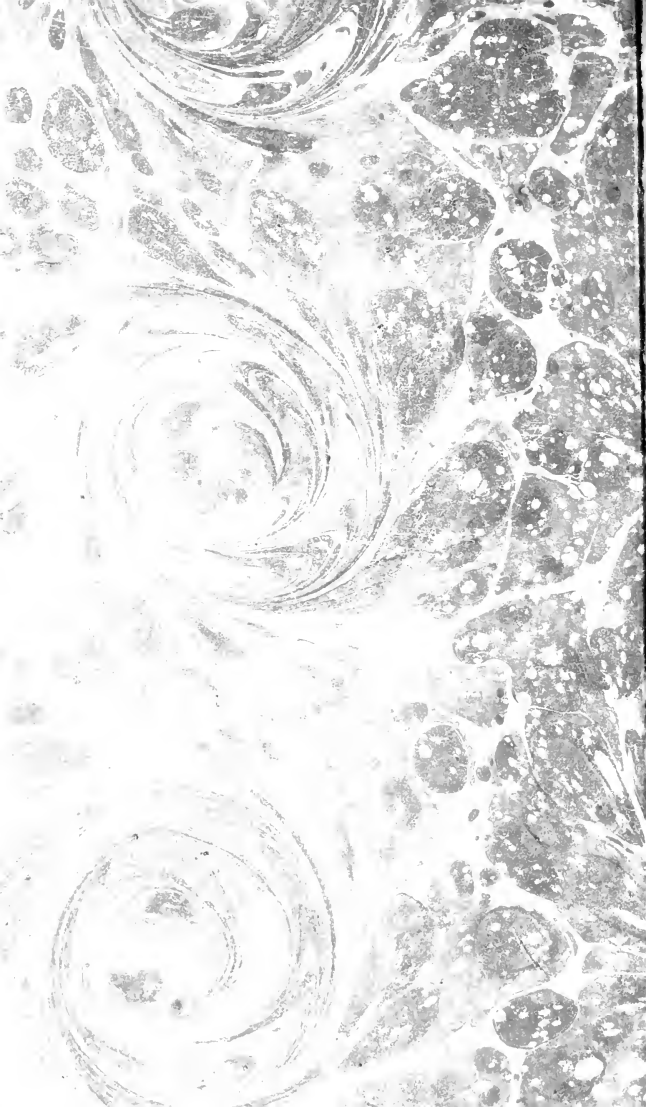
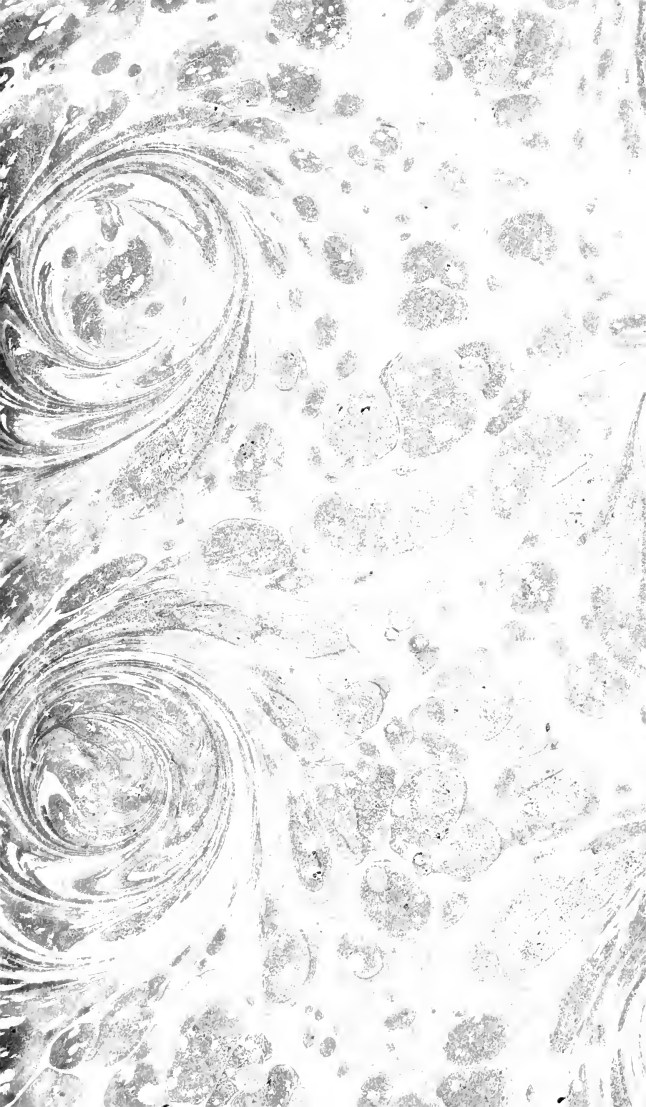


UNIVERSITY OF TORONTO



3 1761 00308802 8









# LETTRÉS

SUR

LES SPECTACLES;

AVEC

UNE HISTOIRE DES OUVRAGES  
*pour & contre les Théâtres.*

PAR M. DESPREZ DE BOISSY.

---

Gaudia principium nostri sunt sæpe doloris.

*Ovid. lib. 7. Metam.*

Frigidus, ô Pueri, fugite hinc, latet anguis in herbâ.

*Virg. Egl. 3.*

---

CINQUIEME ÉDITION,  
*Revue, corrigée & augmentée par l'Auteur.*

PREMIERE PARTIE.



A PARIS,

Chez { BUTARD, Imprimeur - Libraire, rue  
Saint Jacques, à la Vérité;  
BOUDET, Imprimeur-Libraire, rue  
Saint Jacques;  
SAILLANT & NYON, Libraires, rue  
Saint Jean-de-Beauvais;  
La Veuve DESAINT, Lib. rue du Foin.

---

M. DCC. LXXIV.

*Avec Approbation, & Privilège du Roi.*

P N

2051

34

1774

ptie. 1





# AVERTISSEMENT

## DU LIBRAIRE.

*A premiere LETTRE de  
L M. Desprez de Boissy sur  
les Spectacles , fut imprimée , pour la premiere fois , en  
1756 , sous le titre de Lettre de  
M. Desp. de B\*\* , Avocat au  
Parlement , à M. le Chevalier  
de \*\*\*. L'accueil qu'elle reçut  
du Public donna lieu à une se-  
conde édition qui parut en 1758 ,  
& qui fut épuisée en peu de temps.  
Comme cette Lettre avoit été  
ensuite souvent demandée , on  
en donna une troisieme édition  
en 1769.*

*On réimprima aussi une seconde  
Lettre que le même Auteur avoit*

#### IV AVERTISSEMENT.

*donnée en 1759, sous le titre de Lettre de M. le Chevalier de \*\*\*, à M. de C\*\*\*.*

*Il est assez ordinaire dans la Littérature d'user de ces fictions, sur-tout pour les Ecrits polémiques. Le volume de M. Baillet sur les Auteurs déguisés en est une preuve ; cette seconde Lettre est comme le supplément de la première.*

*L'Auteur ajouta dans la troisième édition, une Histoire des Ouvrages faits pour & contre les Théâtres publics. Cette Histoire fut beaucoup augmentée dans la quatrième édition, qui fut donnée en 1771, & dont le succès nous a paru exiger une cinquième édition.*

*Il n'y avoit que l'Histoire des Ouvrages pour & contre les Théâtres qui fût susceptible de quelques augmentations. L'Auteur a préféré de les réunir & d'en*

## AVERTISSEMENT. V

*former une addition, afin que les personnes qui ont la quatrieme édition puissent, en se procurant séparément cette addition, rendre leurs Exemplaires semblables à ceux de cette cinquieme édition.*

*Comme M. Desprez de Boissy n'avoit pas voulu annoncer lui-même le caractère distinctif de son Ouvrage, & l'utilité qu'il pourroit avoir, nous y suppléâmes dans notre Avertissement des troisieme & quatrieme éditions, par des extraits des jugemens que les Ouvrages périodiques en avoient porté. Nous continuerons de les rapporter avec d'autant plus de confiance, qu'ils ont paru être des témoignages en faveur de la cause des bonnes mœurs,*

Extrait des Feuilles Hebdomadaires des Provinces, des 17 Mars 1756, 14 Mars 1757,  
a iij

# VJ AVERTISSEMENT.

10 Janvier 1759 , 22 Mars  
1769, & 21 Août 1771.

*Tous les Ecrits qui ont paru jusqu'à présent contre les Spectacles, militent pour la Religion, & ne font considérer les jeux de la scene que comme un reste de gentilité contraire à la profession du Christianisme. C'est toujours en faveur de la Religion que les adversaires du Théâtre, armés des argumens & de l'autorité des Peres de l'Eglise, l'ont pros crit. Mais dans l'Ouvrage de M. Desprez de Boissy, c'est un homme du monde qui combat les défenseurs du Théâtre avec leurs propres armes, ou par des autorités tirées des Ecrits faits même en faveur des Spectacles. Une autre singularité de ce Livre que nous avons encore observée, c'est que l'Auteur n'y fait parler que la sagesse humaine.*

# AVERTISSEMENT. vij

*ne, & qu'elle seule réclame ici contre les dangers du Théâtre, par des argumens dont la preuve est dans le cœur de ses plus zélés Partisans.*

*On peut regarder la seconde Lettre comme une sorte de supplément à la première. On s'y attache principalement à justifier Saint Thomas d'Aquin, Saint Antonin, & Saint Charles Borromée, de l'indulgence que les Partisans du Théâtre leur supposent pour les Spectacles. On en rapporte plusieurs textes, & on les explique conformément aux principes de la saine morale, & aux regles de l'exacte Logique... Le seul intérêt des bonnes mœurs considérées principalement dans leurs rapports avec le bon ordre & le bien de la société, a produit cet Ouvrage, dans le temps de la plus grande fureur pour les Spec-*

*acles, qui semble s'accroître à proportion que les talens de la composition diminuent..... Néanmoins cette fureur déchaînée pour les Spectacles de tout genre, n'empêche pas cet Ouvrage de se reproduire & d'être lu ; parce que la raison, une morale sensée, une agréable érudition n'ont pas moins d'attrait pour les esprits solides & sérieux, que les bagatelles les plus folles ou les plus graves en ont pour les autres. M. Desprez de Boissy a rendu ses deux Lettres encore plus intéressantes, en y ajoutant l'Histoire des Ouvrages pour & contre les Théâtres, & en l'enrichissant de notes & d'observations. Enfin par toutes les recherches qu'il a faites sur cette matière, il est parvenu à rendre maintenant cet Ouvrage aussi complet dans son genre que l'on pouvoit le désirer, &c.*



Extrait du Journal de Verdun ,  
 Avril 1756 , Mai 1758 , Avril  
 1759 , Mars 1769 , Janvier  
 1770 , & Janvier 1772.

*M. Desprez de Boissy n'emploie pas les preuves que la Religion pouvoit lui fournir ; d'autres l'avoient fait avant lui & avec succès. Après tout , cela paroît assez inutile à ceux qui prennent pour regle de leur conduite la morale de l'Evangile. En effet , quelque chose qu'on puisse dire , il n'y a pas moyen de réconcilier les plaisirs des Spectacles avec le Christianisme. Ce n'est point d'après la morale de l'Evangile que l'Auteur part , pour faire voir le danger où l'on expose ses mœurs ; lorsqu'on se livre aux plaisirs des Spectacles. La morale payenne , les Pieces de Théâtre considérées en elles-mêmes , & le jugement*

*qu'en ont porté ceux même qui sembloient destinés par état à faire l'apologie du Théâtre, suffisent à notre Auteur pour faire sentir de plus en plus combien est contagieux l'air qu'on respire sur les Théâtres, que certains esprits prévenus voudroient faire passer pour des écoles de vertu.... L'Auteur a ajouté un nouveau poids à ses bonnes raisons, en donnant dans sa seconde Lettre un assez long extrait de l'éloquent Ouvrage de M. J. J. Rousseau, sur les Spectacles.*

*Enfin on y trouve une Histoire intéressante des Ecrits pour & contre les Théâtres. Le tout forme présentement un Ouvrage qui pourroit être regardé comme un Livre classique, qu'il seroit bon de mettre sous les yeux des jeunes gens qui sont près d'entrer dans le monde. Ils y trouveroient d'excellentes*

*maximes pour prémunir leur cœur contre les charmes d'une passion dangereuse à laquelle il est facile de succomber, & qui n'entraîne que trop souvent la jeunesse dans le désordre. C'est par cette considération, sans doute, que l'UNIVERSITÉ DE PARIS a jugé convenable d'admettre ce Livre au nombre de ceux qu'elle donne dans la Distribution générale des Prix. MM. les Principaux des Colléges de cette Capitale ont suivi cet exemple. Nous apprenons que dans les Provinces les Maîtres s'empressent aussi de mettre entre les mains de leurs élèves ce Livre, dont les éditions si souvent réitérées sont une preuve non équivoque qu'il a plu au Public.*

Extrait du Journal Chrétien ;  
septieme Cahier de l'année  
1756, Avril 1758 ; du Journal

Ecclésiastique de Mai 1769, &  
d'Août 1771.

*L'Ouvrage de M. Desprez de Boissy peut, malgré tout ce qu'on a écrit contre le Théâtre, devenir intéressant pour ceux qui ont beaucoup lu sur cette matière, parce que l'Auteur y combat le préjugé en faveur des Spectacles par l'autorité de gens qui paroîtroient avoir dû l'inspirer ou l'appuyer, si ce préjugé eût été favorable à la société..... Il semble que l'Auteur se soit proposé principalement de combattre une opinion très-peu chrétienne, par l'autorité la moins suspecte, par celle des Auteurs profanes..... Le débit de la première édition de sa Lettre prouve que le goût des futilités n'empêche pas entièrement le cours des productions sérieuses & utiles, & qu'on peut se faire lire du Pu-*

## Avertissement. xiiij

*blic , quoiqu'en lui montrant ses erreurs.... Que l'Auteur eût entrepris de faire valoir les maximes & les loix de la morale chrétienne , pour en montrer l'opposition avec les principes du monde sur les Théâtres , il ne se seroit fait lire que de ceux qui sont déjà bien convaincus que ces principes sont anathématisés par l'Evangile. Mais en découvrant le danger des Spectacles par la nature même des Pieces Dramatiques , par leur but , par leur effet , par le jugement qu'en ont porté des Philosophes qui ne consultoient que la raison , & des Auteurs Dramatiques même , dont les aveux forcés lui servent d'autorités ; c'étoit le moyen d'avoir pour Lecteurs les personnes les plus favorables aux Spectacles , & par-là celles qu'il étoit plus important de détromper , & de faire penser sainement sur les*

*abus & les dangers du Théâtre.*

Tous les Journaux ont parlé avec éloge des précédentes éditions de cet Ouvrage. . . . Il n'a rien qui puisse le rendre suspect aux partisans du Théâtre. . . . C'est la sagesse humaine qui parle ici en faveur des mœurs. . . . On doit faire lire ce Livre aux jeunes gens qui sortent du Collège, pour affermir en eux les règles du Christianisme qu'ils ont reçues dans une sage éducation, & les précautionner contre la séduction du siècle ; & c'est aussi un des motifs qui ont porté des personnes en place à demander à l'Auteur cette nouvelle édition. . . . Il n'a rien négligé pour remplir l'idée que les Ecrits périodiques avoient donnée de son Ouvrage, en l'annonçant comme un arsenal où l'on trouve des principes de mœurs pour tous les états, & de quoi dissiper les sophismes,

AVERTISSEMENT.    xv

*que le goût du monde corrompu  
accrédite non seulement contre la  
Religion , mais même contre la  
raison. On ne peut trop répandre  
cet Ouvrage entre les mains de la  
jeunesse, &c.*

Extrait du Journal de Trévoux,  
Avril , des années 1756 &  
1758.

*Ce n'est pas en style de Théologien  
que M. Desprez de Boissy combat  
le Théâtre, il s'attache particu-  
lièrement aux Principes Philoso-  
phiques..... Ciceron, Sénèque,  
Ovide , & une foule de Moder-  
nes sont les témoins qu'il inter-  
roge. C'est un homme du monde,  
qui a le double mérite, & d'oser  
dire la vérité, & de sçavoir la  
bien dire. Il n'a jamais été ni à la  
Comédie, ni à l'Opera: c'est ce qui  
lui donne l'avantage sur les Parti-*

*sans du Théâtre. Sa seconde Lettre est un supplément naturel de sa première ; son Adversaire est fort bien réfuté, parce qu'en effet sa cause n'étoit pas bonne, & qu'il la rendoit encore plus mauvaise par beaucoup de frivoles raisons. Cette seconde Lettre est dans la forme de ces Ecrits, où l'on fait face à tout le monde ; on tire çà & là suivant le besoin : c'est une sorte de guerre à Troupes légères.*

Extrait du Journal des Beaux-Arts & des Sciences, Juin 1769, & Octobre 1771.

*Les premières éditions des Lettres de M. Desprez de Boissy sur les Spectacles, ont été annoncées dans tous les Journaux comme un Ecrit solide & utile qui combat les défenseurs du Théâtre par leurs propres armes, qui fait sentir par*



## AVERTISSEMENT. xvij

*un grand nombre de réflexions lumineuses combien l'air qu'on y respire est contagieux pour les mœurs.... L'Auteur y a fait beaucoup d'augmentations, dont entre autres, une Histoire des Ecrits faits pour & contre les Théâtres. On lui sçaura gré de ses nombreuses citations, parce qu'elles sont toutes bien choisies. On approuvera également le soin qu'il a pris de réfuter par une suite d'observations lumineuses, l'argument que l'usage des Spectacles à Rome fournit d'ordinaire aux Partisans du Théâtre; comme aussi l'avantage qu'il a tiré des projets de réformation donnés par quelques-uns d'entre eux, & les graves témoignages qu'il y a joints pour prouver la nécessité de cette réformation dans nos Spectacles, tant à l'égard de la partie littéraire qu'à l'égard du moral.... Il a sçu profiter de quel-*

## xviiij AVERTISSEMENT.

*ques incidens pour persuader aux jeunes gens prêts à entrer dans le monde, & en faveur desquels il a principalement travaillé, que sans la Religion & sans vertu, la Patrie ne sçauroit avoir de bons Citoyens dans aucune profession. Il y trace à cette occasion en différens endroits le caractère des véritables Magistrats, celui des bons Militaires, &c.*

Extrait du Journal Encyclopédique du mois d'Avril 1769.

*Ce n'est point par la Morale Evangelique que M. Desprez de Boissy attaque les Spectacles, c'est par la Philosophie même..... On trouvera dans cet Ouvrage d'excellens principes, & des raisonnemens très-solides auxquels les Amateurs les plus outrés du Théâtre ne peuvent se refuser, &c.*

Extrait du Journal des Sçavans,  
Septembre 1756, Juin 1769,  
& Avril 1772.

*M. Desprez de Boissy donne une nouvelle force aux raisonnemens & aux preuves des Philosophes qui condamnent les Représentations Dramatiques.... Il y ajoute beaucoup d'autorités ; il trouve des Censeurs du Théâtre jusques dans le Paganisme même ; & il prouve ses dangers par le témoignage de plusieurs Auteurs modernes, dont l'autorité ne sçauroit être récusée.*

*L'empressement du Public pour cet Ouvrage, a engagé l'Auteur à réunir ses deux Lettres, à les retoucher, & à réfuter d'une manière plus forte & plus approfondie, les argumens de ceux qui depuis les deux premières éditions, ont pris la défense des Théâtres....*

## XX AVERTISSEMENT.

*On a porté sur les précédentes éditions de cet Ouvrage le jugement le plus avantageux. Ce Livre a été regardé comme propre à prévenir la jeunesse contre une passion qui est l'idole favorite de notre siècle. Cette quatrième édition est encore plus intéressante par une Histoire des Ouvrages pour & contre les Théâtres. On y trouve de plus des observations, des anecdotes littéraires, & différentes petites Pièces qui forment une variété agréable.... Tout dans cet Ouvrage annonce que M. Desprez de Boissy n'a eu en vue que l'intérêt des mœurs publiques & particulières : il s'est ménagé les occasions d'y jeter des principes pour les professions les plus intéressantes ; tels sont les portraits des vrais Magistrats, celui des Militaires, & celui des Sçavans, &c.*

LETTRE



**L E T T R E**  
**DE M. DESP. DE B \***

*AVOCAT AU PARLEMENT,*  
**A M. LE CHEVALIER DE \*\*.**  
**SUR LES SPECTACLES.**

**V**ous me paroissez bien  
prévenu, MONSIEUR,  
contre mon peu de  
goût pour ce qu'on appelle  
Commerce de Galanterie.  
Vous regardez mes sentimens  
à cet égard comme une suite  
de mes préjugés contre les  
Spectacles. Vous ne voudriez

A

pas que le Théâtre me parût une école, où les cœurs les plus indifférens apprennent à devenir sensibles, & à ne connoître que trop la passion sur laquelle vous me reprochez d'être si réservé. Vous pensez que je m'attire un ridicule en me privant de ce qui fait, selon vous, l'amusement & le plaisir des honnêtes gens. Exister sans aimer vous paroît impossible. Vous avez raison.

On n'a reçu du Ciel un cœur que pour aimer.  
*Desp.*

Mais quoique l'amour soit la vie du cœur, il me semble que c'est de tous les senti-

mens de l'ame celui dont on doit le moins se faire un jeu. Lorsque ce sentiment n'a d'autre objet que ce qui peut flatter les sens, on perd souvent de vûe ce que *Cicéron* renferme sous l'idée de l'honnête, c'est-à-dire, les principes qui doivent assujettir notre conduite à la raison.

Selon cet ancien Moraliste, qu'on ne peut accuser de rigorisme, on ne doit se prêter aux objets sensibles qu'avec une extrême réserve. En effet, les impressions qu'ils font sur nos organes agissent assez souvent sur notre cœur avec une telle violence, que

nous en sommes tyrannisés.

Vous savez, Monsieur, à quels excès se portent ceux qui font consister leur bonheur à réunir le plus d'honneurs & le plus de richesses qu'il est possible. Je suis de moitié avec vous dans le mépris que vous avez pour ces gens qui, s'aimant eux seuls, s'abandonnent aux passions que nous ne pouvons satisfaire qu'aux dépens de nos Concitoyens; car un ambitieux, un avare heureux, s'il en peut être, ne le sont qu'en possédant ce qui pourroit faire le partage & la félicité de plusieurs familles. Vous réprou-



vez donc, avec raison, ces passions qui portent un caractère si nuisible à la Société. Mais ce qui s'appelle la tendre passion vous paroît être celle de l'humanité ; & en conséquence vous ne sçauriez me pardonner de ne pas en suivre les attraits. Vous m'adressez cette maxime du Sage : *Ne soyez ni trop juste ni plus sage qu'il convient* (1). La connoissance que j'ai de votre zèle pour mon bonheur ne me permet pas d'être indifférent à vos conseils. Je les attribue à cette noble incli-

(1) *Noli esse justus multum, neque plus sapias quam necesse est.*

nation qui vous porte à souhaiter & à communiquer à vos amis tout ce qui leur est avantageux.

Vous voudriez donc me rassurer sur les risques qui me semblent être attachés à la galanterie, & me persuader de la grande utilité des Spectacles. Mais j'ai à vous opposer d'anciens préjugés d'autant plus difficiles à détruire, que je les crois très-équivalens à des raisons homologuées au tribunal de la prudence. Souffrez que je vous les expose. Ce n'est pas un discours moral que je prétends vous adresser. J'ai seu-

lement intention de vous faire confiance des principes qui me dirigent sur ces objets. Je vais d'abord vous exposer en peu de mots ce que je pense sur cette tendre & volage passion dont le terme de galanterie nous présente l'idée.

L'amour qui se rapporte à l'union des deux sexes, a donné lieu à beaucoup d'événemens, dont le récit ne feroit pas à son avantage (1).

Cette passion est, dit-on, si naturelle, que les deux sexes semblent se faire une prière réciproque pour s'unir l'un à

(1) *Sævus amor docuit natorum sanguine matrem*

*Commaculare manus.*

*Ing. Egl. 1.*

l'autre. Je conviens que cet attrait qui depuis la dégradation de l'homme a dégénéré en une révolte des sens contre l'esprit (1), est si inséparable de notre être, que la sagesse ne consiste point à ne pas en ressentir l'impression, mais à l'affujettir à la retenue qu'exige le devoir (2).

Plus on est assuré du pouvoir impérieux de cette passion, plus on est obligé de la contredire ou de ne s'y prêter que selon les règles établies par la Religion & par

(1) Ex antiquo peccato hoc malum [ *stimulus carnis* ] accidit. *S. Aug. Lib. cont. Jul.*

(2) Virtus est mors concupiscentiarum aut earum quies secundum quod oportet. *Aristot.*

les Loix, en ne se permettant qu'une alliance légitime (1) dont on peut dire avec M. Gresset :

... L'union de deux cœurs vertueux,  
L'un pour l'autre formé, & l'un par l'autre  
                  heureux,  
Peut adoucir les maux, peut embellir la vie.

Si la raison n'oppose point de digues à l'impétuosité de ce penchant, il n'est point d'excès où l'on ne puisse être entraîné; & si l'on n'est pas en garde contre les attraits qui peuvent nous séduire; ou

(1) *Illam concupiscentiam carnis, quâ caro concupiscit adversus spiritum, in usum justitiæ convertunt fidelium nuptiæ.*

Proinde nuptiæ quia etiam de illo malo (*stimulo carnis*) aliquid boni faciunt, gloriantur, quia sine illo fieri non potest, erubescunt.  
*S. Aug. de nupt. lib. 1.*

l'on se prépare des tourmens inévitables par la contrainte dans laquelle le devoir nous retiendra , ou l'on s'expose à se fatiguer jusqu'au point de ne respecter aucunes Loix. Ces méfalliances indécentes dont il résulte quelquefois un contraste humiliant de condition , souvent une extrême indigence, & ces unions clandestines où les droits sacrés de l'hymen se trouvent violés , ne sont que les suites de l'imprudence avec laquelle on s'est livré aux objets séducteurs.

Je sçais que si je communiquois mes idées sur cette

passion que l'on croit ennobler en l'appellant le foible des grands cœurs, & des Héros, je m'exposerois à être taxé de misantropie. On me jetteroit dans la classe de ces Censeurs de mauvaise humeur, qui, s'aimant eux seuls sans rivaux, critiquent tout ce qui n'est pas assorti à leur goût, & condamnent les plaisirs dont ils ne veulent point faire usage.

Je suis trop ami du genre humain, pour ne pas redouter les effets de ce caractère chagrin qui fait le plus d'ennemis dans la Société. Il y a plus de sûreté à recevoir des

leçons qu'à vouloir en donner (1). Je m'instruis donc par les écarts de ceux qui abusent de l'inclination que la nature nous inspire pour le sexe. Ils me confirment qu'il n'est pas prudent de se faire un amusement de la passion de l'amour.

..... Ce n'est point à Cithère

.....  
 Qu'il faut chercher & les jeux & les ris.  
*Rouss. Liv. 1. Ep. 2.*

On peut en juger par les plaintes qui échappent quelquefois à ceux dont la vertu a été y faire naufrage. *Quinault* les a assez heureusement exprimées dans quelques-

(1) *Tutius veritas auditur quàm prædicatur.*



uns de ses Poëmes. Ce sont  
comme autant de maximes  
dont je me suis fait sur cet ob-  
jet une espece de code. Quel-  
le idée, par exemple, peut-  
on se former de notre préten-  
due belle & héroïque passion,  
lorsque d'après le sentiment  
on nous dit :

Gardons-nous de souffrir que l'amour nous  
engage

Dans ses trompeurs enchantemens.

Gardons-nous des embarquemens

Où le repos du cœur fait un fatal naufrage.

*Phaëton, Act. 1. Sc. 5.*

Ah ! qu'il est dangereux

De s'engager sur la vaine assurance

Des sermens amoureux !

*Act. 2. Sc. 2.*

Quel tourment ne fait point souffrir

Un malheureux amour qu'on ne peut éteindre

Et que l'on n'ose découvrir ! *Perfée, Act. 2. Sc. 5.*

Plus on connoît l'amour, & plus on le déteste,

Détruisons son pouvoir funeste,

# 14 I. LETTRE

Rompons ses nœuds, déchirons son bandeau,

Brûlons ses traits, éteignons son flambeau.

*Armide, Act. 3. Sc. 4.*

Redoublons nos soins, gardons-nous

Des périls agréables.

Les enchantemens les plus doux

Sont les plus redoutables, *Act. 4. Sc. 1.*

Ce que l'amour a de charmant

N'est qu'une illusion qui ne laisse après elle

Qu'une honte éternelle. *Sc. 3.*

Fuyons les douceurs dangereuses

Des illusions amoureuses ;

On s'égare quand on les suit ;

Heureux qui n'en est pas séduit ! *Sc. 5.*

Dans l'empire amoureux

Le devoir n'a point de puissance.

*Athis, Act. 3. Sc. 2.*

L'amour trouble tout le monde,

C'est la source de nos pleurs,

C'est un feu brûlant dans l'onde,

C'est l'écueil des plus grands cœurs, *Act. 4. Sc. 5.*

Le chagrin suit toujours les cœurs que l'amour  
blessé,

. . . . .

Dans les beaux jours le doux zéphir

Fait moins naître de fleurs

Que le cruel amour dans son funeste empire

Ne fait verser de pleurs. *Isis, Act. 3. Sc. 7.*

Que résulte-t-il, Monsieur, de ces belles pensées? J'en conclus qu'il faut sérieusement réfléchir avant que d'aimer, de peur que la raison ne devienne en un instant la dupe du cœur.

Un pas hors du devoir peut nous mener bien loin.  
*Corn.*

### *La Fontaine nous dit que*

Lorsque l'amour prend le fatal moment  
 Devoir & tout & rien c'est même chose.

Je pousse peut-être la pusillanimité jusqu'à l'excès, mais elle fait ma sûreté. *Ovide* nous avertit que l'amour s'empare des cœurs qui ne pensent pas à s'en défendre (1).

(1) *Affluit incautis insidiosus amor.*

La connoissance du péril ne m'enhardit pas. Craindre tout & ne rien hasarder me paroît le plus sûr. C'est pourquoi aussi craintif qu'un Pilote sur une route qu'il n'a pas encore pratiquée, je me donne bien de garde d'approcher de trop près des écueils signalés par des naufrages.

Nous arrivons novices à chaque âge de notre vie. Je crois qu'il n'est qu'un moyen de remédier à cet inconvénient, c'est de s'en rapporter à ceux qui ont fait part de leur expérience à la postérité. M. de *Bussy Rabutin*  
mérite

mérite à cet égard notre reconnaissance. Cet ingénieux Courtisan, dont le nom est si célèbre dans les fastes de la galanterie, nous dit que la passion de l'amour est la plus dangereuse de toutes les faiblesses, & qu'on revient plus aisément des sottises de l'esprit que de celles du cœur. En effet, Monsieur, le cœur s'attache, au lieu que l'esprit ne s'occupe point toujours des mêmes idées. Il réfléchit & peut appercevoir ses extravagances; mais lorsque le cœur est enflammé par l'enchantement des sens, la raison ne tarde pas à être

féduite , & l'esprit trouve son poison dans ce qui charme le cœur. Or , selon *Cicéron* , un pareil trouble est un désordre honteux (1) ; & je ne le trouve pas moins funeste qu'humiliant. Dès que la galanterie exclut de son commerce la prudence & la raison , elle doit être plus propre à former un engagement indécent qu'à produire un mariage heureux ,

Où l'honneur ait son lustre , où la vertu préside.  
*Corn.*

Voilà ce qui donne lieu à mes préjugés contre ce qui excite la passion de l'amour.

(1) *Perturbatio ipsa mentis in amore foeda per se est. Cicero. Tuscul. lib. 4.*

Vous comprenez que ces préjugés doivent beaucoup influer sur la prévention que vous me reprochez d'avoir contre les Spectacles, & dont je vais vous entretenir. Peut-être goûterez-vous les motifs qui m'ont déterminé à ne point les fréquenter ?

On m'a prévenu dès mon enfance contre les dangers des Théâtres. On m'a dit qu'ils n'étoient propres qu'à allumer, fomenteur, & nourrir les passions. Mais cette leçon m'a paru fort contredite dans la pratique, & même par plusieurs de ceux qui par état devoient le moins se per-

mettre les Spectacles. Il est vrai qu'en fait de morale pratique l'exemple du plus grand nombre est une autorité assez équivoque. Cependant j'ai cru devoir examiner si mes idées, qu'on traitoit de préjugés inspirés par des Précepteurs, étoient fondées sur de bons principes. Je n'ai pas pensé pour cela qu'il fallût commencer par aller aux Spectacles, j'aurois offensé la prudence. C'auroit été juger avant les informations. On me dit qu'il y a dans cette riviere un tel endroit où l'on court risque de se noyer. Je n'y vais pas



pour l'éprouver, mais j'emploie les moyens usités pour m'en assurer.

C'est ce que j'ai fait par rapport aux Spectacles. J'ai été aux enquêtes. Je ne me suis pas adressé à ceux qui fréquentent les Théâtres. Je les ai réservés en preuve de ce que j'apprendrois à ce sujet. De plus, leur partialité me rendoit suspect le bon témoignage qu'ils auroient pu m'en donner. J'ai consulté ceux qui ne les fréquentoient plus; ce qu'ils m'en ont dit m'a fait conjecturer que le Théâtre, quelque idée que l'on s'en forme en spécula-

tion, est l'école & l'exercice des passions; puisque son objet est de les exciter, & que c'est de cet effet que dépend le succès de toute Pièce dramatique. J'ai poussé plus loin ma conjecture; j'ai pensé qu'il étoit impossible d'y avoir aucun plaisir, si l'on n'étoit animé de quelque passion, ou si l'on n'étoit disposé à en recevoir les impressions.

Si je me préviens contre les Spectacles, parce que les passions y sont excitées, il ne s'ensuit pas que je sois du nombre de ces Stoïciens outrés qui proscrivoient les passions, même les plus innocentes.

Je ſçais que ce feroit détruire l'homme que de vouloir ôter à l'ame les ſentimens du plaifir & de la douleur , à quoi ſe réduiſent toutes les paſſions. Mais pour faire un bon uſage de ces paſſions , il faut qu'elles ſe rapportent toujours à des objets légitimes ; & lorsque , pour une fin honnête , on veut les exciter dans les autres , on doit le faire d'une maniere qui ne ſoit ni vicieuſe , ni dangereuſe. Or mes préjugés contre les Spectacles ſont fondés ſur ce que le Théâtre n'offre preſque toujours que des paſſions folles ou criminelles , & que les

plus légitimes y deviennent repréhensibles & dangereuses par la maniere dont elles sont présentées : c'est relativement à ce principe que j'ai cru ne pouvoir me permettre d'aller aux Spectacles, quelque intention que je pusse avoir.

En effet, qui sont ceux qui croient les fréquenter avec le plus de droit, & avec les dispositions les plus innocentes ? Ce sont ceux qui prétendent y aller pour juger du mérite de la Pièce. Ils ne sont pas en grand nombre, parce que cette vue suppose du goût & des connoissances ; mais cette intention ne  
garantit

garantit pas des mauvais effets des passions qui triomphent le plus sur le Théâtre: C'est toujours le cœur qui prend le plus de part au Spectacle: il en est même pour cette raison le premier Juge, puisque ce n'est que relativement à l'émotion qu'il y éprouve qu'on applaudit plus ou moins à la représentation (1). Si on se sent fortement ému par le vif intérêt que l'on prend à l'action, si l'on se croit transporté sur le lieu de la scène & comme dans la situation du personnage qui

(1) Omne spectaculum sine commotione spiritus non est.

nous attache le plus , si on l'entend parler & si on le voit agir , comme on parleroit & comme on agiroit soi-même étant animé de la même passion , alors le cœur prononce que le Poëte & les Acteurs ont bien réussi à intéresser les Spectateurs. La nature , dirait-on , est bien exprimée ; mais un bon Juge de Spectacles ne s'en tient pas seulement à ce que lui suggere le sentiment ; il a un jugement de plus à porter.

Il doit examiner si les règles de l'art ont été bien observées. Si le Poëte a été fidèle à l'unité d'action , qui

consiste pour la Comédie dans l'unité d'intrigue ou d'obstacle au dessein des principaux Acteurs ; & pour la Tragédie, dans l'unité du péril, soit que le Héros y succombe, soit qu'il en sorte victorieux ; si l'action est complète & achevée, c'est-à-dire, si dans l'événement qui la termine, le Spectateur se trouve parfaitement instruit des sentimens de tous ceux qui y ont quelque part, ou du sort du principal Personnage. Il faut examiner dans la Tragédie si le Héros qu'on a vu dans le péril en est sorti, ou comment il y a suc-

combé ; & dans la Comédie , si les oppositions à l'intrigue ont été levées ; si dans l'une ou dans l'autre le dénouement s'opere par quelque événement & non simplement par la volonté du Poëte ; si le nœud de l'action est formé d'une suite de ce qui s'est passé hors du Théâtre avec le commencement de l'action qui s'y passe ; si l'action a une juste étendue soit pour le temps , soit pour le lieu , ce qui constitue les deux autres unités , c'est-à-dire , si elle ne passe point la durée de vingt-quatre heures , & si elle paroît se passer



dans le même lieu ; s'il n'a point paru ou disparu quelqu'Acteur , fans qu'on ait ſçu pourquoi ; ſi les ſentences, ou les penſées morales ne ſont pas trop multipliées & comme détachées du tiffu de la Piece ; ſi les mœurs des Perſonnages ſe trouvent bien exprimées & ont été annoncées à propos ; ſi les caractères ſont bien ſoutenus , & ſi toutes les parties de l'action ſont traitées ſelon *le vraiſemblable* ou ſelon *le néceſſaire*, c'eſt-à-dire, comme elles ont pû ou dû ſe paſſer.

Il faut enſuite juger la Poëſie, c'eſt-à-dire, le choix des

pensées, leur disposition, la maniere dont elles sont énoncées, la valeur des rimes, le mécanisme du vers. Il faut enfin décider sur la dignité du dialogue dans la Tragédie & dans la Comédie sur ce que les Latins appellent *Vis comica*, c'est-à-dire, le sel attique.

On conviendra aisément qu'il n'y a pas beaucoup de Spectateurs qui soient capables de s'occuper de tant d'objets, & qui puissent par conséquent se glorifier de n'aller aux Spectacles que pour les juger. Mais quand j'aurois assez de mérite pour

pouvoir en porter mon jugement, devrois-je y aller ? J'ai fait réflexion que je devois m'en dispenser , parce qu'il faut que l'ame y sorte de son assiette pour se livrer à la passion qu'on veut représenter.

Il n'en est pas de même du jugement que l'on porte d'une Piece imprimée. Le Lecteur est privé de la partie la plus touchante, qui est celle de la déclamation. On sçait ce qu'on doit , à cet égard , attendre de nos Acteurs dont on n'a coutume de n'admettre les talens qu'après avoir éprouvé l'énergie & les graces de leur jeu. La décl-

mation, dans de pareils Acteurs, est un langage des plus éloquens. Par elle les cœurs peuvent se parler immédiatement sans le secours des mots ; & un geste seul peut prononcer dans toute sa force un sentiment passionné que le Poëte n'auroit que foiblement exprimé. La passion ne peut donc être parfaitement excitée que par le jeu de la représentation. Cela est si vrai, que le Sénat de Melpomene & de Thalie ne se chargera pas d'une Piece sur la simple lecture. Il faut qu'elle soit déclamée dans ce Sanhédrin où l'on

juge si elle peut être exposée au Public ou non , c'est-à-dire , si l'on a lieu d'espérer que les Spectateurs se sentiront fortement affectés des sentimens passionnés que le Poëte s'est proposé d'exciter. Voilà l'objet de toutes les Pieces dramatiques. Et c'est ce qui en rend même la lecture souvent pernicieuse. Vous sçavez ce que Quintilien pensoit de ces fortes de productions. Il vouloit qu'on ne hasardât d'en permettre la lecture aux jeunes gens que quand leurs mœurs seroient en sûreté (1). Il seroit à sou-

(1) Amoveantur , si fieri potest , si minus

haïr que ce célèbre Rhéteur nous eût appris en même-temps à quel âge il les croyoit hors de danger; mais en attendant la solution du problème, je crois que les mœurs ne peuvent jamais être en sûreté aux Spectacles; les risques qu'elles y courent sont plus certains que les avantages qu'elles en retirent. La corruption s'y communique par plus d'un moyen. Tous les Spectateurs ne sont pas attirés par le seul objet de la Piece. Le nombre de ceux qui pensent n'est pas si grand.

*certè ad firmitus ætatis robur reserventur,  
cùm mores in tuto fuerint.*

Combien de gens qui ne fréquentent les Théâtres que pour se réjouir du coup d'œil éblouissant des femmes que la coutume y conduit, afin d'y disputer entr'elles à qui l'emportera sur la richesse des pierreries , sur le luxe des habits , sur les graces , sur la beauté , sur l'adresse à suppléer aux agrémens que la nature a refusés, enfin sur le nombre des adorateurs !

Et combien d'autres ne sont excités à aller au Spectacle que pour y admirer les Actrices qui , par les talens de leur profession relevent tellement les graces de leur sexe , qu'el-

les semblent être des Divinités qui intéressent d'autant plus, qu'on a plus de discernement pour juger le mérite de leur jeu ! Leurs riches & pompeux ajustemens plus ou moins indécens, suivant que l'exige la scène , donnent encore un tel pouvoir à leurs charmes, qu'on ne peut guere les considérer sans être tenté d'exprimer par ces vers d'*Ovide* les violens sentimens qu'elles inspirent :

Auferimur cultu : gemmis , auroque teguntur

. . . . .

Decipit hac oculos ægide dives amor.

Je comprends, Monsieur ,  
quelle doit être l'influence



& la tyrannie de tous leurs  
attraits sur le cœur des Spec-  
tateurs *scintillas libidinum*  
*conflabellant* , & combien  
par conséquent elles doivent  
faire de martyrs , parce qu'à  
l'exception des Courtisans de  
la première volée & de quel-  
ques favoris de Plutus , il faut  
se contenter d'admirer en se-  
cret leurs appas séducteurs ,  
sans espoir de satisfaire la  
coupable passion dont on  
brûle pour elles. Qu'en ar-  
rive-t-il ? Une fougueuse Jeu-  
nesse va chercher ailleurs à  
se dépiquer , *suum animum*  
*aliò conferunt* (1). Or ces

(1) Terent.

effets font-ils bien capables de détruire mes préjugés contre les Spectacles?

Il est vrai qu'il y en a qui voudroient faire croire qu'ils n'y vont que pour se délasser de leurs occupations, & qu'ils en sortent sans y avoir ressenti aucunes mauvaises impressions.

Je conviens que si l'on n'avoit aucun reproche à faire à nos Jeux de Théâtre, les Citoyens occupés y auroient plus de droit que cette foule de Spectateurs, qui n'y vont que pour se délivrer du dégoût que leur cause leur désœuvrement. Mais je ne

crois pas que des gens occupés puissent y trouver un délassement convenable & même physique. Il ne leur faut pas de ces plaisirs tumultueux qui ébranlent l'esprit & le cœur, en inspirant des pensées & des sentimens capables de dégoûter de toute occupation sérieuse. D'ailleurs, je n'ai jamais pû concevoir qu'on puisse se délasser en allant se renfermer pendant trois ou quatre heures dans une salle dont l'air, par les haleines & le désagréable lumineux, ne peut être que préjudiciable à la santé, & par conséquent peu pro-

pre à affecter utilement des organes fatigués du travail.

Au reste , j'ai pensé que le temps que je sacrifierois aux Spectacles pourroit être beaucoup mieux employé en le destinant à la compagnie de quelques amis avec lesquels on multiplie , pour ainsi dire , son être , en se communiquant réciproquement tout ce qui peut intéresser de louables affections.

Une lecture, une promenade sont assurément très-capables de délasser , ainsi que quelques jeux d'usage. Et si l'on veut des plaisirs délicieux,

SUR LES SPECTACLES. 41  
cieux, ne peut-on pas s'en  
procurer en fréquentant ces  
sociétés choisies, où l'on a le  
spectacle de tous les talens  
& de toutes les vertus, & où  
l'on rencontre des femmes  
qui ont l'avantage de plaire  
& même de charmer par leur  
mérite; mais qui sçavent en  
même-temps inspirer tout le  
respect qui est dû à leur sexe?  
Ces compagnies sont à cet  
égard aussi sévères que l'é-  
toient les anciens Germains,  
chez qui, selon *Tacite* (1),

(1) Septâ pudicitîâ agunt. Litterarum se-  
creta viri pariter ac fœminæ ignorant. Ne-  
mo enim illic vitia ridet, nec corrumpere &  
corrumpi sæculum vocatur. Paucissima in tam  
numerosâ gente adulteria quorum pœna præ-  
sens. *Tac. de mor. German.*

## 42 I. LETTRE

on ne plaifantoit point fur les vices, on ignoroit ce que c'étoit que de mener fourdement une intrigue amoureuse : toute licence y étoit en horreur & ne s'excusoit point en difant : *Tel eft le fiecle ;* & par ce moyen la vertu des femmes étoit à l'abri de toute occafion. J'aime ces fo ciétés où ces bonnes mœurs de nos anciens Germains font encore de mode. On n'y manque point de tous les amufemens que la décence peut permettre ; on y jouit au moins de quelqu'avantage réel , au lieu que les Spectacles ne nous fourniffent

que des plaisirs & des idées chimériques dont il résulte mille désordres. Je trouve qu'il n'y a rien de plus dangereux pour les mœurs que d'aller voir ce qu'on ne veut pas être ; car on se conforme aisément à ce qu'on regarde avec plaisir , puisque c'est le plaisir qui dispose du cœur.

Or quel est l'objet de ce prétendu délassement qu'on va chercher aux Spectacles ? C'est d'y sentir son ame se livrer à l'illusion des passions qui y sont représentées. Il faut y éprouver ce plaisir , ou s'y ennuyer, à moins qu'on

n'y assiste que comme des Automates.

J'avoue que la plûpart prétendent n'y ressentir aucune mauvaise impression. Mais quelle est la cause de leur insensibilité ! N'est-ce point parce que leurs passions sont déjà en mouvement avant qu'ils y entrent, & qu'elles se trouvent à l'unisson de celles que l'on représente ? (1) Est-il étonnant qu'étant ha-

(1) Qui etiam modestè Spectaculis fruitur pro dignitatis vel ætatis, vel etiam naturæ suæ conditione, non tamen immobilis animi est, sine tacitâ spiritûs passione : nemo ad voluptatem venit sine affectu. *Cette pensée, qui est de Tertullien, paroît moins sévère que celle de Senèque. Qui mimos in spectaculis frequentat, non est otiosus, hic æger est, immò mortuus. Senec. de beat. vitâ cap. 13.*



bitués à mener une vie molle & voluptueuse, ou à s'amuser de tout ce qui en est l'expression, ils ne se sentent pas offensés de ce que le Spectacle offre de contagieux? Mais le plaisir qu'ils y goûtent est une preuve qu'ils en éprouvent réellement toutes les mauvaises impressions.

Leur insensibilité à cet égard seroit même un reproche fort humiliant pour le Poëte & les Acteurs ; puisque les succès de leur art ne sont parfaits que lorsque les Spectateurs paroissent devenir autant d'Acteurs qui

annoncent dans leurs yeux que l'action représentée se passe dans leur ame.

Les Amateurs des Spectacles ne sont donc satisfaits, ou mécontents, que selon qu'ils y rencontrent plus ou moins ce qu'ils y vont chercher, & ce qu'ils n'y trouvent que trop, c'est-à-dire, l'agitation de l'esprit & du cœur ; disposition indigne d'un véritable Philosophe (1) & encore plus d'un Chrétien. Pourquoi ne le dirois-je pas ? Je connois, Monsieur, votre respect pour la Reli-

(1) *Intemperantia quæ est à totâ mente & à rectâ ratione defectio. Cicer. Tuscul. lib. 4.*

gion. Vous m'avez dit assez souvent que vous la regardiez comme le premier lien qui doit unir les hommes, comme le meilleur garant que nous puissions avoir de notre probité, & comme étant seule capable de faire des Citoyens, de former de grands hommes, & de conserver la gloire & le bonheur d'un Etat. Vous méprisiez la superstition, mais vous respectez la Piété: Ceux qui attaquent la Religion ne vous prouvent point la supériorité de leur esprit, mais le dérèglement de leur cœur: & vous dites avec *la Bruyere*: « Je vou-

» drois voir un homme sobre ,  
 » modeste , chaste , équitable ,  
 » révoquer en doute la vérité  
 » de la Religion Chrétienne ,  
 » il parleroit du moins sans  
 » intérêt ; mais cet homme  
 » ne se trouve point. »

Quand on dit que les vices  
 ne sont représentés sur nos  
 Théâtres que pour y paroître  
 plus hideux , je n'en crois  
 rien. On a grand soin de souf-  
 traire au Spectateur tout ce  
 qui pourroit le blesser. Ainsi  
 les vices sont toujours en mas-  
 que sur la scène. On se croit  
 obligé de les représenter  
 avec une certaine convenan-  
 ce qui dépend des modes ,  
 des

des usages & du goût du temps. Enfin toute l'adresse de l'Auteur est de rendre aimable ce qui doit déplaire.

Qui pense finement & s'exprime avec grace

Fait tout passer , car tout passe

Quand le mot est bien trouvé ;

Le sexe en sa faveur à la chose pardonne.

Ce n'est plus elle alors, c'est elle encore pourtant.

Ainsi chastes sont les oreilles, *Rec. de*

Encore que le cœur soit fripon. *pensées.*

Mais si pour nous rendre meilleurs il faut nous représenter les vices, de quoi nous serviroit d'être plus cultivés que les Scythes ? Nous penserions moins parfaitement que ces Barbares. Ils croyoient, dit un Ancien, qu'il étoit plus avantageux d'ignorer les

E

50 I. LETTRE  
vices que de connoître les  
vertus. (1).

Je me rappelle à ce sujet  
une pensée ingénieuse de  
ce célèbre Poëte (2), qui  
illustra ses talens en les con-  
sacrant à la Religion, & qui  
répondit si parfaitement aux  
derniers sentimens d'un Pere  
dont le plus grand regret a  
été de ne devoir l'immorta-  
lité de son nom qu'à ces  
Ouvrages que le Théâtre  
François s'estime si heureux  
de posséder. Cet Académi-  
cien , dont les productions  
sont si intéressantes, compa-

(1) Plus prodest apud Scythas ignoratio  
vitiatorum quam cognitio virtutum. Q. C.

(2) Louis Racine mort en 1763.

re les Poètes dramatiques à des Médecins qui donnent par insertion la petite vérole pour la guérir plus efficacement; de même, dit-il, les Poètes dramatiques donnent par insertion les maladies de l'ame pour les guérir ensuite.

Mais, Monsieur, si l' inoculation de la petite vérole se pratique assez heureusement, je suis encore à apprendre les bons effets de l'insertion des vices.

J'entends souvent dire que les intrigues amoureuses qui se représentent sur le Théâtre ne peuvent être nuisibles, dès qu'elles se terminent par une

alliance qu'on voudroit faire servir de modele à tous les mariages. Quel modèle!

Un Hymen qui succede à ces folles amours,  
Après quelques douceurs a bien de mauvais jours.  
*Corneille.*

D'ailleurs, la plûpart de ces intrigues se traitent sur la scene sans aucune bienséance. Le Poëte, il est vrai, doit prescrire des bornes à la passion de ses personnages, il n'a besoin que d'un trait de plume; mais est-il le maître d'en imposer aux Spectateurs? Ceux-ci reçoivent l'impression de l'amour, en suivent-ils la règle qui consiste à n'avoir pour objet que le mariage? C'est ce que peut concevoir l'es-



prit, mais le cœur est affecté & ne s'occupe que de l'impression qui l'a agité. Voilà ce qui fait assez ordinairement courir du Spectacle au Temple de la Divinité qu'on s'est choisie.

Qu'il y ait des personnes qui ne se livrent point à ces excès, & qui mettent des bornes à leurs passions, il me suffit d'en connoître qui ne doivent qu'à la fréquentation des Spectacles l'origine & la continuation de leurs désordres.

Je regarde le Théâtre comme le berceau des passions. On se trouve au sortir du Col-

lège dans un monde où les bons principes qui nous ont été inspirés ne sont pas fort accueillis. On croit devoir se procurer une nouvelle éducation. On se regarde comme des lames d'acier qui au sortir de la trempe, ne paroissent guere être propres à l'usage auquel elles sont destinées. On s'imagine qu'en fréquentant les Spectacles on se polira, & que l'on apprendra les belles manieres & les grands sentimens ; mais y réussit-on ? C'est une question que nos yeux peuvent décider. Vous sçavez qu'en Morale, comme en Physique,

SUR LES SPECTACLES. §§  
l'expérience est utile. J'ai  
considéré de près les Disci-  
ples de nos Théâtres, & je  
me suis attaché à ceux qui  
avoient commencé à fré-  
quenter les Spectacles avec  
les dispositions les plus éloi-  
gnées du vice. J'ai vu pour  
l'ordinaire leurs vertus dis-  
paroître, leurs mœurs se cor-  
rompre, leurs manieres dé-  
centes & naturelles se méta-  
morphoser en affectations ri-  
dicules, en frivoles compli-  
mens, en jargon théâtral,  
qui les annoncent pour des  
Petits-Mâîtres, que M. de  
*Voltaire* appelle avec rai-  
son, l'Espèce la plus ridi-

cule qui rampe avec orgueil sur la surface de la terre. Et s'ils sont sinceres, ils peuvent dire avec vérité : J'ai vu & j'ai été vaincu, *Vidi & perii.*

Et combien de femmes dont on peut dire avec Martial : Elle y est entrée Pénélope, & elle en est sortie Hélène. *Penelope venit, abiit Helene.* Lib. 1. Ep. 63.

Ce n'est donc pas en fréquentant les Spectacles qu'on peut apprendre à mettre dans ses vertus une certaine noblesse, dans ses mœurs une certaine régularité, dans ses manieres une politesse aisée & naturelle. Les mauvais

effets que j'en vois résulter ne me donnent pas la présomption de croire que je sçaurai résister à des charmes si puissans. Les exemples trop communs de ceux qui s'y laissent séduire, accréditent dans mon esprit ce qu'en ont pensé, non des Casuites, mais des Courtisans, des Hommes d'un génie supérieur qui ont fait part au Public de ce qu'ils avoient éprouvé. Tels sont entr'autres un *Duc de la Rochefoucault*, un *la Bruyere*, un *Racine*, un *Bussy Rabutin*, personnages qui passent assurément pour avoir connu le monde & le cœur de l'homme.

Ils ont écrit qu'il est impossible d'aimer nos Théâtres, si l'on n'a jamais eu d'amour ni d'autre passion. « Tous ces grands divertif-  
» semens, dit M. le Duc de  
» *la Rochefoucault*, sont dan-  
» gereux : on sort du Spec-  
» tacle le cœur si rempli de  
» toutes les douceurs de l'a-  
» mour, & l'esprit si persua-  
» dé de son innocence, qu'on  
» est tout préparé à recevoir  
» les premières impressions,  
» ou plutôt à chercher l'oc-  
» casion de les faire naître  
» dans le cœur de quelqu'un,  
» pour recevoir les mêmes  
» plaisirs & les mêmes sacri-

» fices que l'on a vu si bien  
» représentés sur le Théâtre. »

Qu'on préconise tant qu'on voudra la décence de notre Théâtre, les meilleures Pièces peuvent bien donner quelques leçons de vertu ; mais elles laissent en même-temps l'impression de quelque vice.

Je n'y comprends pas *Athalie* & *Esther*. Ces deux Pièces sont des chefs-d'œuvres capables d'affecter utilement l'esprit & le cœur. La fiction y a si peu de part, que ce n'est presque que l'histoire même enrichie des ornemens de la Poësie. Et ce ca-

ractere de vérité les rend infiniment plus touchantes. On n'y trouve point de passions frivoles , peintes de façon à en faire goûter le plaisir. L'art n'y est employé que pour inspirer de l'horreur pour le crime & de l'amour pour la vertu.

Mais, ces deux pieces se trouvent comme dénaturées, lorsqu'elles sont représentées par des Acteurs qui sont habituellement les organes de la volupté. Ce qu'il y a de plus pur se corrompt par leur jeu & devient nuisible. Or si des drames aussi intéressants ne peuvent se voir



sans risque sur un Théâtre,  
 qui est le thrône des vices ,  
*que n'a-t-on pas à craindre de*  
*cette multitude de pieces où la*  
*raison n'est pas moins offen-*  
*sée que la pudeur (1) ?* Et  
 même dans celles qu'on  
 nous donne pour les plus pu-  
 res, & qu'on qualifie de sain-  
 tes , ne s'y rencontre-t-il pas  
 toujours quelque personna-  
 ge d'un caractère vicieux ,  
 dont les plus mauvais senti-  
 mens se trouvent pour l'or-  
 dinaire exprimés d'une ma-  
 niere qui les rend conta-  
 gieux ?

(1) M. de Boissy, Poëte Dramatique. *Merc;*  
*de Mars 1756*, p. 108.

Nous ne sommes pas si scrupuleux qu'on l'étoit à Athènes du temps d'Euripide, où l'on ne toléroit sur le Théâtre aucun mauvais propos qui pût allarmer la vertu, pas même sous prétexte d'y faire parler les personnages selon leur caractère. On sçait qu'Euripide ayant fait dire à Bellérophon : *Les richesses font le souverain bonheur du Genre Humain, & c'est avec raison qu'elles excitent l'admiration des Dieux & des Hommes*, tous les Spectateurs se souleverent, & ce Poëte auroit été aussi-tôt chassé de la Ville, s'il n'avoit représenté

qu'à la fin de la Pièce, on verroit périr misérablement le Panégyriste des richesses. Combien sur notre Théâtre ne hazarde-t-on point de discours infiniment plus pernecieux ? Le Poëte s'y croit autorisé sous prétexte de soutenir le caractère des Personnages, & de donner du relief à la vertu de son Héros,

Mais quelle est la vertu de ces Héros de Théâtre ? Quel en est l'objet ? En quoi paroît-elle consister ? C'est le plus souvent à triompher de ce qui s'oppose à une conquête amoureuse, à s'exposer au plus grand péril

pour la mériter, à se livrer tour à tour à ce que peut suggérer un amour violent & à ce que prescrit le devoir. Et lorsque l'obstacle ne cède point à la passion, le Héros, réduit au désespoir, se porte aux dernières fureurs; ce qui donne lieu à quelque catastrophe qui amène le dénouement de la Piece.

Tel est le Spectacle qu'on donne le plus fréquemment sur notre Théâtre, où l'amour a été érigé en qualité héroïque qui doit dominer dans tous les Ouvrages dramatiques. C'est une opinion que les Partisans du Théâtre des Grecs

Greco traitent d'hétérodoxe, & que les Philosophes censurent avec raison. Mais elle est trop analogue au caractère de la Nation, pour qu'on puisse en espérer la réforme. L'amour regne jusque dans nos plus graves Tragédies avec une telle indiscretion, que le Pere *Rapin* les appelle des Comédies un peu rehaussées.

M. de *Voltaire* se plaint aussi de ce désordre dans la Dissertation qui précède sa Tragédie de *Sémiramis*. « D'environ quatre cents Tragédies, » nous dit-il, qu'on a données » au Théâtre depuis qu'il est

## 66 I. LETTRE

» en possession de quelque  
 » gloire en France, il n'y en  
 » a pas dix ou douze qui ne  
 » soient fondées sur une in-  
 » trigue d'amour. C'est pres-  
 » que toujours la même Pié-  
 » ce, le même nœud for-  
 » mé par une jalousie & une  
 » rupture, & dénoué par un  
 » mariage.... C'est une co-  
 » quetterie perpétuelle. Les  
 » femmes, dit-il ailleurs, qui  
 » parent nos Spectacles, ne  
 » veulent point souffrir qu'on  
 » leur parle d'autres choses  
 » que d'amour. »

Mais quand notre Théâtre  
 deviendrait plus réservé à  
 l'égard de cette passion, n'est-

il pas encore pernicieux pour les autres sentimens du cœur? Il faut en juger par nos Pièces où il n'y a point d'amour, c'est-à-dire, où il n'entre point de ces discours tendres & passionnés,

Que dicte la mollesse aux Amans ordinaires. *Volz,*

Quels sont les Héros de ces Tragédies? Un Usurpateur, un Tyran, un Fanatique, un Rebelle, à qui on ne fait respirer que les sentimens les plus violens d'ambition, de vengeance, de colere, de cruauté & de perfidie. Et le Poëte ne doit-il pas, selon les regles de l'art, donner à

ces caractères, poussés à leur plus haut point, un air de noblesse & d'élévation qui les embellisse & les présente comme des effets de la grandeur d'ame ? Aussi ces passions ne paroissent-elles jamais aussi hideuses qu'elles le devroient paroître !

On ne s'occupe que de ce que le Spectacle offre de plus flatteur, & l'on n'apperçoit pas tout ce qu'il contient de vicieux. Ce que l'esprit y trouve de plus admirable, est assez souvent ce que le cœur doit le moins approuver. Telles sont ces pensées énergiques & éblouissantes, qui



donnent aux sentimens les plus passionnés un faux brillant qui séduit & attire des applaudissemens à ce qui n'est que le transport d'une ambition excessive ou d'un amour violent ; passions si honorées sur le Théâtre, qu'on y entend souvent annoncer avec pompe ce que *Messala* dit à *Titus* :

Eh bien , l'ambition, l'amour & ses fureurs  
Sont-ce des passions indignes des grands cœurs ?

Nos Pièces de Théâtre peuvent-elles donc sérieusement nous être données pour des leçons de vertu, de raison & de bienfaisance ? Tout le mystère dramatique nous

a été révélé par M. de la Motte. Voici l'aveu que ce Poëte a fait au Public dans son Discours sur la Tragédie :

« Nous ne nous proposons  
» pas d'éclairer l'esprit sur le  
» vice & la vertu en les pei-  
» gnant de leurs vraies cou-  
» leurs. Nous ne songeons  
» qu'à émouvoir les passions  
» par le mélange de l'un &  
» de l'autre ; & les homma-  
» ges que nous rendons quel-  
» quefois à la raison , ne dé-  
» truisent pas l'effet des pas-  
» sions que nous avons flat-  
» tées. Nous instruisons un  
» moment, mais nous avons  
» long-temps séduit ; & quel-

» que forte que soit la leçon  
 » de morale que puisse pré-  
 » senter la catastrophe qui  
 » termine la Piece, le reme-  
 » de est trop foible & vient  
 » trop tard. »

Faut-il, Monsieur, après cet aveu, s'étonner des mauvais effets que l'on voit résulter de toutes nos Pieces Dramatiques, sur-tout lorsqu'elles sont représentées par des Acteurs dont les efforts ont pour objet celui de charmer tous les Spectateurs, & de mériter, s'il étoit possible, les éloges ridicules que les Romains accorderent à un fameux Comédien ? Ils mi-

rent sur son tombeau une Epitaphe qui invitoit les Passans à rendre leurs hommages à ce qui renfermoit , selon les expressions de *Martial*, toutes les graces , tous les amours , toutes les voluptés , la gloire du Théâtre & les délices de Rome (1). N'est-ce pas un excès de folie qu'on a vu renouveler de nos jours dans une Epître impie adressée par un Poète

(1) Quisquís Flaminiam teris , Viator ,  
 Noli nobile præterire marmor  
 Orbis deliciæ , salesque Nili ,  
 Ars & gratia , lusus & voluptas ,  
 Romani decus & dolor Theatri ,  
 Atque omnes veneres , cupidinesque  
 Hic sunt condita , quo Paris , sepulcro.

*Mart. lib. 11. Ep. 14.*

aux

aux manes d'une de nos plus célèbres Actrices (1) ? Rien n'est donc plus dangereux que toutes nos représentations théâtrales ; & l'on peut leur appliquer ce qu'un Auteur a dit de toutes les fictions romanesques : « Elles mettent » du faux dans l'esprit ; elles » échauffent l'imagination , » affoiblissent la pudeur, met- » tent le désordre dans le » cœur ; & pour peu qu'on ait » de la disposition à la ten- » dresse , on en hâte & on en » précipite le penchant , on » augmente le charme & » l'illusion de l'amour , qui

( 1 ) *La le Couvreur.*

» est d'autant plus dangereux,  
» qu'il est plus adouci & plus  
» modeste. »

Le péril le plus à craindre

Est celui qu'on ne craint pas.

*Rousseau,*

Comme l'on ne représente sur le Théâtre que des galanteries & des aventures extraordinaires, & que les discours des personnages qu'on y fait parler sont assez éloignés de ceux dont on use dans la vie commune, je ne suis point surpris qu'on en remporte une disposition d'esprit romanesque & même licencieuse. Les femmes sont extrêmement flattées des adorations qu'on y rend à leur

sexe ; elles s'habituent à être traitées en Nymphes & en Déeses. Qu'en arrive-t-il ? Elles dédaignent de s'abaisser jusqu'à s'occuper des soins de leurs maisons ; elles abandonnent à la Bourgeoisie ces connoissances de détail que les Mœurs anciennes réservient aux meres de famille ; elles préfèrent d'exercer tous ces talens séducteurs dont *Saluste* fait un sujet de honte à *Sempronia* , comme de sçavoir danser & chanter mieux qu'il ne convient à une honnête femme (1) ; les jours ne

(1) *Pfallere & saltare elegantius quàm necesse est probæ . . . . . jocum movere , sermone*

leur paroissent pas assez longs pour orner & embellir leur personne, afin de s'attirer le plus d'hommages & le plus d'encens. La gloire d'avoir une cour qu'elles se flattent ne devoir qu'à leurs charmes, est le seul objet dont elles s'amusent, & les maris sont négligés, oubliés & assez souvent méprisés, parce qu'il n'est ni de la décence, ni d'usage qu'ils aient pour elles toutes ces fades & ridicules complaisances que nos Petits-Mâtres ont pour les Hé-

uti vel molli, vel procaci, vel multâ facetiâ . . . . quæ instrumenta luxuriæ ei cariora quàm decus atque pudicitia fuit, pecuniæ an famæ nimis parcere haud facile discerneres.  
*Salust. Bel. Catil.*



roïnes de coulisses , & pour ces femmes qu'une affaire de cœur n'effarouche point.

Les écarts amoureux de nos jeunes gens & toutes leurs autres folies , ne sont aussi que des imitations de ce qu'ils ont vu sur les Théâtres , où il est d'usage de découvrir aux Spectateurs ce qui dans le monde ne s'opere que mystérieusement.

Qu'ai-je donc besoin d'aller m'exciter à ce que je dois éviter , ou d'aller apprendre des mysteres que je dois ignorer ? Je pense que c'est-là un motif suffisant pour détourner de la fréquentation des Spec-

tacles. Vous sçavez ce que dit à ce sujet l'Empereur *Justinien*. Il ne pouvoit regarder comme un divertissement ces jeux dont il résulte tant de mauvais effets (1).

Tous les Sages de l'antiquité n'en ont pas eu une meilleure opinion. L'on sçait que le célèbre Législateur d'Athènes s'opposa fortement à leur établissement. Il disoit que si on les toléroit, on les verroit bientôt contredire les Loix & corrompre les Mœurs ; conjecture qui n'eut que trop son effet

(1) Quis ludos appellet eos ex quibus crimina oriuntur ?

par la suite. *Plutarque* attribue la corruption & la perte d'Athènes à leur passion, ou plutôt à leur fureur pour les Spectacles.

Le Gouvernement de Lacédémone étoit plus sage. On n'y représentoit ni Tragédies ni Comédies; « parce que , » dit un Historien, ils ne vou- » loient point, même par amu- » sement , se permettre les » moindres propos contre les » bonnes Loix. » Vous voyez, Monsieur, que ce n'est pas être si rigoriste que de désapprouver ce qui a offensé tant de Philosophes.

Je suis étonné que M. de

*Voltaire*, qui est appelé par ses Clients, *le Poëte Philosophe*, ne regarde la condamnation des Spectacles, que comme une suite des disputes qui agitent depuis plus d'un siècle le Clergé de France, & le divisent en deux Partis assez renommés. Si l'on en croit ce grand Poëte, il ne faut attribuer les déclamations contre les Spectacles, qu'au faux zele de l'un de ces deux Partis, qui, mécontent des Cardinaux de *Richelieu* & de *Mazarin*, voulut s'en venger en anathématisant des plaisirs innocens. Il suffit, dit-il, d'être Nova-

SUR LES SPECTACLES. 81  
*teur pour être austere (1).*

Si cet Académicien n'a point d'autre raison pour défendre ce qu'il a intérêt de soutenir , je doute qu'il se flatte sérieusement du succès de sa cause. Qu'on attache l'idée que l'on jugera à propos à ce Parti dont le nom paroît si fort annoncer l'austérité ; il faut avouer qu'en condamnant les Spectacles, il ne soutient à ce sujet que la Doctrine qui est annoncée par les plus réguliers du Parti qui lui est opposé. Avant la naissance de leurs disputes, les Chaires chrétiennes

(1) Siècle de Louis XIV.

n'étoient pas plus favorables à ces sortes de divertissemens.

Les Luthériens & les Calvinistes, auxquels notre *Poëte Historien* reproche aussi de s'être déclarés avec éclat contre les Spectacles sous *Léon X*, n'innoverent pas en cela dans la Doctrine, ils ne firent que soutenir une ancienne pratique de la Discipline de l'Eglise Catholique.

Vous sçavez, Monsieur, qu'il y a encore des Protestans qui les proscrivent très-févérement. La République de Genève ne tolere aucun

Spectacle. Les Comédiens qui oseroient aller s'y établir, en seroient chassés comme corrupteurs. Et le Poète le plus célèbre ne pourroit se flatter d'y en introduire l'usage. Tous les Citoyens de cette République étant occupés, on n'y redoute point, comme dans d'autres Etats, les désordres de l'oïveté. L'on craindroit que les Spectacles n'y diminuassent le goût du travail, & n'y introduisissent la licence. En effet, *Tacite* attribue une des causes de la pureté des mœurs des Germains à leur opposition pour les Spectacles, qui

rendent le vice aimable & réveillent les passions (1). Il n'est donc pas étonnant que les Spectacles ne puissent se concilier avec les grands principes de la Religion Chrétienne.

Notre *Poëte Philosophe* ne rend point sa cause meilleure en citant des Prélats & des Docteurs, qui ont eu la foiblesse de favoriser le Théâtre par leur présence, par leurs suffrages & même par leurs compositions. L'on sçait que, si l'on veut bien profiter de leur exemple pour au-

(1) Nullis Spectaculorum illecebris corrupti. Tac. Lib. de Mor. Germ.



toriser ce que l'on souhaiteroit être permis, on les en blâme assez intérieurement. D'ailleurs, s'il y a de grands exemples pour les Spectacles, comme le dit un jour *M. Bossuet* à *Louis XIV*, il y a de plus fortes raisons contre.

Et s'il étoit possible qu'il y eût quelques Evêques ou quelques Docteurs qui parussent penser autrement que ce grand Evêque, on pourroit bien les défier de déposer leur avis dans un Ecrit muni de leur signature. Un Ecclésiastique de distinction, dont la mémoire est respectable

par la piété avec laquelle il vécut à la Cour, & par la retraite austère qui termina sa vie (1), proposa un jour à une auguste & vertueuse Princesse (2) de faire ce défi à quelques Prélats qui avoient paru

(1) M. l'abbé de Pontac.

(2) MARIE-CHARLOTTE-SOPHIE-FELICITÉ L'ESZEINSKA, Princesse de Pologne, Reine de France & de Navarre, morte à Versailles le 24 Juin 1768, âgée de soixante-cinq ans. Cette Princesse qui mérite à tant de titres nos regrets, eut pour vertu dominante la modestie. Que d'Auteurs dont elle mit l'obéissance à l'épreuve en leur ordonnant de taire ce qu'elle seule se plaisoit à ignorer, & ce qui faisoit l'admiration & l'amour de ses Sujets ! Elle exigea ce sacrifice du célèbre Annaliste M. le Président *Hénault*. Mais comme le dit cet Académicien, dans l'*Ep. Dédicat. de l'Abrégé de l'Hist. de France*, « la modestie n'est pas comme les autres » vertus. Elle a cela de particulier, que sa » récompense est de n'obtenir jamais ce qu'elle » demande. Plus elle veut se cacher, plus » elle se découvre.

reconnoître la prétendue innocence des Spectacles. Mais cette Princesse regarda le défi comme indécemment à leur proposer, présumant avec justice, que ces mêmes Prélats, consultés sérieusement, auroient été plus sévères.

Il ne faut donc pas sur ce point s'en laisser imposer par l'exemple de ces Ecclésiastiques dont la conduite est si équivoque, que M. de Voltaire les appelle des Etres indéfinissables. Leur foiblesse n'est pas une autorité : *Canone regitur Ecclesia, non exemplo.* C'est la réponse que fit à ce sujet un ancien Evêque

de Noyon (1) à *Louis XIV.* Et ce Monarque en fut d'autant plus satisfait, qu'on sçait combien il étoit jaloux que le Clergé de son Royaume ne dégénéraît pas de la grande réputation où il avoit toujours été, tant par rapport à la science, que par rapport aux bonnes mœurs.

Pourquoi ne pas convenir que le goût des Spectacles se rencontre toujours avec la licence, ou avec la pente que l'on a à la tolérer, ou avec la faiblesse que l'on a de ne pas résister au torrent de la coutume?

(1) *M. de Clermont Tonnerre.*

Le grand monde est léger, inappliqué, volage ;  
Sa voix trouble, & séduit : est-on seul, on est sage.

J'admets bien cette maxime :

Il faut des hochets pour tout âge.

Mais si les Spectacles sont de ces plaisirs dont l'innocence n'est point équivoque, pourquoi donc ces personnes qui doivent à leurs années, ou à d'autres motifs, un goût pour la vie sérieuse, n'osent-elles plus continuer de s'y montrer ? N'est-ce point parce qu'en y allant elles croiroient se permettre ce qui n'est qu'une suite des folles passions de la Jeunesse, & par-là s'attirer un ridicule qui donneroit lieu de

leur adresser ce que *Martial* dit à *Caton* : « Pourquoi venez-vous en ces lieux profaner votre sagesse (1) ? » Or peut-il être quelque âge où il soit permis d'entretenir & d'exciter nos passions ? On nous exerce dès notre enfance à les contredire & à les combattre.

Ne doit-on exiger que des personnes âgées la régularité & l'assujettissement des passions à la raison ? N'est-on pas forcé d'admirer ces jeunes gens d'un naturel heureux, qui n'emploient la vigueur

(1) Cur in Theatrum Catone severè venisti ?  
*Mart. Lib. 37. Ep. 3.*

de l'âge qu'à remplir tout devoir avec plus de force, & qui possédant en même temps toute la prudence de la vieillesse, s'interdisent ce qu'ils feroient un jour obligés de quitter? On les loue intérieurement de leur sagesse, lors même qu'on semble les condamner : *Eamdem virtutem admirantes cui irascuntur*. Tacit. Lib. 1. Histor.

On admire les effets d'une bonne éducation (1), & l'on prévoit que ces jeunes gens recueilleront les fruits de leur retenue, lorsque dans un âge

(1) *Sensere quid mens ritè, quid indoles*

*Nutrita faustis sub penetralibus*

*Possent. Horat. Lib. 4. Od. 4.*

avancé la bienfiance n'aura pas à exiger d'eux la privation d'un plaisir dont on quitte avec peine l'habitude (1). Ainsi ce que le poids des années exige de la vieillesse, la prudence le demande des autres âges. Il n'en est aucun où l'on puisse sans danger se livrer à toutes les productions que la fiction enfante pour le Théâtre.

Ce n'est pas, Monsieur, que je me prévienne contre

(1) *Virtutes in omni ætate cultæ, cum diu multumque vixeris mirificos efferunt fructus non solum quia numquam deferunt ne in extremo quidem tempore ætatis (quam id maximum est) verum etiam quia conscientia benè actæ vitæ, multorumque benefactorum recordatio jucundissima est, Cicæ. Cat. Maj.*



tout ce qui est fiction. Je sçais qu'il y a des Ouvrages de ce genre qui doivent être regardés comme des chefs-d'œuvres capables d'instruire & de plaire. Tels sont les Poèmes Epiques , les Odes de *Rousseau*, les Fables de *la Fontaine*, & quelques autres productions semblables. Ce seroit renoncer à une source de plaisirs honnêtes que de rejeter ces Ouvrages de génie. Mais les inconvéniens inséparables des représentations des meilleures Pièces sur nos Théâtres publics , me rendent un peu austère pour l'Art Dramatique.

« L'histoire de cet Art est

» beaucoup plus la liste des  
 » fautes célèbres, & des re-  
 » grets tardifs, que celle des  
 » succès sans honte & de la  
 » gloire sans remords. » C'est  
 l'idée que nous en donne  
 M. Gresset qui, après avoir ap-  
 précié dans sa raison ce phos-  
 phore qu'on nomme l'esprit, ce  
 rien qu'on appelle la renom-  
 mée, & avoir écouté la voix  
 solitaire du devoir, annonça  
 par une Lettre imprimée en  
 1759, sa retraite du service  
 de Melpomene & de Thalie,  
 & son repentir d'y avoir ac-  
 quis de la célébrité.

Je conviens que les Poètes  
 Dramatiques qui ont travaillé  
 avec le plus de succès, ont mé-

rité leur réputation. J'admire la fécondité de leur génie; mais je pense qu'il auroit été à souhaiter qu'ils l'eussent employée à des productions plus utiles, & dont le mérite ne consistât pas à nous faire perdre la tranquillité de l'ame.

Telle est notre foiblesse. Un Auteur nous dit que nous sommes presque tous comme des enfans qui ne haïssent rien tant que la tranquillité; c'est ce qui fait que la Poésie Dramatique cherche à nous amuser en nous arrachant à cette tranquillité qui fait notre ennui. Elle y réussit dans la Tragédie en nous ébranlant par la terreur ou

par la pitié, & dans la Comédie en excitant nos ris; mais de maniere que dans l'une & dans l'autre les Spectateurs éprouvent les passions qu'on leur représente; c'est ce succès que je redoute infiniment.

Les Poètes Dramatiques prétendent nous instruire en nous exposant le jeu des passions; mais ils ne nous représentent que ce que nous avons assez souvent sous les yeux. Tous les chefs-d'œuvres du Théâtre ne nous offrent que des copies. Nous voyons les originaux dans le spectacle que nous donne la conduite de nos Concitoyens

toyens. Qu'ai-je donc besoin  
d'aller chercher des fictions ?  
Nous nous suffisons les uns  
aux autres , *satis magnum al-*  
*ter alteri Theatrum sumus* ,  
c'est ce que nous dit *Rousseau*  
dans une de ses meilleures  
Epigrammes :

Ce monde-ci n'est qu'une œuvre comique  
Où chacun fait des rôles différens.  
Là sur la scène en habit dramatique ,  
Brillent Prélats , Ministres , Conquérans.  
Pour nous , vil Peuple , assis aux derniers rangs ,  
Troupe futile & des Grands rebutée ,  
Par nous d'en bas la Pièce est écoutée :  
Mais nous payons , utiles Spectateurs ;  
Et quand la farce est mal représentée ,  
Pour notre argent nous fissions les Acteurs.

Le bal même n'est qu'une  
copie de ce qui se passe dans  
le monde. Un Auteur l'a fort  
bien dit depuis peu :

Ce monde-ci n'est qu'un grand bal  
Où chacun cherche à se connoître,  
On paroît ce qu'on devroit être,  
Et l'on cache l'original:  
Thersité est souvent sous un casque.  
L'air dévot cache des Phrinés.  
Plusieurs s'en vont avec leurs masques  
Sans avoir été devinés.

Presque tous les hommes  
sont dominés par quelque  
passion ou par quelque foi-  
blesse, dont l'excès est sou-  
vent le principe d'un ridicule  
qui les caractérise. Il n'est  
point de Ville ni même de  
Quartier qui n'en offre plu-  
sieurs exemples. En observer  
les effets n'est point hors de  
propos. Les fautes d'autrui  
sont les miroirs de nos dé-  
fauts, & c'est une sorte d'inf-

truction que l'on peut étendre sans avoir recours à la fiction. Si le théâtre du monde, dans la sphere duquel je me trouve, ne m'offre point assez de ces objets, j'ai recours à l'Histoire.

C'est un Théâtre, un spectacle nouveau  
Où tous les morts sortant de leur tombeau,  
Viennent encore sur une scene illustre,  
Se présenter à nous dans leur vrai lustre,  
Et du Public dépouillé d'intérêt  
Humbles Acteurs, attendre leur arrêt.  
Là retraçant leurs foiblesses passées,  
Leurs actions, leurs discours, leurs pensées,  
A chaque état ils reviennent dicter  
Ce qu'il faut fuir, ce qu'il faut imiter.

*Rouff. L. 2. Ep. 6.*

Ce Spectacle n'est-il pas  
préférable à celui de toutes  
nos Pieces de Théâtre, qui  
n'ont pour objet ou que d'inf-

pirer une fausse grandeur d'ame, ou que d'augmenter l'attrait naturel que nous avons pour la volupté?

On sçait que les anciennes Tragédies des Grecs étoient assez graves, puisque chez cette Nation, il fut un temps où elles influoient beaucoup sur le Gouvernement politique. Cependant *Platon* en prévint les désordres. Il les réprouvoit comme des jeux qui tendoient à faire des hommes passionnés, & à fortifier le *libido sentiendi*, c'est-à-dire, les agréables impostures de cette partie animale & déréglée, qui est la source de toutes nos



SUR LES SPECTACLES. 101  
foibleſſes (1). Combien ne  
devons-nous pas , à plus forte  
raison , nous prévenir contre  
nos Tragédies, où il n'est queſ-  
tion , ſelon M. de *Voltaire* ,  
que de violentes paſſions &  
de ſottiles héroïques conſa-  
crées par de vieilles erreurs  
de fables ou d'hiſtoire.

(1) Nulla capitalior peſtis quàm corporis  
voluptas : cujus voluptatis avidæ libidines  
temerè & effrenatè ad potiundum incitan-  
tur. Hinc patriæ proditiões , hinc rerum  
publicarum extorſiões , hinc cum hoſtibus  
clandeſtina colloquia naſcuntur : nullum de-  
nique ſcelus , nullum malum facinus eſt ad  
quod ſuſcipiendum non libido voluptatis im-  
pelleret : ſupra verò & adulteria & omne  
tale flagitium , nullis aliis illecebris *excitan-*  
*tur* , niſi voluptatis... Nec libidine dominante  
temperantiæ locus eſt : impedit enim con-  
ſilium voluptas rationi inimica : ac mentis  
ut ita dicam præſtringit oculos , nec habet  
ullum cum virtute commercium. *Cicer. Cat.*  
*Maj. 46. 47. 48. 49.*

Pouvons-nous avoir une meilleure idée de nos Comédies. Il est vrai que le grand *Corneille* croyoit que le genre Comique étoit plus utile pour les mœurs que la Tragédie. Mais que cette opinion soit vraie ou fausse, je doute que la Comédie soit fort utile dans un Pays, où selon *M. de Voltaire*, la dissipation, le goût des riens, la passion pour l'intrigue sont les grandes Divinités.

Les Poètes se croient obligés de se conformer au goût de la Nation. Or, quelles leçons peuvent recevoir les mœurs sur un Théâtre où

ce qu'il y a de plus licencieux est accueilli, pourvu que par la maniere dont on l'exprime, on laisse à l'esprit le plaisir de s'en occuper plus long temps ? Nos Acteurs ne sont pas plus réservés que l'étoient ceux des Romains. Vous sçavez, Monsieur, que *Cicéron* nous donne à entendre qu'on vouloit de son temps que les Comédiens fussent aussi exacts que les Orateurs à ne rien exposer qui pût offenser les bienséances. « Gardons nous (1), dit-il,

(1) Omne quod abhorret oculorum auriumque approbatione fugiamus. Status, incessus, sessio, accubitio, vultus, oculi, manuum motus teneamus illud decorum ; qui-

» de tout ce qui choque les  
 » oreilles & les yeux. En quel-  
 » qu'état que nous foyons, de-  
 » bout ou marchant, assis ou à  
 » table, que la bienséance  
 » s'annonce toujours sur notre  
 » visage, dans nos yeux & dans  
 » nos gestes. Evitons égale-  
 » ment sur cela tout ce qui pa-  
 » roît efféminé & qui tien-  
 » droit de la mollesse, ainsi que  
 » tout ce qui est rude & gros-  
 » sier, & ne disons pas que c'est  
 » AUX ORATEURS ET AUX CO-  
 » MÉDIENS A OBSERVER CES

bus in rebus duo maximè effugienda sunt, ne  
 quid effœminatum aut molle & quid durum  
 aut rusticum sit. NEC VERO HISTRIONIBUS,  
 ORATORIBUSQUE CONCEDENDUM EST ut iis  
 hæc apta sint, nobis dissoluta. *De Off. lib.*  
*1. cap. 3.*

» SORTES DE BIENSÉANCES, &  
 » que nous n'avons que faire  
 » de nous y assujettir.

Cependant quelque réservés que dussent être alors les Comédiens, *Cicéron* regardoit les Spectacles comme un divertissement obscène, dangereux & presque toujours funeste (1).

Ce n'est donc pas en fréquentant nos Spectacles qu'on reformera les mœurs. On n'y va pas pour se réformer. Aussi pour l'ordinaire y est-on linx pour appercevoir les vices & les ridicules que

(1) Genus jocandi petulans, flagitiosum, obscœnum, rerum turpidini adhibetur verborum obscœnitas.

l'on n'a pas, & taupe à l'égard de tout ce qui pourroit représenter ceux que l'on a :

L'Avare des premiers rit du tableau fidele  
D'un Avare souvent tracé sur son modele,  
Et mille fois un fat finement exprimé,  
Méconnoît le portrait sur lui-même formé. *Desp.*

*Bayle*, cet Ecrivain dont les Ouvrages seroient utiles, si pour leur donner plus de cours, il n'y avoit souillé l'érudition par l'indécence & par l'impiété; cet Auteur, dis-je, trop fameux & qui est si cher à tous ces libertins dont le cœur *est comme dissous dans la corruption*, a avancé dans un des Volumes de sa *République des Lettres* au mois de Mai 1684, qu'il ne croyoit nulle-

ment que la Comédie fût propre à corriger les crimes & les vices de la galanterie criminelle, de l'envie, de la fourberie, de l'avarice, de la vanité, & d'autres choses semblables. Il ne croit pas que *Moliere* ait fait beaucoup de mal à ces défordres; & l'on peut même assurer, dit-il, qu'il n'y a rien de plus propre à inspirer la coquetterie que les pieces de ce Comique, parce qu'on y tourne continuellement en ridicule les soins que les peres & meres prennent de s'opposer aux engagements amoureux de leurs enfans. Il se moque, avec raison, de

ces personnes qui disent fort sérieusement que *Moliere* a plus corrigé de défauss à la Cour, lui seul, que tous les Prédicateurs ensemble. Il croit que l'on ne se trompe pas, pourvu « qu'on ne parle » que de certaines qualités qui » ne sont pas tant un crime » qu'un faux goût & qu'un sot » entêtement, comme vous » diriez l'humeur des prudes, » des prétieuses, de ceux qui » outrent les modes, qui s'érigent en Marquis, qui parlent » incessamment de leur Noblese, qui ont toujours quelque Poème de leur façon à montrer. » Voilà les désordres



dont il pense que les Comédies de *Moliere* ont pu arrêter le cours.

Si le Théâtre s'est encore épuré depuis *Moliere* , c'est que nos mœurs sont devenues plus polies. Je conviens que sur notre Théâtre on veut à présent des expressions moins grossieres ; mais en revanche l'esprit de corruption n'y est-il pas ordinairement répandu d'une maniere infiniment plus piquante (1) ? Le Poëte sçait que ce n'est pas tant un voile qu'on exige , qu'une gaze légère qui laisse le plaisir d'apercevoir & de sentir ce qui ,

(1) Admittunt occulta delectris.

présenté trop à découvert, choqueroit le goût de notre siècle. J'ai pour garant de mon opinion un Auteur assez moderne, & nullement suspect.

Le fameux *Riccoboni*, après être convenu que, dès la première année qu'il monta sur le Théâtre, il ne cessa de l'envisager du mauvais côté, déclare qu'après une épreuve de plus de cinquante années il ne pouvoit s'empêcher d'avouer que rien ne feroit plus utile que la suppression entière des Spectacles.

« Je crois, dit-il, que c'é-  
» toit précisément à un hom-  
» me tel que moi qu'il conve-

» noit d'écrire sur cette ma-  
 » tiere. Et cela par la même  
 » raison que celui qui s'est  
 » trouvé au milieu de la con-  
 » tagion, & qui a eu le bon-  
 » heur de s'en sauver, est plus  
 » en état d'en faire une des-  
 » cription exacte.... Je l'a-  
 » voue donc avec sincérité, je  
 » sens dans toute son étendue  
 » le grand bien que produiroit  
 » la suppression entiere du  
 » Théâtre, & je conviens sans  
 » peine de tout ce que tant de  
 » personnes graves, & d'un  
 » génie supérieur ont écrit sur  
 » cet objet (1) ».

(1) Préface de son Traité de la réformation  
du Théâtre.

Le Théâtre , selon lui ; étoit dans son commencement le triomphe du libertinage & de l'impiété, & il est depuis sa correction l'école des mauvaises mœurs & de la corruption.

C'est relativement à ce sentiment qu'il a proposé son plan de la Réformation du Théâtre pour la Tragédie & la Comédie. Il ne prétend pas y pouvoir comprendre l'Opera. Il pense que ce Spectacle est si dangereux dans toutes ses parties , qu'il mériterait plutôt d'être supprimé que d'être réformé. La musique & la danse , qui en font l'ame ,  
lui

lui paroissent être des écueils où la modestie & la pudeur échouent presque toujours.

Je vous avoue, Monsieur, que le témoignage d'un si grand Praticien m'a fort prévenu contre ce Spectacle. Je l'ai considéré en Philosophe, & il m'a paru qu'il n'y en avoit point où les sens pussent être plus fortement frappés ; puisque, comme le dit *la Bruyere*, son caractère est de tenir les esprits, les yeux & les oreilles dans un égal enchantement.

La fiction lui appartient encore plus qu'à tout autre Spectacle. Aussi y emploie-

t-on tous les ressorts , toutes les machines & toutes les décorations qui peuvent le plus l'augmenter & l'embellir , afin que le merveilleux , qu'on s'attache à y faire briller , puisse soutenir les Spectateurs dans la douce & charmante illusion qu'ils viennent y chercher.

Vous avez , sans doute , remarqué dans le Poëme de la Henriade la belle description du Temple de l'Amour , où M. de *Voltaire* a cru devoir , à l'imitation de *Virgile* , faire chanceler la vertu de son Héros. Ne pourroit-on pas appliquer plusieurs vers de

cette belle description à notre Théâtre Lyrique, qui mérite bien d'être appelé le Temple de l'Amour, *sacrum Veneris & ars omnium turpitudinum?*

... On entend le bruit de concerts enchanteurs,  
Dont la molle harmonie inspire les langueurs :  
Les voix de mille Amans, les chants de leurs  
Maîtresses

Qui célèbrent leur honte & vantent leurs foibles-  
sés.

. . . . .

Par des liens secrets on s'y sent arrêter ;  
On s'y plaît, on s'y trouble, on ne peut les  
quitter.

. . . . .  
On y boit à longs traits l'oubli de ses devoirs.

. . . . .  
Tout y paroît changé, tous les cœurs y soupirent ;  
Tous sont empoisonnés du charme qu'ils respi-  
rent.

Tout y parle d'amour. *Henr. Chant 9.*

Un grand Evêque de France (1) voulut un jour éprouver quel pouvoit être l'effet de ce jeu d'instrumens que l'on appelle *le premier coup d'archet*. Il fit venir chez lui les meilleurs Musiciens, & leur dit d'exécuter ce que tout le Public regarde, avec justice, comme un chef-d'œuvre de la Musique instrumentale. Le premier essai fut suffisant pour l'ébranler de manière qu'il congédia sur le champ ces habiles Artistes. Et par ce prélude il jugea des funestes impressions de tout le Spectacle de l'Opera.

En effet, on n'y entend re-

(1) M. Bossuet, Evêque de Meaux.



tentir que des airs efféminés & lascifs de ce genre de musique, auquel *Quintilien* reproche de contribuer à éteindre & à étouffer en nous ce qui peut nous rester encore de force & de vertu (1).

Mais quoique tout bon Philosophe doive gémir sur le goût de corruption qui exerce son empire sur les Sciences & sur les Arts, il ne faut pas pour cela nous rejeter dans la barbarie d'où les Lettres nous ont tirés. On leur doit les plus grands avantages (2). Un Peu-

(1) *Musica nunc in scenis effœminata, & impudicis nobis fracta non ex parte minima, si quid in nobis virilis roboris manebat, excidit. Quint. lib. 1. cap. 10.*

(2) *Ipsa multarum artium scientia etiam agentes nos ornat, atque ubi minime cre-*

ple ne date , pour ainsi dire , son existence que du temps où le flambeau des Sciences a commencé à l'éclairer ; il seroit seulement fort à souhaiter que l'éclat de ce flambeau ne fût jamais obscurci par l'impiété & par la corruption , & que l'on fût aussi scrupuleux à cet égard que l'étoit le célèbre *Erasme* : ses paroles à ce sujet sont remarquables (1).

Il ne faut donc pas imputer à la Musique les abus que l'on en fait. C'est un art agréable , & même ses triomphes sur nos organes sont

das, eminet & excellit. *Dial. de Orat. cap.*  
32.

(1) Ipse mihi persuasi ut semper incruentas & innoxias haberem litteras, nec eas ullius mali nomine contaminarem.

quelquefois salutaires. Vous sçavez , Monsieur , que pour certaines maladies l'on a recours à l'agitation qu'elle a le pouvoir de causer dans notre cerveau.

Je ne voudrois pas proscrire un art pour lequel la Nature nous a donné un penchant dont nous devons lui sçavoir gré (1). Je m'intéresse au contraire à sa perfection. L'harmonie des sons me plaît & me délasse infiniment : c'est même un motif qui excite ma mauvaise humeur contre le dangereux de toutes nos Pièces d'Opera , que

(1) *Musicam Natura ipsa videtur ad tolerandos facilius labores velut muneri nobis dedisse. Quint. lib. 1. cap. 10.*

*la Bruyere* regardoit , fort judicieusement , moins comme des Poëmes , que comme des vers rassemblés. L'asservissement de la Poësie à la Musique y rend nécessaires les fautes les plus ridicules ; ce qui déplaïsoit tant à cet Auteur que tous les charmes de ce Spectacle , plus propres à flatter les yeux & les oreilles qu'à plaire à l'esprit , ne pouvoient l'empêcher de s'y ennuyer ; mais c'est le moindre défaut de ces Drames , qui ont le plus ordinairement pour objet la représentation d'une action merveilleuse. Ils sont composés de  
maniere

maniere qu'il n'en est presque pas dont les vers n'expriment *ces lieux communs de morale lubrique* dont parle Boileau.

C'est ce qui fait le principal mérite du Théâtre de *Quinault* ; car vous sçavez, Monsieur, qu'il ne doit pas sa réputation aux belles Sentences dont je lui ai fait tant d'honneur. La morale licencieuse qui regne dans ses Ouvrages est tellement uniforme, que les vers que je vous ai cités sont presque les seuls que l'on doit retenir ; mais ils se trouvent dispersés & perdus parmi tant d'autres si

passionnés , que si on les lisoit dans les Œuvres mêmes , ils ne seroient point capables de produire l'effet pour lequel je les ai employés. Si c'est à ce prix qu'on obtient des brevets de *Poëte des Graces* dans le Temple du Goût , il faut renoncer au titre , & dût-on n'être qualifié que de *Poëte de la Raison* , il vaut mieux dire avec *Louis Racine* :

Ah ! périsse notre art , que nos lyres se taisent  
Si les sons de l'amour sont les seuls qui nous  
plaisent.

Ce feu toujours couvert d'une trompeuse cen-  
dre

S'allume au moindre souffle & cherche à se ré-  
pandre.

Gardons-nous d'irriter ce perfide ennemi :

Dans le cœur le plus froid il ne dort qu'à demi,

*Riccoboni* a donc eu raison d'exclure l'Opéra de son plan de réformation. Mais ce qu'il propose pour la réforme de la Tragédie & de la Comédie est trop peu favorable à la licence des mœurs pour faire espérer qu'on en fasse jamais usage (1).

Le célèbre *Mariana* prouve dans un de ses Ouvrages, que les Spectacles devroient être abolis. Il y dit que le Théâtre ne pourra jamais se réformer ; parce que s'il se réformoit, il seroit désert.

(1) Multò citiùs munda corrumpuntur quàm corrupta mundantur.

Il ne faut donc pas être surpris , si les Acteurs de notre Théâtre Italien n'ont point déferé aux conseils de *Riccoboni*, leur ancien Confrere. Leur fortune auroit été compromise. Ils savent que pour attirer le Public, il faut flatter la corruption du cœur. Et en effet, pourquoi leur Théâtre est-il si fréquenté? N'est-ce point parce que la bouffonnerie qui en fait le caractère dominant, y donne lieu à une plus grande licence?

Ce Spectacle, qui pourroit être comparé à celui des Mimes des Anciens, me rappelle



le un trait de *Valere Maxime*. Cet Historien nous dit que les anciens Habitans de la ville de Marseille , que l'on sçait avoir été une illustre Colonie Grecque , ne vouloient point admettre cette sorte de Spectacle qui, n'exposant aux yeux que des objets obscenes & des gestes indéceus , ne pouvoit qu'introduire un mauvais goût & que corrompre les mœurs (1).

Il me semble que le jeu de nos Comédiens Italiens

(1) Massiliensis Civitas severitatis custos acerrima , nullum aditum in scenam mimis dando quorum argumenta majore ex parte stuprorum continent actus , ne talia spectandi consuetudo etiam imitandi licentiam sumat.

tient beaucoup de ce Spectacle. Autre trait de ressemblance. Ces Mimes des Anciens avoient un Acteur qu'on appelloit *Planipes* chez les Romains, parce qu'il marchoit sans brodequins; & selon un passage d'*Apulée*, il étoit vêtu d'un habit formé de différentes pieces, *centunculo vestitus*; ce qui convient à cet Arlequin des Italiens le plus intéressant de leurs Acteurs. On sçait que son mérite consiste à exciter les ris par ses propos, par ses gestes, & par ses mouvemens indécens & ridicules; de maniere qu'on en peut dire ce que *Cicéron* dit d'un pareil Ac-

teur : *Ore , vultu , motibus , voce , denique corpore ridetur ipso*. C'est par ce ton excessif de bouffonnerie que le Théâtre Italien plaît à tant de personnes. Tout le monde ne se fait pas un divertissement d'aller verser des larmes sur des malheureux en peinture. Aussi les Comédiens François, qui ont la liberté de satisfaire les différens goûts du Public, ne manquent point de terminer le Spectacle d'une Tragédie par celui d'une Piece comique ou bouffonne.

« On vient, dit un respectable Académicien (1), de

(1) M. le Franc , ancien Premier Président

» jouer *Polyeucte*, le Théâtre  
 » change; on joue *l'Ecole des*  
 » *Maris*. En est-ce une d'a-  
 » mour conjugal? Et cette fa-  
 » tyre du mariage achevera-t-  
 » elle les beaux sentimens que  
 » la vertu de *Pauline* auroit  
 » commencé d'inspirer? On  
 » vient de représenter *Athalie*.  
 » J'ai vu la maison du Sei-  
 » gneur, les Livres de la Loi;  
 » les cérémonies du sacre des  
 » Rois de Juda. J'ai la tête  
 » remplie de nouvelles Pro-  
 » phéties des grandeurs &  
 » de la puissance de Dieu;  
 » tout cela m'a pénétré d'une  
 » terreur religieuse & d'un

de la Cour des Aydes de Montauban, Lettre  
à *Louis Racine*.

» respect profond pour le Roi  
 » des Rois. Les violons jouent,  
 » *George Dandin* paroît ; &  
 » dans le même lieu où étoit  
 » le Temple de Jerusalem,  
 » je vois le rendez-vous noc-  
 » turne d'un jeune homme  
 » avec une femme mariée....  
 » Je voudrois sçavoir si les  
 » effets de ces différens con-  
 » trastes peuvent jamais tour-  
 » ner au profit de la Religion  
 » & des mœurs. » On est  
 donc exposé à acheter trop  
 cher le plaisir du Spectacle,  
 comme *Quintilien* le disoit  
 des Comédies d'*Aristopha-*  
*ne* (1).

(1) Nimum risûs pretium est, si probita-  
 tis impendio constat. *Quint. lib. 6. sup. 3.*

*Cicéron*, dont les Œuvres Philosophiques sont si propres à former l'honnête homme, pensoit aussi sévèrement à ce sujet. « O la belle Ecole, » s'écrie-t-il, que la Comédie » & la Tragédie ! Si l'on en » ôtoit tout ce qu'elle offre de » vicieux , il n'y auroit plus » de Spectateurs (1).

Aussi M. de *Voltaire* nous dit-il « que bien en prit au » grand *Corneille* de ne s'être » point borné dans son *Po-*

(1) O præclaram emendatricem vitæ Poëticam quæ amorem flagitii & levitatis auctorem in concilio Deorum collocandum esse putat ! De Comædiâ loquor , quæ si flagitia non probarem nulla esset omnino. Quid autem ex Tragædia Princeps ille Argonotarum, tu me amoris magis quam honoris servavisti gratiâ ! *Tusc. lib. 4.*

» *lyeucte* à faire casser les Sta-  
 » tues de *Jupiter* par les Néo-  
 » phytes. » Il nous avoue aussi  
 « que tous ceux qui vont aux  
 » Spectacles l'avoient assuré  
 » que si *Zaire* n'avoit été que  
 » convertie, elle auroit peu  
 » intéressé; mais elle est amou-  
 » reuse de la meilleure foi du  
 » monde : voilà ce qui a fait  
 » sa fortune. Telle est la cor-  
 » ruption du genre humain » :

De *Polyeucte* la belle ame  
 Auroit foiblement attendri,  
 Et les vers chrétiens qu'il déclame  
 Seroient tombés dans le décri,  
 N'eût-ce été l'amour de sa femme  
 Pour ce *Payen* son Favori,  
 Qui méritoit bien mieux sa flamme  
 Que son bon dévot de mari.

J'applaudis, en cette occasion, à la bonne foi de cet Auteur. C'est nous apprendre par son propre exemple à n'user d'aucune politique dans la littérature, & à dire toute vérité.

Les Spectateurs exigent donc qu'on parle à leurs passions plus qu'à leur raison. « C'est pourquoi, suivant M. » *de Fontenelle*, tout ce qui » est régulier & sage auroit » je ne sçai quoi de froid sur » le Théâtre, & pourroit même donner prise au ridicule. Les caractères qui flattent le plus sont ceux où la force l'emporte sur la rai-



» son , & le courage sur la  
» prudence. *Ladislas* , par  
» exemple , dans *Vinceflas*  
» paroît aimable , tout fou-  
» gueux , tout impétueux , &  
» tout violent qu'il est. » Vous  
sçavez que le terrible *Abra-*  
*mane* , dans *Zoroastre* , plaît  
davantage par sa fureur , par sa  
haine & par sa rage , que le  
caractere de *Zoroastre* qui  
n'a que la vertu pour briller :  
C'est ce que nous dit un cé-  
lebre Journaliste , sans doute ,  
d'après le jugement du Pu-  
blic. De même un *Caton* , une  
*Sophonisbe* , un *Ajax* réduits  
au désespoir , & n'ayant pas  
la force de se soutenir dans

le malheur (1) se donnent-  
t-ils la mort? Ils paroissent,  
dit M. de Fontenelle, mourir  
noblement en faisant eux-  
mêmes leur destinée, sui-  
vant cette maxime que M. de  
*Voltaire* met dans la bouche  
de *Mérope*:

Quand on a tout perdu, quand on n'a plus  
d'espoir,

La vie est un opprobre, & la mort un de-  
voir.

Croyez-vous qu'il n'y ait  
pas autant d'inconvéniens à  
exposer de semblables Héros  
à notre admiration (2), qu'il

(1) Rebus in angustis facile est contemnere  
vitam,

Fortiter ille facit qui miser esse potest.

*Mart. Ep. 57. Lib. 11.*

(2) Exempla fiunt quæ esse jam facinora des-  
titerunt.

y en auroit à ne point soustraire à la vûe des Spectateurs une *Médée* égorgeant elle-même ses propres enfans (1)? N'est-ce point nous accoutumer à prendre souvent le change en fait de grandeur d'ame? Pour moi je pense que ces hommes tourmentés par la fièvre de l'ambition ou par la soif de la vengeance, n'en peuvent devenir que plus animés dans leurs passions lorsqu'ils entendent dire à un *Abramane* ( ce qui ne se passe que trop réellement dans le cœur de tout ambitieux ).

(1) Neccoram Populo natos Medea trucidet;

Osons achever de grands crimes ;  
 J'en attends un prix glorieux.  
 Leur nom change s'ils sont heureux.  
 Tous les succès sont légitimes.

Cependant ce sont là, comme vous sçavez, les caractères les plus féconds pour des Tragédies. Ou bien, si l'on expose des vertus sur la Scene, l'usage est d'en présenter les excès sous prétexte de donner de la vigueur & de la chaleur aux caractères : & pour lors ce ne sont plus que des vices, puisque les vertus finissent où commencent les excès.

M. de Montesquieu nous dit que si nos mœurs ne sont pas pures , c'est que chez nous l'honneur ( ce Sophiste,

te , qui justifie tous les vices ) nous donne pour quelque chose de noble la galanterie, lorsqu'elle est unie à l'idée de conquête : or ce faux préjugé n'acquiert-il pas encore tout un autre empire sur notre Théâtre par les heureux succès dont le vice y est si souvent couronné ? C'est ce qui arrive dans toutes ces Comédies où l'on voit les intrigues des amans les plus indiscrets & les plus téméraires terminées par le mariage : dénouement qui tend à inspirer que , pour être heureux dans sa passion , il faut tout hasarder. C'est donc avec rai-

son que *Cicéron* se moque d'une pareille Ecole, & l'on pourroit douter qu'il eût adopté la devise *CASTIGAT RIDENDO MORES*.

Comment en effet pourroit-on attribuer aux Spectacles la gloire de corriger les mœurs? « Je n'ai jamais entendu, dit *M. de Fontenelle* à ce sujet, la purgation des passions par le moyen des passions mêmes ». Ne feroit-ce point, Monsieur, dans l'ordre moral un phénomène fort singulier? Je voudrois au moins qu'on me citât quelqu'un qui se fût purgé par cette voie-là, c'est-à-dire, que le Théâtre eût rendu meilleur.

*Séneque* n'étoit pas moins incrédule à cet égard. Il vous paroîtroit même un peu trop sévère. Il pensoit que personne ne pouvoit jamais assister à aucun Spectacle sans s'y corrompre (1). Mais je laisse ce Philosophe pour consulter *Ovide*.

Ce célèbre Poëte , que *Quintilien* a caractérisé d'une manière si énergique en peu de mots (2) , pouvoit con-

(1) Nihil est tam damnosum bonis moribus quam in aliquo Spectaculo desidere. Tunc enim per voluptatem faciliùs vitia surrepunt. Quid me existimas dicere ; avarior redeo , ambitiosior , luxuriosior , .... quia inter homines fui ? Nemo nostrum ferre impetum vitiorum tam magno comitatu venientium potest. *Sen. Ep. 7.*

(2) Lascivus quidem in heroicis quoque

noître ce qui étoit le plus capable de séduire le cœur. Vous sçavez qu'il déclare qu'il n'y a rien de plus funeste pour la pureté des mœurs que les Spectacles (1); c'est

*Ovidius & nimium amator ingenii sui, laudandus tamen in partibus.*

(1) *Ille locus casti damna pudoris habet.*

..... 6-  
*Respiciunt, oculisque notant sibi quisque  
 puellam.*

*Quæ vult, & tacito pectore multa movent.*

.....  
*Elige cui dicas : tu mihi sola places.*

Ces vers ne font-ils pas bien le portrait de nos jeunes coureurs de Spectacles , qui ne sont presque occupés qu'à y rencontrer leurs *Dulcinées* , ou qu'à s'en choisir une à qui ils puissent dire avec succès : vous êtes la seule qui me plaisez. Est-il facile de sauver sa vertu au milieu de ce tourbillon ? Aussi , que de jeunes sujets en qui l'on avoit admiré les germes des talens les plus inté-



SUR LES SPECTACLES. 141  
en quoi je trouve qu'il mérite  
d'être loué, *laudandus tamen  
in partibus.*

Croyez-vous qu'il eût été  
plus indulgent pour les Spec-  
tacles de notre temps? Nous  
avons, avec raison, rejeté  
ces jeux sanglans de l'am-  
phithéâtre, qui étoient si con-  
traires à l'humanité : mais nos  
jeux scéniques sont-ils beau-  
coup moins dangereux que  
ne l'étoient ceux du temps  
d'*Ovide*?

ressans pour la Patrie, ne sont devenus des  
Citoyens inutiles ou dangereux, immolés à  
l'oïveté ou au libertinage, que pour avoir  
été respirer imprudemment aux Théâtres  
cet air de frivolité & de corruption qui per-  
vertit le jugement, & fait perdre le goût  
de toute application !

Je ſçais quelle étoit l'impureté du Théâtre des Anciens, & par conféquent quelle horreur nous devons en avoir. Mais ſ'il falloit ne le juger que par les effets qu'il devoit produire ſur les Spectateurs, peut-être ne paroîtroit-il plus ſi éloigné du nôtre ? La réformation dont nous nous prévalons ſi fort, ne tombe preſque que ſur des obſcénités qui étoient comme honorées dans la Religion payenne, & entroient même ſouvent dans le culte public. Elles pouvoient donc ne point faire ſur le Peuple autant d'impreſſions qu'on

voudroit le faire croire.

Je fais cette observation pour répondre à un Ecrit imprimé où pour soutenir la prétendue pureté de nos Spectacles, l'on m'a objecté la différence qu'il y avoit à cet égard entre nos Pièces d'aujourd'hui & celles des Anciens.

On n'y a pas omis de les comparer aussi avec les farces grossieres qui amusoient nos peres. Je pourrois répondre également par rapport à ces dernieres, qu'elles pouvoient ne point faire sur les Spectateurs les mêmes impressions qu'elles feroient

présentement sur nous. Une Nation varie dans son langage, dans le goût de ses plaisirs, comme dans la maniere de s'habiller.

Vous sçavez, par exemple, que dans les neuf premiers siècles de notre Monarchie, les femmes portoient des robes si haut montées, que leur gorge étoit entièrement couverte. Ce ne fut que sous *Charles VI* qu'elles commencerent à découvrir leurs bras & leurs épaules. Or de même que les femmes qui se prêtent avec réserve à l'usage présent, ne passent point pour immodestes,

tes, ne doit-on pas aussi présumer que, dans nos siècles d'ignorance, l'on ne se choquoit pas de la plûpart de ces farces, qui nous paroissent aujourd'hui si monstrueuses ? Mais n'est-ce pas humilier la Nation que de nous les rappeler encore ? Les progrès que nous avons faits dans l'art dramatique doivent les faire oublier.

Il ne faut donc plus comparer le Théâtre François qu'avec celui des Grecs & des Romains. On sçait le jugement qu'on en doit porter comme Littérateur ; mais il n'est question ici que de

ses effets sur le cœur. Or notre Théâtre , pour être purgé de ce qui ne pouvoit être supporté que dans la corruption du Paganisme , en est-il beaucoup moins à craindre ? Il me semble que la force des agents qui y sont employés est assez bien proportionnée à l'inertie ou à la résistance des Spectateurs qu'il s'agit d'émouvoir. N'y représente-t-on pas toujours les passions les plus vives ? Et si les personnages qui en sont animés ne touchent plus de si près au moment de se satisfaire, le jeu ne laisse-t-il pas assez entrevoir ce qui

ne doit plus se passer que derrière la toile ? Notre Théâtre est donc réellement toujours aussi dangereux (1).

En effet, pour en revenir pleinement satisfait, ne faut-il pas encore y porter un cœur exercé dans la milice des passions (2) ? c'est un préalable

(1) La maxime de *Catulle* est toujours de mode. Le sage *Pline* l'admettoit bien lui-même. Nous permettons aux Poètes d'être chastes dans leur conduite ; mais nous voulons que, pour nous amuser, leurs vers soient assaisonnés de ce poivre que *Rousseau* reproche à *Catulle* d'avoir un peu trop prodigué.

Nam castum esse debet pium Poëtam  
 Ipsum versiculos nihil necesse est,  
 Qui tunc denique habent salem & leporem.  
 Si sunt molliculi & parùm pudici. *Catul.*

(2) Eo magis eis moveretur quo quisque minus ab eis sanus est.

toujours nécessaire pour bien juger du jeu d'une Piece, parce que l'esprit connoît mal les passions que le cœur n'a point senties. Ainsi je crois que celui qui iroit aux Spectacles avec une humeur philosophique, c'est-à-dire, avec une intention de s'y défendre contre les charmes de l'illusion & de la commotion, feroit souvent dans le cas de s'y ennuyer & de désapprouver ce qui feroit le plus universellement applaudi.

Les rôles d'*Amélite* & de sa Rivale, par exemple, dans *Zoroastre* (1), ne plairoient

(1) On sçait qu'une *Tragédie chantée* ne dis-



pas à ce Philosophe. Cependant, comme le dit un de nos fameux Aristarques, qui en cette occasion fait la fonction d'Historien, ils ont charmé par le feu de leurs passions, & ont procuré aux Spectateurs les sensations les plus agréables. « On a été ,  
 » dit cet Ecrivain , jusqu'à  
 » les plaindre toutes deux ,  
 » parce que toutes deux sont  
 » malheureuses, l'une en fai-  
 » sant des crimes, l'autre en

fère d'une *Tragédie déclamée*, que par une plus grande rapidité dans sa marche, & par une plus parfaite concision dans son langage. Le plaisir du Spectateur ne consiste toujours dans l'une ou dans l'autre qu'à éprouver une continuité vive de passions qui l'empêche de sentir que ce qu'on lui expose n'est qu'une fiction.

» les souffrant, & que toutes  
 » deux y sont forcées par leur  
 » passion ».

Je ne doute point que les  
 Spectacles ne pussent peut-  
 être me flatter par certains  
 objets ; mais,

Il ne faut pas tout voir, tout sentir, tout  
 entendre.

. . . . .  
 L'occasion fait un cœur différent.

D'ailleurs, quand je me  
 proposerois de ne m'y occu-  
 per que des beaux sentimens  
 que la Piece peut contenir,  
 ne sont-ils pas souvent débi-  
 tés en pure perte sur le Théa-  
 tre ? Le bon y est toujours  
 trop mêlé, trop confondu  
 avec le mauvais, pour qu'on

SUR LES SPECTACLES. 151  
puisse être assuré d'en faire  
la séparation, & de profiter  
de l'un sans ressentir l'im-  
pression de l'autre.

De plus *Riccoboni*, cet  
homme si expert & si distin-  
gué dans son art, nous assure  
« que les sentimens qui se-  
» roient les plus corrects sur le  
» papier, changent de nature  
» en passant par la bouche des  
» Acteurs, & deviennent  
» criminels par les idées cor-  
» rompues qu'ils font naître  
» dans l'esprit du Spectateur  
» même le plus indifférent. »  
Je ne crois donc pas qu'il  
soit prudent de se permettre  
des Spectacles, où il n'y a

de triomphes assurés que pour le vice.

Je sçais qu'on y rencontre quelquefois des personnes dont la gravité pourroit donner lieu de croire qu'elles n'y vont que pour se délasser d'une longue ou pénible application, ou pour dissiper un ennui vaporeux qui leur noircit les objets les plus rians; & il me semble leur entendre dire :

Je puis du moins admettre une folie  
Qui sert de cure à ma mélancolie.

*Rous. Ep. à Th.*

Mais ces personnes refuseroient-elles d'avouer que si le remede dont elles usent

n'altère point leur vertu, il n'en est pas moins pour le plus grand nombre un poison funeste ? Elles désapprouvent sans doute tout ce que le Spectacle offre de licencieux : cependant leur présence est censée en faire l'apologie. On la cite comme une autorité décisive ; & parmi ceux qui ont la foiblesse de céder aux influences de cette autorité, combien en est-il qui , au lieu d'imiter le discernement de ces graves Spectateurs, ouvrent leur cœur à toute la contagion du Spectacle , & adoptent ce que *Corneille* fait dire à *Cornelie* ,

154 I. LETTRE  
ou ce que *Moliere* met dans  
la bouche d'*Orgon*.

O Ciel ! que de vertus vous me faites haïr !

*Corn. Pomp.*

C'en est fait , je renonce à tous les gens de bien ;  
J'en aurai désormais une horreur effroyable.

*Mol. Tart.*

Est-ce donc nous donner  
une bonne caution de la  
pureté de nos Théâtres , que  
de citer les personnes graves  
qu'on y rencontre ? Cette  
autorité peut-elle balancer  
celle de nos respectables Ci-  
toyens qui occupent les hau-  
tes places de la Judicature ,  
& qui en ont les mœurs ?  
Pourquoi ces sages Magis-  
trats ne vont-ils pas à nos  
Spectacles ? N'est-ce point

parce qu'il y a quelque incompatibilité entre leur fréquentation & la pratique de la vertu ! M. de *Voltaire* a bien senti cette conséquence si défavorable à nos jeux de Théâtre ; & pour l'affoiblir, il a eu recours au ridicule. « Il y aura toujours , » dit-il , dans notre Nation » de ces ames qui tiendront » du Goth & du Vandale.... » Un Magistrat qui, parce qu'il » a acheté cher un Office de » Judicature, ose penser qu'il » ne lui convient pas d'aller » voir représenter *Cinna* , » montre beaucoup de gravité & bien peu de goût. »

Crôira-t-on jamais que M. de *Voltaire* (1) ait pensé qu'il y a des Juges qui prennent pour tarif de leur gravité la Finance de leurs Offices ? Au reste, quelque fausse que soit son idée burlesque & satyrique, elle constate au moins la régularité de nos sages Magistrats. Je suis persuadé, Monsieur, que vous ne vous offensez pas de la gravité de leur conduite. Vous sçavez que l'état de Judicature est une espece de Sacerdoce, dont le caractère exige toutes les vertus, & ex-

(1) Œuvres de M. de *Voltaire*, Lettre à un premier Commis.



SUR LES SPECTACLES. 157  
clut tous les vices. Ainſi l'on  
pourroit y appliquer ce que  
*Cicéron* dit de la Philoſo-  
phie : *Dux vitæ, virtutis in-*  
*dagatrix, expultrixque vi-*  
*tiorum*, C'eſt en effet, ne pas  
trop exiger de tous ceux qui  
dans un degré plus ou moins  
éminent, partagent l'auguſte  
fonction de décider de la  
fortune, de l'honneur & de  
la vie des Citoyens, & qui  
à cet égard ont l'honneur  
d'être les organes du Sou-  
verain, *radiis regis coruſ-*  
*cant*. Ne ſera-t-on pas tou-  
jours intéreſſé qu'ils puiſſent  
ſe reconnoître dans ce beau  
portrait que *Mézerei* fait du

Parlement de Paris , sous

*Charles VIII?* « Cette grande

» Compagnie étoit comme

» un Sanctuaire de toutes for-

» tes de vertus , de tempé-

» rance , de continence , de

» modestie , de zele pour le

» bien de l'Etat & du Pu-

» blic. Sa religion se laissoit

» rarement surprendre , &

» jamais corrompre. On ne

» lui demandoit point d'in-

» justices , parce qu'on le

» connoissoit incapable d'en

» commettre. Ses Arrêts

» étoient reçus comme des

» oracles , d'autant qu'on sa-

» voit que ni l'intérêt , ni les

» parentés , ni la faveur , quel-

» le qu'elle fût, n'y pouvoient  
» rien. Les mœurs innocen-  
» tes de ces Magistrats, & leur  
» extérieur même, fervoient  
» de loi & d'exemple. La  
» gravité de leur profession  
» les éloignoit des vanités du  
» grand monde, du luxe,  
» des jeux, de la chasse, de  
» la danſe; encore bien plus,  
» de la diſſolution & de la  
» débauche. Ils trouvoient  
» leur plaifir & leur gloire à  
» exercer dignement leurs  
» charges. Un grand fond  
» d'honneur, d'intégrité & de  
» ſuffiſance faiſoit leur prin-  
» cipale richeſſe; & la fruga-  
» lité leur plus certain revenu.

» N'aimant point le faste & la  
 » dépense, ils n'avoient point  
 » d'avidité pour les grands  
 » biens, & ils croyoient leur  
 » fortune juste & honorable,  
 » quand elle étoit médiocre &  
 » juste. Ainsi se rendant véné-  
 » rables par eux-mêmes, ils  
 » étoient en vénération à tout  
 » le monde. Et on les respec-  
 » toit à la Cour; parce que,  
 » n'y ayant aucunes préten-  
 » tions, ils n'y alloient jamais,  
 » s'ils n'étoient mandés par  
 » les ordres du Roi, & pour  
 » son service » (1).

L'intégrité de toutes ces

(1) *Abrég. de Mez.* Tom. 4. pag. 48. Edit. d'Amst. de 1723.

vertus a pu par la suite éprouver quelque altération, néanmoins cette Auguste Cour réunie dans son Sanctuaire, n'en a pas été plus favorable à nos Théâtres. Elle leur refusa sous *Henri III.* un établissement légal : « Le luxe, » dit *Mézerei*, appella du » fonds de l'Italie une bande » de Comédiens surnommés » *Li Gelosi*, dont les Pièces » toutes d'intrigues d'amou- » rettes & d'inventions agréa- » bles pour exciter & cha- » touiller les passions, étoient » de pernicieuses leçons d'im- » pudicité. Ils obtinrent des » Lettres-Patentes pour leur

» établissement , comme si  
 » ç'eût été quelque célèbre  
 » compagnie. Le Parlement  
 » les rebuta , comme perfon-  
 » nes que les bonnes mœurs ,  
 » les SS. Canons & les Peres  
 » de l'Eglise avoient toujours  
 » réputé infâmes , & leur dé-  
 » fendit de jouer , ni de plus  
 » obtenir de semblables Let-  
 » tres , sous peine de dix mille  
 » livres d'amende applicable  
 » aux pauvres »

Ce fut fans succès qu'un  
 Avocat osa en 1761 dégrader  
 son miniftère , jufqu'à vou-  
 loir dans une Consultation  
 imprimée innocenter la Pro-  
 feffion de Comédien , & la

faire relever de toutes les flétrissures dont elle avoit été tant de fois frappée. Le Parlement prononça contre cette Consultation, & contre l'Auteur, un Arrêt qu'on avoit lieu d'attendre de son zele pour les bonnes mœurs (1). Il fut précédé du vœu unanime de l'ordre des Avocats, qui s'empresserent de rejeter de leur sein un Confrere qui s'étoit si fort écarté du respect que ce premier Barreau du Royaume a toujours eu pour les Loix de la Religion & de l'Etat.

(1) Cet Arrêt qui est du 22 Avril 1761, est imprimé à la fin de ces Lettres.

Le Parlement reconnut à cette occasion tout ce qu'on avoit à craindre du goût excessif de notre siècle pour les Théâtres. Et afin de nous préparer à cet égard une postérité moins passionnée, il a ordonné que dans les Collèges, il ne sera en aucun cas représenté aucune Tragédie ou Comédie (1). Les Amateurs des Spectacles s'autorisoient de ces sortes de représentations; cependant ils ne s'appuyoient que sur un abus dont les bons Instituteurs de la jeunesse desiroient la ré-

(1) Art. 49 de l'Arrêt du Parlement du 29 Janvier 1765, portant règlement pour les Collèges.



SUR LES SPECTACLES. 165  
forme. Ces Drames étoient, à la vérité, ordinairement assez purs, mais ce qui avoit été toléré par des motifs illusoires, introduisit plusieurs licences; & d'ailleurs on habitoit les jeunes gens à avoir moins d'horreur des Théâtres publics. Enfin cette coutume, qui s'étoit établie contre les sages Statuts de l'Université, étoit une vieille erreur à détruire (1).

Est-il donc étonnant que nos respectables Magistrats s'interdisent les Spectacles, comme un plaisir incompa-

(1) *Consuetudo sine veritate erroris vetustas est. S. Cypr.*

tible avec la sagesse? Or ne devons-nous pas aussi soutenir l'honneur de notre vertu? S'ils paroissent singuliers en se privant des Spectacles; c'est parce qu'ils sont plus exacts à observer ce qui est d'une obligation universelle. Ils croient que leur exemple seroit encore plus pernicieux que leur faute (1), s'ils usoient d'une licence qui n'est tolérée que parce qu'il y auroit des inconvéniens à la supprimer. *Aufer meretrices de rebus humanis turbaveris omnia libidinibus* (2).

(1) Plus exemplo quam peccato nocent.  
Cicer.

(2) S. Aug.

C'est-là le motif qui engage même le Chef de l'Eglise à souffrir dans ses Etats l'usage des Spectacles. Comme cet abus existoit avant que la souveraineté temporelle fût unie à la Puissance spirituelle, les Papes, pour maintenir la tranquillité dans l'ordre civil & politique, tolèrent ce qu'ils souhaiteroient pouvoir supprimer.

« Ce n'est point par négligence, ni par relâchement, »  
» disoit le Pape *Gelase*, que »  
» mes Prédécesseurs ont usé »  
» de tolérance à l'égard de »  
» ce scandale que j'espère »  
» abolir. Je suis persuadé

» qu'ils ont fait les plus fin-  
 » ceres tentatives pour le dé-  
 » truire, & que leurs bon-  
 » nes intentions furent alors  
 » toujours traversées » (1).

Il n'est donc pas douteux  
 que les Souverains Pontifes  
 ont toujours réprouvé les  
 Spectacles ; mais que peu-  
 vent-ils contre le torrent qui  
 s'y porte ? Ils n'ont à y opposer  
 que des Décrets qui puissent  
 les rendre moins contagieux,  
 & en préparer l'abolition.

*Innocent XI* défendit  
 aux femmes de monter sur

(1) Ego negligentiam accusare non audeo  
 prædecessorum, cum magis credam tentasse  
 eos ut hæc pravitas tolleretur, & quasdam  
 extitisse causas & contrarias voluntates quæ  
 eorum intentiones præpedirent.

le Théâtre, *Innocent XII* rejeta la Requête que les Comédiens de France lui firent présenter en 1696, pour être relevés de la rigueur des Canons à leur égard. Il les renvoya à l'Archevêque de Paris, pour qu'ils fussent traités suivant le Droit, *ut provideat eis de jure*. *Clément XI* en usa de même en 1701, sur la nouvelle Requête qu'ils oferent lui adresser à l'occasion du Jubilé, auquel ils prétendoient pouvoir participer sans renoncer à leur profession (1). Benoît

(1) Ces Requêtes furent lues & examinées dans la Congrégation du Concile, comme une affaire qui regardoit la Discipline & les Décisions des Conciles. *Hist. des Ouvrages sur la Com.*

170 I. LETTRE  
XIV donna le premier Janvier 1748, une déclaration authentique, par laquelle il protesta qu'il ne toléroit les Spectacles qu'à regret. Aussi diminua-t-il à Rome le nombre des Théâtres (1). Et après les avoir précédemment combattus dans plusieurs de ses Ouvrages, dont la collection est précieuse, il engagea le célèbre Pere *Concina*, Dominicain, à composer sur les Spectacles le *Traité Latin* que ce Religieux fit imprimer à Rome en 1752. C'est avec le même zèle

(1) Voyez le Dictionnaire des Sciences Ecclésiastiques par le P. *Richard*, & autres Religieux Dominicains, au mot *Spectacles*, tom. 5.

SUR LES SPECTACLES. 171  
que *Clément XIII* renouvela  
en 1759 la défense faite  
aux Ecclésiastiques d'assis-  
ter aux Représentations qui  
se font sur des Théâtres  
publics (1).

Au reste , ce n'est que  
dans les derniers jours qui  
précedent le Carême , que  
les Théâtres sont ouverts à  
Rome (2).

On ne connoît point dans  
l'Italie l'usage des Specta-  
cles pendant toute l'année.  
Les Troupes de Comédiens  
y sont ambulantes, & res-

(1) Voyez la Gazette de France du 10  
Février 1759.

(2) Voyez les Réflexions Historiques &  
Critiques sur les différens Théâtres de l'Eu-  
rope, par *Louis Riccoboni*.

tent plus ou moins dans les États qui les admettent. C'est sans doute par cette raison qu'on n'y publie pas les peines prononcées par l'Eglise (1) contre leur état; mais elles n'y sont pas moins connues. Ainsi, comme il a été judicieusement observé dans un Ouvrage moderne de Jurisprudence (2): « La distinction que quelques personnes font entre les Comédiens François & les Italiens, est regardée avec

(1) De Theatricis & ipsos placuit quamdiu agunt à communione separari. *Canon du Concile d'Arles tenu en 314.*

(2) Collection de décision de Jurisprudence par Denisart, au mot *Comédien*. *Edit. de 1768.*



» dérision parmi les gens sen-  
 » sés & instruits. Il faut au  
 » contraire se renfermer dans  
 » ce principe incontestable  
 » qu'où les Loix du Royau-  
 » me & de l'Eglise ne distin-  
 » guent point, il ne faut pas  
 » distinguer.» On sçait que  
 les plus grandes licences  
 étant passées en coutume, on  
 s'habitue non-seulement à  
 ne plus s'en offenser, mais  
 même à en faire l'apologie;  
 & pour lors, quoique tou-  
 jours réprouvées, elles par-  
 viennent à forcer l'autorité  
 publique de les tolérer (1).

Tels ont été les progrès

(1) Peccata quamvis magna & horrenda

174 I. LETTRE  
de l'établissement des Spectacles chez les anciens comme chez les modernes.

*Ovide* devenu sensé dans le cours de ses disgraces , avoit représenté à *Auguste* , que le moyen le plus capable de réformer les mœurs de Rome , étoit d'y détruire tous les Théâtres (1). *Marc-*

cùm in consuetudinem venerunt , aut parva aut nulla credunt , usque adeò ut non solum occultanda verùm etiam prædicanda videantur. .... Sic nostris temporibus multa mala ita in apertam consuetudinem venerunt , ut pro his non solum excommunicare aliquem Laicum non audeamus , sed nec Clericum degradare. .... inusitata peccata sola exhorrescimus : usitata verò sæpe videndo omnia tolerare , sæpe tolerando nonnulla etiam facere cogimur. *S. Aug. Tom. 6. p. 227.*

(1) Ut tamen hoc fatear : ludi quoque semina præbent

Nequitia : tolli Theatra jube.

*Aurele* voulut exécuter cet avis, mais il ne put y parvenir, puisque pour avoir seulement modéré la licence des Comédiens , avoir réduit leurs gages, & le nombre de leurs jeux, toute la multitude des désœuvrés se répandit en murmures, & lui reprocha de vouloir rendre Philosophes tous les Sujets de l'Empire (1).

*Théodoric*, Roi d'Italie, éprouva en pareil cas la même résistance. Il étoit persuadé que la fréquentation des Spectacles étoit incompati-

(1) Temperavit scenicas donationes : fuit populo hic sermo quod populum sublati ludis vellet cogere ad Philosophiam.

ble avec la gravité des bonnes mœurs, que les propos licencieux s'y trouvoient toujours excusés ; néanmoins, il se vit forcé de condescendre à la folie de la multitude, afin d'en contenir les accès (1).

(1) Voici les propres paroles de *Théodoric* :  
 Mores graves in Spectaculis quis requirat ?  
 ad circum nesciunt convenire Catones. Quic-  
 quid illic gaudenti populo dicitur, injuria  
 non putatur. Locus est qui defendit exces-  
 sum. . . . . Spectaculum expellit gravissimos  
 mores, invitat levissimas contentiones, est  
 evacuatio honestatis, fons irriguus jurgio-  
 rum, quod vetustas quidem habuit sacrum  
 posteritas fecit esse ludibrium . . . . hæc nos  
 fovemus necessitate populorum imminentium  
 quibus votum est ad talia convenire, dum  
 cogitationes serias delectantur abjicere. Pau-  
 cos enim ratio capit & raros probabilis oblec-  
 tat intentio, ad illud potius turba ducitur  
 quod ad curarum remissionem constat inven-  
 tum, nam quicquid æstimat voluptuosum,  
 hoc ad beatitudinem temporum judicat appli-  
 candum. Quapropter largiamur expensas,  
 non semper ex judicio demus. Expedit in-

*Cosme III*, grand Duc de Toscane (1), qui dans sa jeunesse avoit été grand partisan des Représentations Dramatiques, en reconnut le danger. Il voulut ensuite les proscrire, mais ce fut sans succès. Il se contenta d'adopter le règlement du Pape *Innocent XI* (2).

On croiroit que *S. Louis* eut à cet égard plus d'autorité, puisque, suivant quelques Auteurs, il chassa de

terdum desipere ut populi possimus desiderata gaudia continere. *Apud Cassiod. Lib. 1. variarum. Ep. 27. Theodor. & lib. 3. Epist. 53. Theodor.*

(1) Mort en 1688.

(2) Voyez les Réflexions Historiques & Critiques sur les différens Théâtres de l'Europe par *Leuis Riccoboni*.

son Royaume tous les Comédiens. C'est un fait qui seroit à discuter. Y avoit-il alors des Théâtres publics ? Les *Alains*, les *Sueves*, les *Vandales*, les *Goths* & les *Francs*, à qui l'art Dramatique étoit inconnu, en avoient fait cesser l'usage dans les pays qu'ils avoient conquis. Il n'est pas douteux, que les prétendus Comédiens qu'on dit avoir été chassés par *S. Louis*, étoient de ces Poëtes Provençaux qui alloient de Château en Château réciter des especes d'Héroïdes au son de quelques instrumens. Mais, dira-t-on, si ce Mo-

marque fut si sévère à leur égard, n'y a-t-il pas à présumer, que s'il eût vécu dans notre siècle, il ne l'auroit pas moins été pour nos Théâtres ? Le respect pour l'autorité publique qui les tolere, doit nous tenir dans l'incertitude sur la conduite que ce Prince auroit tenue sur cet objet.

On connoît les changemens arrivés dans nos mœurs depuis que les grands Seigneurs, devenus oisifs dans leurs terres par la privation de l'exercice de la justice & des autres privilèges de l'ancien droit féodal, commencerent

à être attachés à la Cour & à la Capitale , autant par le plaisir que par l'intérêt & ambition.

Du temps de *S. Louis* ces Seigneurs ne quittoient point leurs terres où ils vivoient en bons peres de familles , & ils y jouissoient de presque tous les droits de la Souveraineté. Ainsi lorsque l'on dit que ce saint Roi chassa de son Royaume tous les Comédiens qu'on appelloit en ce temps *les Auteurs de la Science gaye*, *les Troubadours* ou *les Trouveres*, il faut entendre qu'il ne les chassa que des Provinces & des Villes



de son Domaine ; puisque , entr'autres exemples , *Alphonse*, Comte de Toulouse son frere , les souffroit à sa Cour.

Il en fut de même lorsque *S. Louis* voulut abolir la pratique barbare des épreuves & des combats judiciaires , où il suffisoit de succomber & d'être vaincu pour être déclaré incontestablement criminel , ou usurpateur , & quelquefois même pour faire décider des questions de Discipline Ecclésiastique. Ce saint Roi ne put détruire cet usagemonstrueux que dans les Tribunaux de ses Domaines.

Il ne lui fut pas possible de le supprimer par tout le Royaume, parce que la France se trouvoit alors divisée en une infinité de Seigneuries qui ne reconnoissoient qu'une dépendance féodale. Mais cela ne regarde point le sujet de cette Lettre.

Je crois, Monsieur, avoir assez justifié mes idées sur les Spectacles. Elles sont soutenues d'autorités si peu suspectes, que vous me reprocheriez peut-être présentement un ridicule, si j'avois la foiblesse de m'en écarter. D'ailleurs, *re vincimus ipsâ*, ces idées sont fondées

sur les principes de la plus exacte philosophie, puisqu'elles ne désapprouvent que ce que la Religion condamne.

Je conviens que c'est une autorité fort peu respectée par tous ces beaux Esprits licencieux, que *Rousseau* appelle des Ecumeurs de dogmes arbitraires : mais

Pour moi qu'en santé même un autre monde  
étonne.

Qui crois l'ame immortelle & que c'est Dieu  
qui tonne. *Desp.*

il me semble que la Religion,  
qui fixe notre foi, doit aussi  
régler nos mœurs.

C'est pourquoi dût-on me  
compter parmi ces Gens  
qui tiennent du Goth & du

*Vandale*, je ne sçaurois regarder le Spectacle de la Tragédie comme *l'Ecole de la grandeur d'ame*, ni celui de la Comédie comme *l'Ecole de la vie civile*. Ce sont de ces plaisirs qu'il faut fuir quand on craint l'inquiétude.

Curam horrescenti non est quærenda voluptas.

Et je ne pense pas que, pour soutenir cette maxime, on puisse, *tout bien pesé*, me déclarer *ennemi de la Patrie* (1). Ce seroit une espece de fana-

(1) Qualification odieuse que M. de Voltaire a appliquée sans doute dans un délire poétique, aux Censeurs des Spectacles, sous prétexte qu'ils s'opposent au bien des pauvres. Il ne sçavoit pas apparemment que la taxe dont il veut parler a pour origine une imposition de 800 livres *parisis*, que les *Acteurs de la Passion* furent obligés de payer

tisme

tisme que je ferois en droit de dénoncer au tribunal de la raison. *Philosophia non tollit affectus*. On peut être bon Patriote sans cesser d'être Philosophe , pourvu qu'on prenne ce dernier mot dans son véritable sens : car vous sçavez combien on en abuse aujourd'hui. Ce ne fera plus un nom honorable , s'il

par un Arrêt du Parlement de 1541 , pour que les pauvres fussent indemnisés de l'extrême diminution des aumônes depuis l'établissement des Spectacles.

Au reste , est-il étonnant que l'on s'écarte toujours de la raison dans les Ouvrages faits pour le pur amusement , & pour exciter au plaisir ? Si l'on trouve quelquefois à y réclamer des pensées favorables à la saine Philosophie , l'on sçait bien que l'or a son prix par-tout où il se rencontre , mais qu'il n'en donne jamais à l'impureté qui fait son alliage.

186 I. LETTRE, &c.

continue d'être usurpé & comme profané par ces Incrédules, qui s'efforcent d'ébranler tous les fondemens du raisonnement humain, dans l'espérance de pouvoir contester avec plus de succès les preuves de la Religion. Le système de ces prétendus *Inconvaincus* vous paroît aussi insensé qu'impie, & vos sentimens à cet égard répondent à la justesse de votre esprit & à la droiture de votre cœur, dont j'espère éprouver les effets dans le jugement que vous porterez de cette Lettre.

Je suis, &c.

# LETTRE

DE M. LE CHEVALIER DE\*\*

A MONSIEUR

DE CAMPIGNEULLES,

*Membre de plusieurs Académies des Sciences &  
Belles - Lettres;*

Au sujet de la Lettre de M. DESPREZ  
DE BOISSY, sur les Spectacles.

---

Novi ego hoc seculum moribus quibus sit;  
malus bonum malum  
Esse volt, ut sit sui similis.

*Plaut. in Trin.*

---

NOUVELLE EDITION,

*Revue & augmentée par l'Auteur.*





---

# AVERTISSEMENT

DE

M. LE CHEVALIER DE \*\*,  
à qui la Lettre de M. Desprez de  
Boissy, sur les Spectacles, avoit été  
adressée.

*M*onsieur DE CAMPIGNEULLES;  
Membre de plusieurs Académies des  
Sciences & des Belles-Lettres, que je  
n'ai pas l'honneur de connoître, a jugé  
à propos de répondre pour moi (1) à la  
Lettre que M. Desprez de Boissy  
m'avoit écrite sur les Spectacles. Comme  
cette réponse, qui a été imprimée, m'y  
fait soutenir des principes dont j'avois  
reconnu l'erreur, je me suis vu obligé  
d'en faire mes plaintes à M. de Cam-

(1) Vers l'année 1758.

*AVERTISSEMENT, &c.*

pigneulles. C'est l'objet de cette Lettre que j'adresse à cet Académicien, & que je n'ai pu me dispenser de rendre publique. Plusieurs personnes de mérite, à qui elle a été communiquée, ont pensé qu'elle pourroit servir de seconde Partie à l'Ouvrage de M. Desprez de Boissy. Pourquoi hésiterois-je à soutenir des principes qui tendent à rendre meilleurs les Citoyens, & que l'on n'attaqueroit point publiquement, si on avoit pour la Religion autant de zèle que Stobée (1) nous dit qu'on en exigeoit à Athenes pour la défense des Autels, & l'observation du Rit National ?

(1) Ecrivain Grec du quatrieme siecle.





# LETTRE

DE M. LE CHEVALIER DE\*\*

A MONSIEUR

DE CAMPIGNEULLES,

Membre de plusieurs Académies des Sciences  
& Belles-Lettres;

AU SUJET DE LA LETTRE

DE M. DESPREZ DE BOISSY,

SUR LES SPECTACLES.



E suis fort surpris ;  
Monsieur, que de vo-  
tre noble office vous  
vous foyez chargé de répon-  
dre (1) pour moi à la Lettre

(1) Cette Réponse se trouve dans une Bro-  
chure, qui porte pour titre : *Essais sur différens  
sujets*, par M. de C\*\*, (Charles-Claude-Florent  
Thorel de Campigneulles). Il est Auteur de

que M. Desprez de Boissy m'a écrite sur les Spectacles. Vous êtes si fort éloigné du point de vue dans lequel j'ai considéré cette Lettre , & des impressions qu'elle a faites sur moi, que je me crois obligé de donner un désaveu public à votre Réponse.

La Lettre que vous critiquez, est un Ouvrage philosophique qui ne m'a jamais paru capable d'offenser personne. Son objet est de prouver l'évidence du danger de nos Spectacles pour les

quelques Ecrits indiqués dans *la France Littéraire*, tom. 1, p. 205, édition de 1769, & à la page 208 du tome 1, des *trois Siecles de notre Littérature*, édition de 1772.

mœurs , & sur-tout pour les jeunes gens. Et il m'a semblé qu'il étoit fort propre à fournir des armes défensives à ceux qui , étant dans de bons principes, sont souvent exposés à lutter contre ces tourbillons d'esprits follets, pour qui le langage de la Religion est trop sublime.

Quoique vous en disiez , Monsieur, la thèse que M. de B\* soutient est trop bien établie par l'expérience. Et s'il n'a pas jugé à propos de fréquenter nos Spectacles , pour y faire l'épreuve à laquelle je l'avois plus d'une fois excité , & que vous lui

R

reprochez de ne pas avoir faite ; je n'ai pû que l'applaudir, dès que j'ai sçu la sagesse de ses procédés (1) pour se faire sur ce point une regle de conduite.

On diroit que vous auriez adopté le systême de ce Livre pernicious (2) qui réduit l'homme à la seule faculté de sentir. Vous prétendez que M. de B\* ne pouvoit être en état de bien prouver la thèse qu'il soutient, que par les sensations qu'il auroit éprouvées en fréquentant les Spectacles, parce que l'on ne

(1) Voyez la premiere Lettre pag. 19.

(2) De l'Esprit.

SUR LES SPECTACLES. 195  
voit jamais bien par les yeux  
des autres.

Il s'ensuivroit donc aussi  
que pour avoir une juste idée  
de ces lieux consacrés au plus  
honteux libertinage, & pou-  
voir en persuader le danger  
aux autres, il faudroit les  
avoir fréquentés. A combien  
d'inconvéniens ne serions-  
nous pas exposés, s'il falloit,  
comme vous le dites, n'ac-  
quérir la sagesse, qu'en se li-  
vrant aux écueils où l'on sçait  
qu'elle échoue presque tou-  
jours ? Vous entendez mal  
ce vers de *Corneille* que vous  
citez :

A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire.

R ij

Cette maxime est fort belle, lorsqu'on l'applique aux efforts que l'on est dans le cas de faire pour remplir mieux son devoir, & non à la témérité de ceux qui se permettent tout ce qui peut irriter les passions. Et assurément *Corneille* n'a pas eu l'intention de contredire, comme vous le faites indécemment, cette maxime : *Qui amat periculum, in illo peribit* (1) : *Qui aime le péril, y périra*. Un homme sensé ne peut compter sur sa vertu que dans les périls où l'imprudence ne l'a pas conduit.

(1) *Ecclesiast.* cap. 3. v. 17.



Vous reprochez à M. de B\* de donner sa décision sur une matiere qu'il ne connoît pas ; mais le ton dogmatique n'est point ce qui domine dans sa Lettre. On n'y trouve que les motifs & les principes qui ont déterminé son sentiment ; & il m'a paru qu'ils étoient fondés sur la connoissance de la nature , du but & des effets de nos Théâtres. L'exposition que M. de B\* fait des regles de l'Art dramatique prouve bien qu'il connoît la matiere qu'il traite (1).

(1) Voyez la I. Lettre, pag. 25 , 26 & suivantes.

Mais je vous accorde qu'il eût ajouté sa propre expérience aux preuves que la raison, la connoissance de l'art, & le récit des autres lui ont fournies, n'auroit-on pas encore eu l'injustice de lui reprocher de juger du cœur des autres par la sensibilité du sien ?

Je ne trouve rien de plus décisif que les autorités qu'il rapporte de *Buffy-Rabutin*, de *Lamotte*, du Duc de la *Rochefoucault*, de la *Bruyere*, de *Fontenelle*, de *Riccoboni* (1). Et lorsque j'y ai vu

(1) Voyez la I. Lettre pag. 58, 70, 132, 138, &c.

les aveux de M. de *Voltaire* sur les piéces (1) qui , après *Athalie* & *Esther*, passent pour les plus chrétiennes , il m'a semblé que, vouloir se charger de faire l'apologie des Spectacles au tribunal de la raison , c'étoit s'exposer à s'y faire siffler.

Quelque partisan que vous m'ayez supposé des Spectacles , je n'en ai pas moins approuvé la Lettre de M. de B\*. J'ai reconnu l'erreur où j'étois en voulant engager cet ami à changer de sentiment , & j'ai eu la satisfaction de voir le Public ra-

(1) *Polyeucte* & *Zaïre* , ci-devant p. 131.

tifier le jugement que j'avois porté de cet Ouvrage. Tous les Journalistes (1) l'ont annoncé avantageusement. Il est vrai que M. de Boissy, l'ancien Auteur du Mercure, a un peu critiqué l'austérité de la morale, mais de maniere à faire sentir l'intérêt personnel qu'il avoit à la querelle..... *Nous laissons à d'autres, dit-il, le soin de faire l'apologie de la Comédie, de peur qu'en nous reculant on ne nous replique :*

(1) Voyez les Journaux de l'année 1756; sçavoir, de Trévoux & Verdun, Avril; le Journal des Sçavans, Septembre; le septieme Cahier du Journal Chrétien; la onzieme Feuille hebdomadaire des Provinces, du 17 Mars 1756, & la cinquieme Feuille du 14 Déc. 1757.

*M. Joffe*, vous êtes Orfèvre.  
 Mercure de Mars 1756.

*M. Fréron* s'est chargé de faire cette apologie dans l'extrait qu'il a donné de la Lettre de *M. de B\** dans l'Année Littéraire (1), lorsque la seconde édition parut. Mais cet Extrait est fait contre toutes les regles que doit suivre un Journaliste, & que l'on trouve si bien exposées dans une Lettre que *M. de Querlon* donna au Public en 1756 (2).

Quelle idée peut donner de lui *M. Fréron* lorsqu'il ose

(1) Trente-huitieme cahier de l'année 1757.

(2) Sous le titre de *Lettre de M. D... Licencié*.

profaner l'autorité de Saint *Thomas*, de Saint *Antonin*, pour en faire les Apologif-tes du Théâtre en abusant de certains passages dont on a mille fois exposé le véritable sens ? L'idée la plus favorable qu'on puisse avoir de lui, est de le croire fort ignorant en matiere de morale.

Du vieux Zénon l'antique Confrérie  
Disoit tout vice être issu d'ânerie.

*Rouff. lib. 1. Epist. 3.*

*cié en Droit, à M. Fréron, Directeur de l'Année Littéraire & du Journal Etranger. Voici quelques-unes de ces regles qu'on ne sçauroit trop faire connoître dans un temps où les Journaux Littéraires se sont si fort multipliés. « La » critique, cet art si nécessaire & si utile, » ne doit avoir pour fondement & pour prin- » cipe que l'amour des Lettres, & le goût du*

Mais n'est-ce pas encore avoir trop d'indulgence , lorsqu'on le voit manquer aux égards que tout honnête homme doit avoir pour les Ministres de la Religion ? Il s'aurorise des abus que ce Corps respectable a condamnés dans tous les temps ; &

» vrai. Or suivant cette maxime , un Jour-  
 » naliste qui sçait respecter ses Lecteurs , ne  
 » profite point sa plume pour accréditer  
 » des principes faux & dangereux. Il n'af-  
 » fecte point de déprécier des Ecrits dont le  
 » plus grand défaut est de contredire son  
 » goût & ses idées propres. Il cite avec  
 » exactitude ; il ne déguise & n'altère rien.  
 » Il ne se pare point des expressions d'autrui ;  
 » il se garde bien de rapporter de longs tex-  
 » tes sans les distinguer , & sans avertir que  
 » c'est un autre qui parle , il ne produit point  
 » du ridicule où il n'y en a pas , & quand il  
 » y en auroit , il ne le montre que quand  
 » l'intérêt du goût ou de la raison l'exige  
 » nécessairement. »

non content de tirer avantage de la licence de ces Ecclésiastiques qui, par leurs mœurs, appartiennent plus au siècle corrompu, qu'à la Religion, il ose remuer les cendres d'un des plus illustres Prélats qu'ait eu le Clergé de France, pour en fouiller la mémoire. Il ne craint pas enfin d'accuser M. Bossuet d'avoir soutenu par une réponse équivoque, & par sa présence, l'innocence des Spectacles. Et vous, Monsieur, vous allez jusqu'à avancer que cet illustre Prélat a fait un Ecrit en faveur de la Comédie. Qui croi-



roit qu'au lieu d'aller chercher la lumière dans les admirables Ecrits de ce grand homme , on n'auroit pas honte d'en faire l'Apologiste de la licence !

On a négligé de relever dans le temps l'Extrait que l'on a donné de la Lettre de M. de B\* dans l'Année Littéraire , parce que l'on a présumé que les fausses allégations qui y étoient employées, tomberoient comme des absurdités. Mais par la réponse que vous venez de faire indiscretement pour moi à la Lettre de M. de B\* , M. *Fréron* peut s'applaudir

d'avoir suivi le conseil qu'un fameux délateur donnoit aux Courtisans de *Philippe*, Roi de Macedoine, en leur disant :

Messieurs, . . . . .

. . . . .

Quelque grossier qu'un mensonge puisse être  
Ne craignez rien, calomniez toujours.

Quand l'accusé confondroit vos discours,

La plaie est faite; & quoiqu'il en guérisse,

On en verra du moins la cicatrice. *Rouff.*

Oui, Monsieur, l'impof-  
ture ne fait que trop de pro-  
félytes. Et la calomnie n'a  
malheureusement que trop  
son effet, lorsqu'elle rencon-  
tre des gens intéressés à la  
croire légèrement.

On a souvent relevé les

imputations que l'on a faites à *S. Thomas* & à *S. Antonin*. Cependant ceux qui cherchent à se séduire eux-mêmes dans leurs passions, les reclament toujours en leur faveur. Il en sera de même de ce que l'on attribue à *M. Bossuet* ; on ne cessera de l'entendre répéter par ceux qui, en proie à leurs mauvais desirs, saisissent sans la moindre réflexion tout ce qui peut être favorable à leurs penchans. Mais pour rendre moins contagieux les Auteurs qui osent reproduire ces impostures, on doit, non répéter tout ce qui a été

écrit à ce sujet , mais leur donner un démenti public , & se contenter d'annoncer de nouveaux Ouvrages qui ont détruit ces fausses imputations (1).

Qu'on lise les Discours du P. *le Brun* , l'Ouvrage de M. le Prince de *Conti*, les Réflexions de M. *Nicole* sur la Comédie , & celles que M. *Bossuet* a faites , non , comme vous le prétendez faussement , pour la justifier , mais pour la réprouver , on verra tomber les fausses idées que les Partisans des Specta-

(1) Voyez à la fin de ces Lettres l'histoire des Ouvrages pour & contre les Théâtres.

SUR LES SPECTACLES. 209  
cles donnent sur la Doctrine  
de quelques illustres per-  
sonnages.

On y apprend que parmi  
lés Ecrivains Ecclésiastiques  
des douze premiers siècles,  
l'on n'en peut citer aucun  
qui se soit exprimé d'une  
maniere équivoque sur cette  
matiere. Et si depuis l'éta-  
blissement de la méthode  
scholastique l'on croit trou-  
ver quelques Théologiens  
qui paroissent avoir été favo-  
rables aux Spectacles, on se  
trompe, faute de connoître  
le langage ou plutôt la mé-  
thode des Scholastiques; &  
pour en bien juger, voici un

principe qu'il faut ſçavoir.

Ces Théologiens ne ſe contentent pas de réſoudre les cas par rapport aux circonſtances qui les accompagnent ordinairement ; ils vont au-devant des objections qu'on pourroit leur oppoſer. Ils examinent quelquefois les difficultés par rapport à pluſieurs ſuppoſitions abſtraites & métaphyſiques.

Il ſuit de-là qu'ils approuvent en certaines hypothèſes ce qu'ils condamnent dans la pratique commune. Or on eſt ſouvent induit en erreur, lorsqu'on ne ſçait pas, ou plutôt lorsqu'on ne veut point

distinguer les décisions absolues, d'avec celles qui ne se rapportent qu'à des suppositions métaphysiques.

Saint *Thomas*, par exemple, pose pour principe que tout ce qu'on fait devant être réglé par la raison, les mots pour rire & tous autres jeux deviennent condamnables ; 1°. lorsque dans les jeux on mêle des actions ou des paroles deshonnêtes, ou nuisibles à la réputation du Prochain ; 2°. lorsque le jeu étant de soi-même indifférent, il se trouve joint à des circonstances qui le rendent mauvais, comme si l'on vou-

loit jouer des jeux que l'Eglise auroit défendus (1).

Je ne crois pas que jus-

(1) In omni eo quod est dirigibile secundum rationem, superfluum dicitur quod regulam rationis excedit . . . . dictum est autem quod ludicra, sive jocosa verba, vel facta, sunt dirigibilia secundum rationem, & ideo superfluum in ludo accipitur quod excedit regulam rationis. Quod quidem potest esse dupliciter. Uno modo ex ipsâ specie actionum quæ assumuntur in ludum, quod quidem jocandi genus secundum Tullium dicitur esse illiberale, petulans, flagitiosum, obscænum, quando scilicet utitur aliquis causâ ludi turpibus verbis, vel factis, vel etiam his quæ vergunt in Proximi nocumentum, quæ de se sunt peccata mortalia. . . . . Alio autem modo potest esse excessus in ludo secundum defectum debitarum circumstantiarum, putâ cum aliqui utuntur ludo, vel temporibus, vel locis indebitis, aut etiam præter convenientiam negotii seu personæ. Et hoc quidem quandoque potest esse peccatum mortale propter vehementiam affectûs ad ludum, cujus delectationem præponit aliquis dilectioni Dei, ita quod contra præceptum Dei, vel Ecclesiæ, talibus ludis uti non refugiat. *Sec. Sec. quæst. 168. art. 3.*



qu'à présent vous foyez fondé à reclamer ce Saint Docteur en faveur des Spectacles, puisque vous convenez qu'ils sont défendus par l'Eglise. Il est vrai que vous pensez que cette défense ne devroit plus avoir lieu présentement, eu égard à la prétendue perfection de nos Théâtres. Mais pour être purgés de termes obscènes & grossiers, ils n'en sont pas moins dangereux, & il faut n'avoir de chaste que les oreilles pour les trouver aussi purs qu'on le prétend. « Il est faux, dit M. Bossuet, que les Peres n'aient blâmé

» dans les Spectacles que l'i-  
 » dolâtrie & les impudicités  
 » manifestes. Ils y ont blâmé  
 » l'inutilité, la dissipation, la  
 » commotion de l'esprit, les  
 » passions excitées, le desir de  
 » voir & d'être vu, les choses  
 » honnêtes qui enveloppent  
 » le mal, le jeu des passions,  
 » & l'expression contagieuse  
 » des vices. » Chaque siècle a  
 eu sa maniere de couvrir les  
 idées propres à flatter la vo-  
 lupté. Nous en avons une  
 preuve dans *Duchefne* (1).

(1) Verba jocularia omnes delicias &  
 lepores & risu dignas urbanitates & cate-  
 ras ineptias buccis trucidantibus in medium  
 eructare non erubescunt. Rigord. in *Phil. Aug.*  
*de Jocol. Duchefne, Hist. tom. 5.*

On y voit que dans les Spectacles des anciens temps de notre Monarchie , on ne se propoisoit d'exciter les passions qu'avec les égards qu'exigeoit le goût de ce que nous appellons communément les honnêtes gens , c'est-à-dire , des personnes de la Cour & de la Capitale.

Je passe à l'endroit de saint *Thomas* dont les Partisans du Théâtre ont le plus souvent fait usage. Ce grand Théologien se fait cette objection :  
« Si l'excès dans le jeu est un  
» péché , les Histrions , dont  
» toute la vie se rapporte au  
» jeu , feront donc dans un

» état de péché ; & il faudra  
 (remarquez la conséquence)  
 » condamner de même ceux  
 » qui se servent de leur mi-  
 » nistère, ou qui leur don-  
 » nent quelque secours. Ce-  
 » pendant S. *Paphnuce* eut  
 » révélation qu'un Joueur de  
 » flûte jouiroit avec lui du  
 » même degré de gloire dans  
 » le Ciel. »

Le Pere le *Brun* que les  
 seuls préjugés ne dirigeoient  
 pas, mais qui étoit versé dans  
 la connoissance de l'An-  
 tiquité, remarque que pour  
 bien entendre la réponse à  
 cette objection, il faut ob-  
 server qu'il n'étoit pas ques-  
 tion

tion de Spectacles tels que les nôtres du temps de saint *Thomas* ; que ce Saint entendoit par *Histrions* ceux qui n'avoient d'autre emploi que de divertir quelquefois les hommes , ou par la récitation de quelques contes agréables , ou par des instrumens , comme faisoit le Joueur de flûte dont il parle.

Ces *Histrions* pouvoient être ce qu'on appelloit *Troubadours* ou *Chanteurs* ; & parmi eux , les *Poëtes Provençaux* étoient les plus estimés. Les Princes & les grands Seigneurs les faisoient venir à leur Cour pour s'en

amuser. Deux ou trois de ces Poètes s'associoient quelquefois, & alloient de Château en Château s'offrir à réciter, au son de quelque instrument (1), les Pièces qu'ils avoient composées. Elles avoient pour objet, tantôt de récréer par des plaisanteries, tantôt de louer les Exploits des Princes ou des Seigneurs qui les avoient mandés, comme on le voit dans l'Histoire de *Louis VIII*, pere de *S. Louis*. Ces Histrions n'avoient point de Théâtres publics. Il en étoit d'eux comme

(1) Ceux qui jouoient des instrumens se nommoient *Jongleurs*.

de ces Comédiens dont parle *Pline* le Jeune, que l'on faisoit venir pour être récréé pendant le repas par quelques récits amufans ou instructifs (1); & ceux-là n'étoient point regardés infâmes à Rome, comme l'étoient ceux qui montoient sur des Théâtres publics, & comme le font nos Comédiens.

Cela posé, comment *S. Thomas* répond-il à l'objection qu'il s'est faite? Il décide que le divertissement étant quelquefois nécessaire, il n'est pas défendu qu'il y ait

(1) *Frequenter Comædis cœna distinguitur, ut voluptates quoque studiis condiantur. Plin. Lib. 3. Ep. 1.*

des hommes qui puissent nous divertir en jouant de quelque instrument, ou en nous récitant divers contes agréables; & qu'ainsi ils ne peuvent être en état de péché. Mais voici les conditions, « Pourvu , dit-il , qu'ils ne » disent & ne fassent rien d'il- » licite; que le jeu soit mo- » déré; qu'il ne dérange pas » les affaires , & qu'il ne se » rencontre point dans des » temps défendus » (1).

(1) Ludus est necessarius ad conversationem humanæ vitæ. Ad omnia autem quæ sunt utilia conversationi humanæ, deputari possunt aliqua officia licita, & ideò etiam officium Histrionum, quod ordinatur ad solatium hominibus exhibendum, non est secundum se illicitum, nec sunt in statu peccati, dum



On voit que par cette décision S. *Thomas* laisse le cas dans la supposition métaphysique, qui n'est pas certainement celle où se trouvent nos Spectacles (1), qui sont de la nature de ceux que ce saint Docteur a condamnés, parce qu'ils excitent aux vices les Spectateurs. Il n'est pas question ici de l'Art Dramatique considé-

*modò moderatè ludo utantur, id est non utendo aliquibus illicitis verbis vel factis ad ludum, & non adhibendo ludum negotiis & temporibus indebitis. Sec. sec. quæst. 168, art. 3. ad finem.*

(1) *Inspectio Spectaculorum vitiosa redditur in quantum homo fit pronus ad vitia lascivix vel crudelitatis, per eâ quæ ibi representantur. Sec. sec. q. 167. art. 2.*

## 222 II. LETTRE

ré en lui-même. M. de B\* déclare assez dans sa Lettre le jugement qu'on en doit porter comme Littérateur. Mais quant à l'effet moral de la représentation de nos Drammes, quelle différence entre notre Théâtre & celui des anciens Grecs ! Tout, jusqu'aux jeux Scéniques, dans les beaux jours d'Athènes, se rapportoit à l'utilité publique. Les Poëtes Dramatiques & les Acteurs étoient considérés comme des Hommes d'Etat, des Philosophes, des Censeurs même chargés d'instruire & de réformer le Peuple, en rendant

presque toujours leurs Drames relatifs ou à la Religion, ou au bien de la Patrie, ou à l'histoire de la Nation ; & on ne leur laissoit rien avancer qui pût offenser le goût de l'ordre , l'amour de la vertu, ni l'intérêt des mœurs publiques & particulieres. Les femmes ne montoient point sur le Théâtre. Or quel contraste n'appperçoit-on pas dans nos Spectacles du côté des Poëtes, qui en font une école où l'on présente presque toujours les vices colorés en beau, & la vertu rendue ridicule ; du côté des Acteurs, dont la vie scanda-

leuse n'inspire que la volupté ; du côté des Spectateurs qui, pour la plûpart (1), n'ai-

(1) Auroit-il échappé une vérité à M. Fréron ? M. de B\*, en parlant des femmes qui vont à nos Spectacles, dit dans sa Lettre, pag. 56. « Combien en est-il dont » on peut dire avec Martial, *Elle y est entrée* » *Pénélope*, & *elle en est sortie Hélène*. » Notre Journaliste soutient que M. de B\* se trompe. Il est plus vrai, dit-il, de dire que la plûpart des femmes qui vont à la Comédie, y entrent comme M. de B\* prétend qu'elles en sortent, c'est-à-dire qu'elles y entrent déjà toutes corrompues. M. Fréron paroît être moins zélé pour l'honneur du Sexe, que pour l'Arlequin de la Comédie Italienne, dont il voudroit faire un héros de vertu. L'inimitable Carlin, dit-il, est bien éloigné, avec raison, de se croire un personnage capable de corrompre les mœurs. Cet éloge lui ôteroit le caractère de son rôle, dont l'objet consiste non à ébranler les Spectateurs par ces passions qui causent la terreur & la pitié, mais à exciter & à flatter le libertinage dans presque toutes les Scenes bouffonnes & licencieuses dont il est l'ame, & qui certainement sont d'un ton plus fort que ce qui se passe dans les bonnes compagnies.

ment à y goûter que des pensées libertines, & qu'un jeu indécent, *incitativum ad lasciviam*? Est-ce là ce que M. Fréron prétend faire appeller par saint Antonin, *Comédie de bonnes mœurs*? Je profite, Monsieur, de l'avou que vous faites, que si les Comédiens ne jouoient que des pieces telles que souhaiteroient les honnêtes gens, leur salle seroit souvent déserte, & qu'avec d'excellentes pieces, les meilleurs Comédiens mourroient de faim. Or S. Antonin décide formellement que si les Histrions représentent quelquefois des Pieces hon-

nêtes , & quelquefois des deshonnêtes , on doit les abandonner & n'affister à aucune de leurs représentations (1). Ces Histrions sont pour lors dans le cas de ceux dont *S. Thomas* déclare le gain aussi illicite que celui des femmes prostituées (2), & auquel par conséquent il n'est point permis de contribuer. Mais n'est-ce point parler à un homme qui dort , que

(1) Cùm Histriones utuntur indifferenter tali exercitatione ad repræsentandum etiam turpia , illicita ars , & eum oportet dimittere , & peccatum est talia aspicere , & talibus pro illo opere aliquid dare. 5 *Sum. tit. 8.*

(2) Quædam verò dicuntur malè acquisita , quia acquiruntur ex turpi causâ , sicut de meretricio & Histrionatu. *Sec. sec. quæst. 87. art. 2.*

d'entrer avec vous dans ces discussions, dès que vous vous dites (1) engagé dans les délires de l'amour & de la Poésie ? *Cum dormiente loquitur qui enarrat stulto sapientiam.* Ecclef. cap. 22. v. 9.

Je crois encore que vous rêvez quand vous citez S. Charles Borromée comme une autorité favorable aux Spectacles. C'est un reproche qu'on a à faire à tous les Apologiftes du Théâtre. Ils ne s'autorisent que trop souvent d'Auteurs graves : mais ils ne citent jamais, ou s'ils

(1) Dans une Piece intitulée : *Rêve à Mademoiselle de \*\*\**

citent quelquefois, ils font toujours infideles, soit parce qu'ils tronquent les passages, soit parce qu'ils les interpretent mal, soit parce qu'ils ont la mauvaise foi de taire ce qui pourroit découvrir l'esprit des Auteurs dont ils font usage. « Les » personnages, disent-ils, les » plus recommandables ont » regardé le Théâtre, comme étroitement lié à l'ordre » public. *Saint Charles Bor-* » *romée* corrigeoit de sa propre main des Pièces destinées à la déclamation. *Richelieu* s'occupa de réformer la Scene ; *Fénélon*



» avoit les mêmes vûes : M.  
» *Languet* , Archevêque de  
» Sens , dans son Discours  
» pour la réception de M. de  
» *la Chaussée* à l'Académie  
» Françoisè , dit à ce Poète  
» Dramatique : je puis don-  
» ner , NON AUX SPECTACLES  
» QUE JE NE PUIS APPROUVER ,  
» mais à des Pieces aussi sa-  
» ges que les vôtres , *une cer-*  
» *taine mesure de louanges.*  
» Le sacré & le profane , le  
» sérieux & le comique , la  
» chaire & le théâtre doi-  
» vent se liguier pour rendre  
» le vice odieux ; ainsi disent  
» nos Apologistes des Spec-  
» tacles , les Saints , les Poli-

»tiques & les Sages ont  
»cru que le Théâtre méri-  
»toit une attention particu-  
»lière du gouvernement.»

Ces autorités ne font pas d'une bonne valeur. *Le Cardinal de Richelieu*, toléroit par des considérations politiques ce qu'il devoit désapprouver comme Ministre Ecclésiastique. Le sentiment de *M. de Fénelon*, ne doit être regardé que comme une foiblesse de Littérateur. Et cette *mesure de louanges* que *M. Languet* accorda à *M. de la Chaussée*, manifeste l'embarras où il étoit de concilier le devoir Ecclésiastique avec l'étiquet-

te de la cérémonie du moment. Il me semble que prétendre tirer avantage de cette anecdote Littéraire pour le Théâtre , c'est manquer aux égards qu'on doit à la bonne idée que l'on avoit des mœurs canoniques de ce Prélar.

Quant à *S. Charles Borromée*, cet illustre Cardinal, étoit bien éloigné d'approuver les Spectacles. On peut en juger par ses Ordonnances Pastorales qui se trouvent dans les actes des Conciles de Milan. « Nous avons, dit-il, jugé à propos d'exhorter les Princes & les Ma-

» gistrats de chasser de leurs  
 » Provinces, les Comédiens,  
 » les Farceurs, les Bateleurs,  
 » & autres gens semblables  
 » de mauvaife vie, & de dé-  
 » fendre aux Hôtelliers & à  
 » tous autres, fous de grieves  
 » peines, de les recevoir chez  
 » eux. » Il ordonna aux Pré-  
 dicateurs de reprendre avec  
 force ceux qui fuivent les  
 Spectacles, & de ne pas ces-  
 fer de représenter aux Peu-  
 ples, combien ils doivent les  
 avoir en horreur (1). Enfin  
 en 1662, on fit imprimer à

(1) Principes & Magistratus commonen-  
 dos esse duximus, ut Histriones & mimos  
 ceterosque circulatores & ejus generis per-  
 ditos homines è suis finibus ejiciant; &

Toulouse un Livre que S. Charles avoit fait composer pour prouver que les Spectacles Dramatiques sont mauvais, à cause des circonstances qui les accompagnent, & de leurs effets. Ce vénéra-

ceperint acriter animadvertant. . . . Omnes nequitia sentinas è Provincia tollendas curent. *Conc. Prov. I. part. 2.*

Publicorum peccatorum illecebris quas homines depravatae consuetudinis errore decepti pro nihilo putant, Concionator perpetuò reprehendet atque in summum odium adducere contendet, ostendetque quàm graviter Deum offendant. . . . Scenicæ Performatæque actiones, undè tanquam quodam seminario semina malefactorum ac flagitiorum penè omnium existunt, quàm à christianæ disciplinæ officiis adhærentes, quàm valdè cum Paganorum institutis convenientes atque Diaboli astu inventæ, omni officio à Populo Christiano exterminandæ sint, quàm maximè poterit Religione contendet. *Actor. Part. 4. pag. 483.*

ble Cardinal rappella sur cet objet les principes de l'Eglise, que les abus avoient fait oublier ; mais il se conduisit avec la prudence d'un Pontife éclairé.

On sçait que l'Eglise est souvent obligée de tolérer des abus dont la suppression pourroit causer de plus grands désordres, ou qu'elle ne peut détruire sans le concours de la puissance séculière (1). Et alors les Ministres de la Religion ne peuvent que les déclarer mauvais, en détourner les Fideles par tous les

(1) *Ecclesia multa tolerat quæ non probat.*  
S. Aug.

SUR LES SPECTACLES. 235  
moyens possibles, & proposer les tempéramens qui peuvent les rendre moins contagieux. C'est ce que fit S. Charles. Les désordres de son Diocèse étoient extrêmes, & la réforme ne pouvoit s'en faire que par degrés. Il obtint du Gouverneur de Milan un ordre qui défendit de représenter aucune Piece qui n'eût été examinée, & trouvée conforme à la Morale chrétienne. Mais, comme le dit l'Historien de sa vie, cette Loi parut si sévère aux Comédiens, qu'ils aimèrent mieux quitter la Ville. Et quand il seroit vrai

que S. Charles eut corrigé des Pièces destinées à la déclamation, on doit supposer que l'examen en étoit si sévère, qu'il ne pouvoit tendre qu'à la destruction des Spectacles. C'est du moins l'effet qui en résulteroit, si l'on donnoit des Censeurs aussi scrupuleux à nos Théâtres, de même qu'il n'y auroit plus de Spectateurs s'il falloit n'aller aux Spectacles qu'aux conditions que Saint François de Sales en permettoit l'usage.

Il y a des gens qui ont de faux préjugés à l'égard de ce



saint Evêque. Ils le supposent si complaisant, qu'ils le feroient presque le Patron des *Casuiſtes relâchés* ; & cette opinion les porte à faire de Saint *Charles Borromée* le Patron des *Casuiſtes rigoriſtes*. Néanmoins ces deux Saints ne different que dans la maniere dont ils ont annoncé la Doctrine de l'Eglise, & dans le fond, ils ſont tous deux auſſi rigides ; S. *François de Sales* ne l'eſt-il pas auſſez lorsque pour le choix d'un Confesseur, il veut qu'on en choiſiſſe, non un entre mille, comme l'avoit dit *Avila*, mais un en-

tre dix mille ? Il permet , dit-on , d'aller aux bals & autres divertissemens dangereux. Mais comment les permet-il ? C'est en exigeant des dispositions qu'on ne pourroit essayer de garder avec fidélité sans renoncer à tous ces plaisirs. Il compare ces divertissemens aux champignons dont les meilleurs ne sont pas salubres. « Toutes ces Assemblées, dit-il, attirent ordinairement les vices & les péchés qui regnent en une Ville, les jaloufies, les bouffonneries, les railleries, les querelles, les folles amours, parce

» que leur appareil, leur tu-  
» multe, & la liberté qui y  
» dominant, échauffent l'ima-  
» gination, agitent les sens &  
» occupent le cœur au plai-  
» sir; si le serpent vient souf-  
» fler aux oreilles une paro-  
» le sensuelle ou quelque  
» cajolerie, si l'on est surpris  
» des regards de quelque ba-  
» silic, les cœurs sont tous  
» disposés à en recevoir le ve-  
» nin. Ces ridicules divertif-  
» semens dissipent & affoi-  
» blissent les forces de la vo-  
» lonté pour le bien, & ré-  
» veillent en l'ame mille for-  
» tes de mauvaises disposi-  
» tions. C'est pourquoi l'on

240 II. LETTRE

» ne doit jamais se les per-  
 » mettre, dans la nécessité ;  
 » même, qu'avec de grandes  
 » précautions, & sans avoir  
 » ensuite recours à quelques  
 » considérations saintes &  
 » fort vives, qui préviennent  
 » les dangereuses impressions  
 » que les plaisirs pourroient  
 » faire sur l'esprit ; & voici  
 » celles que je vous conseil-  
 » le. En même temps que vous  
 » étiez à ces divertissemens,  
 » que je suppose avoir été  
 » bien réglés dans toutes leurs  
 » circonstances pour la bon-  
 » ne intention, pour la mo-  
 » destie, pour la dignité &  
 » la bienséance, pensez, dis-  
 » je,

» je , qu'en même-temps que  
» vous y étiez , plusieurs ames  
» brûloient dans l'enfer pour  
» des péchés commis dans ces  
» divertissemens ou par leurs  
» mauvaises suites. Plusieurs  
» Religieux & personnes de  
» piété étoient à la même  
» heure devant Dieu, chan-  
» toient ses louanges & con-  
» temploient sa divine bon-  
» té. Plusieurs personnes dans  
» ce même temps sont mortes  
» dans une grande angoisse ;  
» mille & milliers d'hommes  
» & de femmes ont souffert  
» les douleurs des maladies  
» les plus violentes en leurs  
» maisons & dans les Hôpi-

» taux : Hélas ! ils n'ont eu  
» nul repos, & vous n'avez  
» eu nulle compassion d'eux :  
» ne pensez-vous pas qu'un  
» jour vous gémirez comme  
» eux, tandis que les autres  
» feront à ces mêmes diver-  
» tissemens. Notre Seigneur,  
» la Sainte Vierge, les Anges  
» & les Saints vous voyoient  
» à ces divertissemens ? Ah !  
» que vous leur avez déplu  
» en cet état ! Enfin tandis  
» que vous étiez-là, le temps  
» s'est écoulé, la mort s'est ap-  
» prochée. Considérez qu'el-  
» le vous appelle à ce passa-  
» ge affreux du temps à l'E-  
» ternité, mais à l'Eternité

» des biens ou des peines.  
 » Voilà les considérations  
 » que je vous suggere ; mais  
 » Dieu vous en fera naître  
 » d'autres plus fortes , si vous  
 » avez sa crainte » (1).

Croyez-vous , Monsieur ,  
 que ce soit là permettre ces  
 divertissemens ? N'est-il pas  
 évident que ce saint Evêque  
 cache son zèle sous une indul-  
 gence apparente , qui en mê-  
 me-temps inspire le plus  
 grand mépris du monde cor-  
 rompu , & l'aversion la plus  
 héroïque de ses maximes &  
 de ses Théâtres ? *Consequen-*  
*tia ista adeò luculenta ut nullâ*

(1) Œuvres de Saint François de Sales.

*valeat tergiversatione eludi ?*

Quelle vraisemblance y a-t-il à attribuer à des personnages dont la sainteté est si bien établie, des opinions que les Peres *Gusman & Mariana* (1) déclarent n'avoir jamais été soutenues que par ceux qui appellent bon ce qui est mauvais, & mauvais ce qui est bon ? Et

(1) Censeo licentiam Theatri afferre certissimam pestem moribus christianis. Excæcat nimirum prava consuetudo animos, & quæ passim fieri videmus defendere conantur quidam licentiæ Patroni..... Populus intelligat Histriones non probari à Republicâ, sed Populi oblectationi atque importunis precibus dari; quæ, cum non potest quæ meliora sunt obtinere, solet aliquando minora mala tolerare, & Populi levitati aliquid concedere. *Mariana Lib. 3. de Rege & Regis institutione cap. de Spectaculis.*



quand même on trouveroit dans des siècles d'ignorance quelques Auteurs respectables à qui l'on pourroit reprocher d'avoir eu trop de complaisance pour certains abus, leur autorité ne feroit point loi, & par conséquent l'exemple des Ecclésiastiques qu'on dit rencontrer aux Spectacles, ne doit pas en imposer (1). C'est un scandale humiliant pour les Etats Ca-

(1) At cum Theatra frequentant non probi; sed suæ professionis violatores omninò sunt. Non ad vulgi opinionem sed ad regulam mores suos conformare debent..... an ne factum quodpiam à lege severissime vetitum idcirco de crimine purgare debemus quod homines non undequoque scelesti illud perpetrant. *Francisc. Daniel. Concina Ordin. Prædicator. collect. dissert. de Spectac.*

tholiques, puisque les Protestans se piquent à cet égard d'une plus grande régularité. Si, dit un Auteur Luthérien, cité dans un Ouvrage du P. *Concina*, quelques Princes *Evangeliques* tolèrent dans leurs Cours ces sortes de divertissemens, on ne pourra pas du moins reprocher à nos Ministres de se les permettre. Ils sçavent trop ce que la sainteté de leur caractère exige, & quelle influence leur conduite a sur les Laïcs. *Quod si tamen in Aulis Evangelicorum Principum hæc gaudia admittuntur, haud facile Clericis & verbi Dei Mi-*

*nistris jure dedecus hoc poterit objici. Optime enim intelligunt quid deceat venerandum hunc ordinem, quantumque suo exemplo proficiat vel noceat* (1). Au reste, suivant l'observation du P. Concina, que les Hérétiques ne se prévalent pas des mauvaises mœurs de ceux qui ne professent que de bouche notre Religion. La sainteté de notre Doctrine, & la pureté de notre Morale n'en sont pas moins inaltérables. C'est de Dieu & non des hommes que l'Eglise a reçu ses Loix : ainsi

(1) Cette citation se trouve dans une Dissertation du P. Concina de Spectac.

elle ne dépend point des exemples (1). Rien n'est plus satisfaisant que les réponses laconiques & énergiques que

(1) Utinam saltem vel ab ipsâ naturâ infusus defendendi propriæ Religionis decorem instinctus sevocaret Catholicos Clericos ab iis inanissimis fabulis & corruptelis quas vel ipsi heretici tanquam clericali statui infestas detestantur. Ii omnes, quibus vera Catholica Religio cordi est, haud possunt non summo per commoveri & rubore perfundi & mœstitiâ angî dum talia in hæreticis legunt. Quoniam hinc discunt nil fortius hæreticorum conversionem remorari quam Catholicorum & maxime Clericorum pessimos mores istorum vitia in errore obfirmant homines à verâ devios Religione cujus tamen veritati nihil mali evenire potest ex malitiâ eorum qui illam profitentur..... Scimus aliundè Religionis veritatem quam ab eorum qui illam profitentur moribus hauriendam esse.

Accessus ad Theatra omnibus circumstantiis inspectis res est suapte naturâ periculorum plena omniumque laxitatum & dissolutionum occasio vel ipsis sæcularibus hominibus, *Concin, ibid.*

M. *Bossuet* & un Evêque de Noyon firent à ce sujet à *Louis XIV.* M. de B\*. a fait usage de ces anecdotes (1) pour réfuter ce que vous répétez d'après M. de *Voltaire* au sujet du banc que les Evêques avoient à Versailles sous *Louis XIV.* dans la salle de la Comédie. Ce prétendu banc, dont M. *Fréron* s'autorise aussi, ne subsiste plus; c'étoit donc un abus qui n'auroit pas été tolérable, nonobstant la différence qu'on prétend mettre entre les Spectacles de la Ville & ceux de la Cour.

(1) Voyez la premiere Lettre, p. 87-88.

Je conviens que ceux-ci ne sont que des représentations domestiques, qu'on regarde comme d'étiquette. La présence de la majesté du Monarque doit y tenir en respect tous les Spectateurs, & attirer tous leurs regards. Mais quoiqu'il en soit, les Acteurs, pour servir à ces amusemens de Cour, ne peuvent en rien conclure en faveur de leur profession envers le Public. Elle n'en paroît pas moins odieuse aux personnes vertueuses de la Cour. M. l'abbé *Clément* (1) nous a conservé à cet égard un illustre témoi-

(1) Prédicateur du Roi.

gnage. Cet Orateur, dont l'éloquence a toujours été consacrée au saint Ministère, rapporte dans un de ses Ouvrages (1) un trait qui caractérisera à la postérité la vertu de Madame ANNE HENRIETTE DE FRANCE, morte à Versailles le 10 Février 1752 : « Cette excellente Princesse disoit un jour à une personne qu'elle honoroit de quelque confiance , qu'elle ne concevoit pas comment on pouvoit goûter quelque plaisir aux représentations du

(1) Maximes pour se conduire chrétiennement dans le monde. *Edition de 1743.*

» Théâtre, que pour elle c'é-  
 » toit un vrai supplice. La  
 » personne à qui elle parloit  
 » ainsi, ne put s'empêcher  
 » d'en marquer de l'étonne-  
 » ment, & prit la liberté de  
 » lui en demander la raison.  
 » Je vous avoue, répondit la  
 » Princesse, que quelque gaie  
 » que je sois en allant à la  
 » Comédie, sitôt que je vois  
 » les premiers Acteurs paroî-  
 » tre sur la Scene, je tombe  
 » tout-à-coup dans la plus pro-  
 » fonde tristesse: *voilà, me dis-*  
 » *je à moi-même, des hommes*  
 » *qui se damnent de propos dé-*  
 » *libéré pour me divertir. Cette*  
 » *réflexion m'occupe & m'ab-*



» *sorbe toute entiere pendant le*  
 » *Spectacle. Quel plaisir pour-*  
 » *rois-je y goûter ?*

Cette Princesse n'ignoroit pas tous les grands & frêles raisonnemens des Apologiftes du Théâtre ; mais elle ſçavoit *que toutes leurs vaines prétentions étant approfondies ; paroissent puériles & dépourvues de sens.* « Les sophismes ;  
 » comme le dit M. Gresset , les  
 » noms sacrés & vénérables  
 » dont on abuse pour justifier  
 » la composition des Ouvra-  
 » ges Dramatiques & le dan-  
 » ger des Spectacles ; les tex-  
 » tes prétendus favorables ,  
 » les anecdotes fabriquées ,

» tout cela n'est que du bruit,  
» & un bruit bien foible  
» pour ceux qui ne refusent  
» point d'écouter les récla-  
» mations de la Religion, &  
» qui reconnoissent que lors-  
» qu'on est réduit à disputer  
» avec la conscience, on a  
» toujours tort.

» Tous les suffrages de l'o-  
» pinion, de la bienfiance &  
» de la vertu purement hu-  
» maine fussent-ils réunis en  
» faveur de nos Théâtres pu-  
» blics, on aura toujours à  
» leur opposer la Loi de Dieu  
» qui les défend. » On ne  
pourra jamais acquérir de  
prescription contre cette Loi.

Les Partisans des Spectacles manqueront toujours de la condition la plus essentielle, c'est-à-dire, de la possession de bonne foi. Comment en effet pourroient-ils l'avoir ? La raison, indépendamment de la perfection qu'exige le Christianisme, a-t-elle jamais cessé de protester contre cette sorte d'amusement, dont l'effet est de nuire aux mœurs, en donnant sur plusieurs crimes des idées opposées à celles que donnent la raison & la Religion ? « Il est, par exemple, dit l'abbé *des Fontaines*, » défendu sur le Théâtre » d'ensanglanter la scène

» même en le faisant fuivant  
» les regles de la justice & de  
» l'honneur , & il est per-  
» mis néanmoins de s'ôter la  
» vie à foi-même , ce qui hors  
» du Théâtre feroit horreur.  
» La raison nous dit que c'est  
» une vraie foiblesse de ne  
» pouvoir survivre à son mal-  
» heur , & qu'il est bien plus  
» noble de braver la fortune ,  
» & de ne jamais s'abandon-  
» ner , lorsqu'elle nous aban-  
» donne. D'ailleurs notre Re-  
» ligion nous représente cette  
» action de défefpoir com-  
» me le plus grand & le  
» plus funeste des péchés  
» qu'un Chrétien puisse com-  
» mettre :

» mettre : comment oublie-  
» t-on ainsi la Morale & la  
» Religion au Théâtre ? De  
» même que la lecture des  
» Romans rend l'esprit ro-  
» manesque , l'assiduité au  
» Théâtre rend aussi l'ame  
» tragique. Parmi les Spec-  
» tateurs il se peut trouver  
» un malheureux , réduit au  
» désespoir , ou qui fera au  
» premier jour dans cette af-  
» freuse situation ; l'exemple  
» de tant de Héros qu'il a vus  
» se délivrer de la vie , se re-  
» tracera dans son imagina-  
» tion , & le portera peut-  
» être à cette fatale extré-  
» mité. Enfin nos Loix ont

## 258 II. LETTRE

» attaché des peines infamantes à une action que nous osons regarder comme très-belle & très-glorieuse sur le Théâtre » (1).

L'abbé *des Fontaines*, sçavoit assez respecter la Religion pour ne pas comparer, comme l'a fait indécemment M. *Fréron* (2), la parole de Dieu avec la parole empoisonnée du Théâtre, ni pour juger des effets de l'une par ceux de l'autre. L'émotion causée par un bon Sermon ne s'opere que par l'Esprit divin, dont le Pré-

(1) Esprit de l'abbé *des Fontaines*, t. I. p. 159.

(2) Dans le trentième cahier de l'Année Littéraire 1758.

dicateur est l'organe, quelle que soit la durée de cette émotion; au lieu que rien n'est plus naturel que les impressions des Représentations Dramatiques, elles sont même inévitables, mais pour le mal. Et si le Drame contient quelques bonnes pensées morales, c'est d'elles que M. Fréron devoit dire que leurs *impressions ne laissent pas plus de traces dans l'ame qu'un vaisseau en fendant la mer*, parce qu'elles sont déplacées sur des Théâtres où il n'y a de victoires assurées que pour le vice. Ses attrait y sont toujours efficaces, par-

ce qu'en général le cœur de l'homme est fort *combustible* par sa nature, & tout disposé à s'enflammer à la moindre étincelle des passions, dont il possède tous les germes. N'en déplaise à M. *Fréron*, il me paroît qu'il n'a pas aussi bien étudié l'homme que l'a fait la *Bruyere*.

Ce Journaliste ne se montre pas meilleur Connoisseur en Ouvrages de Casuistes. Il nous donne pour un *Ecrit judicieux & raisonnable*, fait par un habile *Casuiste*, & un célèbre *Directeur de conscience*, la Lettre que le P. *Caffaro* fit pour prou-



*ver qu'il étoit permis , non-seulement de composer des Pièces de Théâtre , mais de les jouer , & d'y assister.* Ce Journaliste en auroit sans doute porté un autre jugement , s'il avoit eu connoissance de la rétractation (1). Il est vrai que l'Ecrit qu'il donne pour une autorité recevable , est fort peu imposant par lui-même ; mais combien de gens qui , faute de raison & de lumieres , s'autoriseront , d'après notre Journaliste , de cette Lettre défavouée , production indiscrete d'un jeu-

(1) Elle est imprimée à la fin de ces Lettres.

ne homme qui n'avoit presque aucune idée de nos Spectacles, qui n'avoit pas seulement lu *Molière*, qui s'étoit laissé séduire par de faux exposés, qui confondoit les usages d'un temps avec ceux d'un autre, qui ignoroit enfin l'esprit des Auteurs dont il avoit fait usage pour s'autoriser dans son illusion? Voilà les Casuistes dont on veut se prévaloir, quand on s'oublie, comme M. *Fréron*, jusqu'à traiter de *divines & de justes idoles du Public* (1), des créatures dont la profession est incompati-

(1) Année Littéraire 37. Cahier de 1758.

ble avec les bonnes mœurs. S'il en étoit de la question des Spectacles , comme de ces points de Doctrine sur lesquels on voit les Théologiens disputer ouvertement pour ou contre , & chaque Parti s'applaudir d'un triomphe indécis , le P. *Caffaro* se feroit-il cru obligé de donner la rétractation la plus authentique de la Lettre dont M. *Fréron* ose s'autoriser ? Mais est-il facile de détromper des gens , qui , à force de s'être figuré que ce qui flatte leur goût pour la volupté est permis , s'en sont fait une espece de convic-

tion? L'on ſçait que l'ignorance de l'eſprit de l'homme, comme le dit un grand génie de l'antiquité, n'eſt jamais plus préſumptueuſe, ni ne prétend jamais mieux philoſopher & raiſonner que quand on veut lui interdire l'uſage de quelque divertiffement, ou de quelque plaifir dont elle eſt en poſſeſſion (1).

On voit quelquefois la vérité recevoir des hommages de ceux même qui n'en ſont pas les fideles Diſciples. On en a un exemple dans la Lettre

(1) *Mirum quippe quàm ſapiens argumentatrix ſibi videtur ignorantia humana, cùm aliquid de hujusmodi gaudiis ac fructibus veretur admittere. Tert.*

que M. *Jean-Jacques Rousseau* de Genève a adressée à M. *Dalembert*, pour réfuter les ridicules reproches que les Auteurs Encyclopédistes avoient faits à la République de Genève, sur ce qu'elle n'a pas de Théâtres publics. Je conviens que le caractère de cet Auteur est de paroître plein du langage philosophique sans être véritablement Philosophe, qu'il est livré aux paradoxes d'opinions & de conduite; qu'en même temps qu'il peint la beauté des vertus, il l'éteint dans l'ame de ses Lecteurs. C'est ce dernier effet que sa Lettre

à M. *Dalembert* paroît avoir produit sur vous, Monsieur, puisque vous rejettez tout ce qu'elle contient de vrai à l'égard de l'état de Comédien, de la Morale qui se débite sur le Théâtre, & de ses funestes impressions sur les Spectateurs. Mais quoique cet Ecrivain infinue dans cet Ouvrage le poison de la volupté, en paroissant le proscrire; quoiqu'il y soit dangereux sur quelques points très-importans de Doctrine & de Morale, néanmoins les vérités qui lui sont échappées n'en sont pas moins respectables, elles doi-

vent être recueillies comme de l'or que les honnêtes gens ont droit de réclamer. On sçait combien est pernicieux le plan d'éducation que ce même Auteur a donné sous le titre d'*Emile* (1). Loin de s'accorder avec le Christianisme, il n'est pas même propre à former des Citoyens, & des hommes; cependant faut-il rejeter cet hommage admirable qui y est rendu à l'autenticité de l'Évangile. « J'avoue, dit-il, que la ma-

(1) Condamné par l'Arrêt du Parlement de Paris, du 9 Juin 1762, par le Mandement de M. de Beaumont Archevêque de Paris, du 20 Août 1762, & par la Censure de la Faculté de Théologie de Paris de la même année.

» jesté de l'Ecriture m'éton-  
» ne ; la sainteté de l'Evangile  
» parle à mon cœur. Voyez les  
» Livres des Philosophes avec  
» toute leur pompe ; qu'ils  
» sont petits près celui-là ! Se  
» peut-il qu'un Livre à la fois  
» si sublime & si simple soit  
» l'ouvrage des hommes ? Se  
» peut-il que celui dont il  
» fait l'histoire ne soit qu'un  
» homme lui-même ? Est-ce là  
» le ton d'un Enthousiaste ou  
» d'un ambitieux Sectaire ?  
» Quelle douceur, quelle pu-  
» reté dans ses mœurs ! Quelle  
» grace touchante dans ses  
» Instructions ! Quelle éléva-  
» tion dans ses maximes ! Quel-



» le profonde sagesse dans ses  
» discours ! Quelle présence  
» d'esprit, quelle finesse, &  
» quelle justesse dans ses ré-  
» ponses ! Quel empire sur ses  
» passions ! Où est l'homme ,  
» où est le sage qui sçait agir,  
» souffrir & mourir sans foi-  
» blese & sans ostentation ?  
» Oui, si la vie & la mort de  
» *Socrate* sont d'un Sage, la  
» vie & la mort de *Jesus* sont  
» d'un Dieu. Disons-nous que  
» l'Histoire de l'Evangile est  
» inventée à plaisir?... Ce n'est  
» pas ainsi qu'on invente ; &  
» les faits de *Socrate* dont per-  
» sonne ne doute, sont moins  
» attestés que ceux de *Jesus*.

» *Christ*. . . . Il feroit plus in-  
» concevable que plusieurs  
» hommes d'accordeuffent fa-  
» briqué ce Livre, qu'il ne l'est  
» qu'un feul en ait fourni le fu-  
» jet. Jamais les Auteurs Juifs  
» n'euffent trouvé ce ton, ni  
» cette morale. Et l'Evangile  
» a des caracteres fi grands, fi  
» frappans, fi parfaitement ini-  
» mitables, que l'inventeur en  
» feroit plus étonnant que le  
» Héros. » Ce témoignage,  
Monsieur, doit certainement  
faire autorité, quoique l'Au-  
teur ait refusé de se soumet-  
tre à la Doctrine de ce saint  
Evangile, & qu'après en  
avoir bien établi les auguf-

tes caractères, il en rejette la révélation divine, & se dit ami de toute Religion où l'on sert l'Être éternel, selon la raison qu'il nous a donnée. Tels sont ces beaux esprits du temps. Ils se piquent de raisonner en Philosophes, & vivent en insensés. Ils sont souvent en contradiction avec eux-mêmes; & ils n'ont que quelques momens lucides où ils parlent le langage de la vérité; mais ce n'est que de la plénitude de l'esprit ou de l'imagination, & non de l'abondance du cœur. C'est dans de pareils momens que M. J. J. Rousseau

a dit avoir reconnu, qu'on ne pouvoit être vertueux fans Religion, & qu'il a porté un auffi bon jugement sur les Théâtres publics.

Il parle d'après fa propre expérience & en observateur fenfé des influences des Spectacles sur les mœurs. Ainfi vous ne pouvez point dire qu'il est l'écho de ce qu'on appelle indécemment *déclamations de Prêtres*.

Il ne penfe pas comme ces Modernes *Aristipes*, dont vous paroiffez avoir adopté l'Ecole, que des Spectacles & des mœurs puiffent jamais être chofes compa-

tibles. Il nie que les Représentations Théâtrales soient nécessaires pour former le goût des Citoyens , & leur donner une finesse de tact , & une délicatesse de sentiment (1) , ou qu'elles puissent jamais être utiles aux mœurs , quand même l'on y verroit toujours le vice puni , & la vertu récompensée. Et afin qu'on ne me soupçonne pas d'exagérer , je vais le faire parler lui-même. Ouvrez donc vos oreilles. *Erigant aures obtusas qui compressis labiis mustitant nostram sententiam non esse certam.*

(1) Expressions des Auteurs Encyclopédistes ;

» Demander si les Specta-  
» cles sont bons ou mauvais,  
» il suffit pour décider la ques-  
» tion, de sçavoir que leur  
» objet principal a toujours  
» été d'amuser le Peuple.  
» Voilà d'où naît la diversité  
» des Spectacles, selon les  
» goûts des diverses Nations.  
» Un peuple intrépide, gra-  
» ve & cruel, veut des fê-  
» tes meurtrieres & périlleu-  
» ses, où brillent la valeur  
» & le sens froid. Un peu-  
» ple féroce & bouillant veut  
» du sang, des combats, des  
» passions atroces. Un peu-  
» ple voluptueux veut de la  
» musique & des danses. Un

» peuple galant veut de l'a-  
» mour & de la politesse. Un  
» peuple badin veut de la  
» plaisanterie & du ridicule.  
» *Trahit sua quemque volup-*  
» *tas.* Il faut pour leur plaire  
» des Spectacles, non qui mo-  
» derent leurs penchans, mais  
» qui les favorisent & les for-  
» tifient... Il n'y a que la rai-  
» son qui ne soit bonne à rien  
» sur la Scene.

» Une bonne conscience  
» éteint le goût des plaisirs  
» frivoles ; c'est le mécon-  
» tentement de soi-même ;  
» c'est le poids de l'oïveté ;  
» c'est l'oubli des goûts sim-  
» ples & naturels qui établis-

» sent la prétendue nécessité  
» des Spectacles..... Atta-  
» cher incessamment son  
» cœur sur la Scene, c'est  
» annoncer qu'il étoit mal à  
» son aise au-dedans de nous.  
» L'on croit s'assembler au  
» Spectacle, & c'est-là que  
» chacun s'isole ; c'est-là  
» qu'on va oublier ses amis,  
» ses voisins , ses proches ,  
» pour s'intéresser à des fa-  
» bles, pour pleurer les mal-  
» heurs des morts , ou rire  
» aux dépens des vivans, de  
» maniere qu'on pourroit dire  
» de ceux qui les fréquen-  
» tent: *N'ont-ils donc ni fem-*  
» *mes, ni enfans, ni amis,*



» comme répondit un Bar-  
» bare à qui l'on vantoit les  
» Jeux publics de Rome?...  
» Le Théâtre purge les pas-  
» sions qu'on n'a pas, & fo-  
» mente celles qu'on a.....  
» J'entends dire que la Tra-  
» gédie mene à la pitié par  
» la terreur; soit, mais quelle  
» est cette pitié? Une émo-  
» tion passagere & vaine;  
» qui ne dure pas plus que  
» l'illusion qui l'a produite;  
» un reste de sentiment na-  
» turel, étouffé bientôt par  
» les passions, une pitié sté-  
» rile qui se repaît de quel-  
» ques larmes, & n'a jamais  
» produit le moindre acte

» d'humanité.... On s'atten-  
» drit plus volontiers à des  
» maux feints qu'à des maux  
» véritables. Les imitations  
» du Théâtre n'exigent que  
» des pleurs , au lieu que  
» les objets imités exige-  
» roient de nous des soins ,  
» du soulagement, des con-  
» solations dont on veut  
» s'exempter.

» La vertu dans la Tragé-  
» die ne paroît que comme un  
» jeu de Théâtre bon à amuser  
» le Public ; mais qu'il y au-  
» roit de la folie à vouloir  
» transporter sérieusement  
» dans la Société... On me  
» dira que dans les bonnes

» Pieces Dramatiques, le cri-  
» me est toujours puni, & la  
» vertu toujours récompén-  
» sée. Je réponds que quand  
» cela feroit, la plûpart des  
» actions tragiques n'étant  
» que de pures fables, des  
» événemens qu'on sçait être  
» de l'invention du Poëte, ne  
» font pas une grande impres-  
» sion sur les Spectateurs... Je  
» réponds encore que ces pu-  
» nitions, & ces recompen-  
» ses s'operent toujours par  
» des moyens si extraordinai-  
» res qu'on n'attend rien de  
» pareil dans le cours naturel  
» des choses humaines. Enfin  
» je réponds en niant le fait :

» Il n'est, ni ne peut être gé-  
 » néralement vrai ; car cet  
 » objet n'étant pas celui sur  
 » lequel les Auteurs dirigent  
 » leurs Pièces, ils doivent ra-  
 » rement l'attendre ; & sou-  
 » vent il feroit un obstacle  
 » au succès. Vice ou vertu,  
 » qu'importe pourvu qu'on  
 » en impose par un air de  
 » grandeur. Aussi la Scene  
 » Françoisse n'est-elle pas  
 » moins le triomphe des  
 » grands scélérats, que des  
 » plus illustres Héros, té-  
 » moins, *Catilina*, *Maho-*  
 » *met*, *Atrée*, &c.

» Quel jugement porte-  
 » rons-nous d'une Tragédie,  
 » où

» où quoique les Criminels  
 » soient punis, ils nous font  
 » présentés sous un aspect  
 » si favorable, que tout l'in-  
 » térêt est pour eux? où *Ca-*  
 » *ton*, le plus grand des Ro-  
 » mains, fait le rôle d'un pé-  
 » dant; où *Cicéron*, le Sau-  
 » veur de la République, est  
 » montré comme un vil Rhé-  
 » teur, un lâche, tandis que  
 » l'infâme *Catilina*, couvert  
 » de crimes qu'on n'ose nom-  
 » mer, fait le rôle d'un grand  
 » homme, & réunit par ses  
 » talens, sa fermeté & son  
 » courage, toute l'estime des  
 » Spectateurs. . . . . A quoi  
 » donc aboutit la morale d'u-

» ne pareille piece, si ce n'est  
 » à encourager des *Catilinas*,  
 » & à donner aux méchans  
 » habiles, le prix de l'estime  
 » publique dûe aux gens de  
 » bien ? Mais tel est le goût  
 » qu'il faut flatter sur la Sce-  
 » ne. Le sçavoir, l'esprit, le  
 » courage ont seuls notre ad-  
 » miration, & toi douce &  
 » modeste vertu, tu restes tou-  
 » jours sans honneur !

» *Atrée & Mahomet* n'ont  
 » pas même la foible ressour-  
 » ce du dénouement. Le  
 » Monstre qui sert de Héros,  
 » dans chacune de ces deux  
 » Pieces, acheve paisiblement  
 » ses forfaits, en jouit, & l'un

» des deux le dit en propres  
 » termes au dernier vers de  
 » la Tragédie :

Et je jouis enfin du prix de mes forfaits.

» *Mahomet* aux yeux des  
 » Spectateurs , diminue par sa  
 » grandeur d'ame l'atrocité  
 » de ses crimes. Cette Piece  
 » peut faire plus de *Maho-*  
 » *mets* que de *Zopires*.

» L'art du Théâtre ne con-  
 » siste plus qu'à donner une  
 » nouvelle énergie & un nou-  
 » veau coloris à la passion  
 » de l'amour. On ne voit plus  
 » réussir que des Romans sous  
 » le nom de Pieces Dramati-  
 » ques. Et comme l'amour

» est le regne des femmes ;  
» un effet naturel de ces Pie-  
» ces est d'étendre l'empire  
» du sexe, & de donner des  
» femmes pour les précep-  
» teurs du Public. De-là les  
» jeunes gens que les parents  
» ont l'indiscrétion d'envoyer  
» à cette mauvaise Ecole, re-  
» marquent que le seul moyen  
» de se former dans le mon-  
» de , est de chercher une  
» maîtresse, c'est-à-dire, une  
» femme sans honneur.

» L'amour qu'on expose au  
» Théâtre y est, dit-on, ren-  
» du légitime. Son but est  
» honnête ; souvent il est sa-  
» crifié au devoir & à la ver-



» tu, & dès qu'il est coupa-  
» ble, il est puni. Fort bien ;  
» mais n'est-il pas plaisant  
» qu'on prétende ainsi régler  
» après coup les mouvemens  
» du cœur sur les préceptes de  
» la raison, & qu'il faille atten-  
» dre les événemens pour sça-  
» voir quelle impression l'on  
» doit recevoir des situations  
» qui les amènent. Quand le  
» Théâtre n'inspireroit pas des  
» passions criminelles, il dis-  
» pose au moins l'ame à des  
» sentimens qu'on satisfait  
» ensuite aux dépens de la  
» vertu.

» Si dans la Comédie on  
» donne un appareil plus fin,

» ple à la Scene ; & si l'on  
 » rapproche le ton du Théa-  
 » tre de celui du monde , on  
 » ne corrige point pour cela  
 » les mœurs. On les peint ,  
 » & un laid visage ne paroît  
 » point laid à celui qui le  
 » porte. Que si l'on veut les  
 » corriger par leur charge ,  
 » on quitte la vraisemblance  
 » de la nature , & le tableau  
 » ne fait plus d'effet. La char-  
 » ge ne rend pas les objets  
 » haïssables , elle ne les rend  
 » que ridicules. *Comædia de-*  
 » *teriores , Tragædia melio-*  
 » *res quàm nunc sunt imi-*  
 » *tari conantur*, nous dit *Aris-*  
 » *tote*. Ne voilà-t-il pas une

» imitation bien entendue ,  
» qui se propose pour objet  
» ce qui n'est point , & laisse  
» entre le défaut & l'excès ,  
» ce qui est comme une chose  
» inutile ?

» Rien n'est plus ordinaire  
» que de voir sur le Théa-  
» tre la malice triompher de  
» la simplicité ; ce qui , pour  
» n'être que trop vrai dans  
» le monde , n'en vaut pas  
» mieux à mettre sur la sce-  
» ne avec une espece d'ap-  
» probation , comme pour  
» exciter les amis perfides à  
» punir sous le nom de sot-  
» tise , la candeur des honnê-  
» tes gens. *Dat veniam cor-*

» *vis, vexat censura colum-*  
 » *bas.* Les Poètes Dramati-  
 » ques sont des gens qui, tout  
 » au plus, raillent quelquefois  
 » les vices, sans jamais faire  
 » aimer la vertu; ils sont de  
 » ces gens, disoit un Auteur,  
 » qui sçavent bien moucher  
 » la lampe, mais qui n'y met-  
 » tent jamais d'huile.

» La Tragédie, telle qu'elle  
 » le existe, est si loin de nous,  
 » nous représente des êtres si  
 » gigantesques, si boursou-  
 » flés, si chimériques, que  
 » l'exemple de leurs vices  
 » pourroit être moins conta-  
 » gieux. Mais il n'en est pas  
 » ainsi de la Comédie, dont les  
 » mœurs

» mœurs ont avec les nôtres  
 » un rapport plus immédiat,  
 » & dont les personnages res-  
 » semblent mieux à des hom-  
 » mes. Tout en est mauvais,  
 » pernicieux, tout tire à con-  
 » séquence pour les Specta-  
 » teurs; & le plaisir même  
 » du comique étant fondé  
 » sur un vice du cœur hu-  
 » main, c'est une suite de ce  
 » principe, que plus la Co-  
 » médie est agréable & par-  
 » faite, plus son effet est fu-  
 » neste aux mœurs.

» Qu'apprend - on dans  
 » *Phedre* & dans *Ædipe*, si-  
 » non que l'homme n'est pas  
 » libre, & que le Ciel punit

» des crimes qu'il lui fait com-  
» mettre ? Qu'apprend - on  
» dans *Médée*, si ce n'est juf-  
» qu'où la fureur de la jalou-  
» sie peut rendre une mere  
» cruelle & dénaturée ? Sui-  
» vez la plûpart des Pieces  
» du Théâtre François, vous  
» trouverez presque dans tou-  
» tes des monstres abomina-  
» bles & des actions atroces,  
» utiles, si l'on veut, à don-  
» ner de l'intérêt aux Pieces,  
» mais dangereuses certaine-  
» ment en ce qu'elles accou-  
» tument les yeux du peuple  
» à des horreurs qu'il ne de-  
» vroit pas même connoître,  
» & à des forfaits qu'il ne

» devroit pas supposer possi-  
 » bles. Il n'est pas même vrai  
 » que le meurtre & le par-  
 » ricide y soient toujours  
 » odieux. A la faveur de je  
 » ne sçais quelles commodés  
 » suppositions, on les rend  
 » permis ou pardonnables.  
 » On a peine à ne pas excuser  
 » *Phedre* incestueuse, & ver-  
 » sant le sang innocent. *Sy-*  
 » *phax* empoisonnant sa fem-  
 » me, le jeune *Horace* poi-  
 » gnardant sa sœur, *Agamem-*  
 » *non* immolant sa fille, *Ores-*  
 » *te* égorgeant sa mere, ne lais-  
 » sent pas d'être des person-  
 » nages intéressans. . . . L'un  
 » tue son pere, épouse sa

» mere, & se trouve le frere  
» de ses enfans ; un autre  
» force son fils d'égorger son  
» pere, un troisieme fait boire  
» à son pere le sang de son  
» fils. On frissonne à la seule  
» idée des horreurs dont on  
» pare la Scene Françoise....  
» Je le soutiens, & j'en at-  
» teste l'effroi des Lecteurs,  
» les massacres des Gladia-  
» teurs n'étoient pas si bar-  
» bares que ces affreux Spec-  
» tacles. On voyoit couler  
» du sang, il est vrai ; mais  
» on ne fouilloit pas son ima-  
» gination de crimes qui font  
» frémir la nature.

» Quel est l'esprit général



» de *Moliere*, des talens du-  
» quel je suis plus l'admira-  
» teur que personne ? Il tour-  
» ne en dérision les respecta-  
» bles droits des peres sur  
» leurs enfans, des maris sur  
» leurs femmes, des maîtres  
» sur leurs serviteurs. Il fait  
» rire, il est vrai, & n'en de-  
» vient que plus coupable en  
» forçant, par un charme in-  
» vincible, les Sages mêmes  
» de se prêter à des railleries  
» qui devroient attirer leur  
» indignation. J'entends dire  
» qu'il attaque les vices ; mais  
» je voudrois bien que l'on  
» comparât ceux qu'il atta-  
» que avec ceux qu'il favo-

» rife. Quel est le plus blâ-  
» mable d'un Bourgeois sans  
» esprit & vain, qui fait sot-  
» tement le Gentilhomme, ou  
» du Gentilhomme frippon  
» qui le dupe? Dans la Piece  
» dont je parle, ce dernier  
» n'est-il pas l'honnête hom-  
» me? N'a-t-il pas pour lui  
» l'intérêt, & le Public n'ap-  
» plaudit-il pas à tous les  
» tours qu'il fait à l'autre?  
» Quel est le plus criminel,  
» d'un Païsan assez fou pour  
» épouser une Demoiselle,  
» ou d'une femme qui cher-  
» che à deshonor son  
» Epoux? Que penser d'une  
» Piece où le Parterre applau-

» dit à l'infidélité , au men-  
» songe , à l'impudence de  
» celle-ci , & rit de la bêtise  
» du Manan puni ? C'est un  
» grand vice d'être avare &  
» de prêter à usure ; mais n'en  
» est-ce pas un plus grand  
» encore à un fils de voler  
» son pere , de lui manquer  
» de respect , de lui faire  
» mille insultans reproches ;  
» & quand ce Pere irrité lui  
» donne sa malédiction , de  
» répondre d'un air gogue-  
» nard , qu'il n'a que faire de  
» ses dons ? Si la plaisanterie  
» est excellente , en est-elle  
» moins punissable ? & la Pie-  
» ce où l'on fait aimer le fils

» insolent qui l'a faite, en est-  
» elle moins une Ecole de  
» mauvaises mœurs? Le *Mi-*  
» *santrope* est la Piece où l'on  
» joue le plus le ridicule de  
» la vertu. *Alceste* dans cette  
» Piece est un homme droit,  
» sincere, estimable, un vé-  
» ritable homme de bien ;  
» l'Auteur lui donne un per-  
» sonnage ridicule : cepen-  
» dant c'est la Piece qui con-  
» tient la meilleure & la plus  
» saine Morale. Sur celle-la  
» jugeons des autres, & con-  
» venons que l'intention de  
» l'Auteur étant de plaire à  
» des esprits corrompus ; ou  
» sa morale porte au mal, ou

» le faux bien qu'elle prêche  
» est plus dangereux que le  
» mal même, en ce qu'il fait  
» préférer l'usage & les ma-  
» ximes du monde à l'exacte  
» probité; en ce qu'il fait  
» consister la sagesse dans un  
» certain milieu entre le vice  
» & la vertu; en ce qu'au  
» grand soulagement des  
» Spectateurs, il leur persua-  
» de que pour être honnête  
» homme, il suffit de n'être  
» pas un franc scélérat.

» J'aurois trop d'avantage  
» si je voulois passer de l'exa-  
» men de *Moliere* à celui de  
» ses Successeurs, qui n'ayant  
» ni son génie, ni sa probité,

» n'en ont que mieux suivies  
» vues intéressées, en s'atta-  
» chant à flatter une jeunesse  
» débauchée & des femmes  
» sans mœurs. . . . . *Regnard*  
» plus modeste, n'en est pas  
» moins dangereux. C'est une  
» chose incroyable qu'avec  
» l'agrément de la Police on  
» joue publiquement au mi-  
» lieu de Paris une Comédie,  
» où dans l'appartement d'un  
» oncle qu'on vient de voir  
» expirer, son neveu, l'hon-  
» nête-homme de la Piece,  
» s'occupe, avec son digne  
» cortége, de soins que les  
» Loix payent de la corde,  
» . . . . . faux acte, supposi-

» tion, vol, fourberie, men-  
 » songe, inhumanité, tout y  
 » est, & tout y est applaudi  
 » ..... Belle instruction  
 » pour des jeunes gens, *nescii*  
 » *auræ fallacis*, qu'on envoie  
 » à cette Ecole, où les hom-  
 » mes faits ont bien de la peine  
 » à se défendre de la féduc-  
 » tion du vice !

» Tous nos penchans y  
 » sont favorisés, & ceux qui  
 » nous dominant y reçoivent  
 » un nouvel ascendant.  
 » Les continuelles émotions  
 » qu'on y ressent nous eni-  
 » vrent, nous affoiblissent,  
 » nous rendent plus incapa-  
 » bles de résister à nos pas-

» sions , détruisent l'amour  
» du travail , découragent  
» l'industrie , inspirent le goût  
» de subsister sans rien faire.  
» On y apprend à ne couvrir  
» que d'un vernis de procé-  
» dé la laideur du vice , à  
» tourner la sagesse en ridi-  
» cule , à substituer un jargon  
» de Théâtre à la pratique  
» des vertus , à mettre toute  
» la Morale en Métaphysi-  
» que , à travestir les Ci-  
» toyens en beaux esprits , les  
» meres de famille en peti-  
» tes maîtresses , les filles  
» en amoureuses de Comé-  
» dies.

» Enfin , quelle idée peut-



» on se former des Specta-  
» cles , si l'on en juge par le  
» caractère des personnes  
» qu'on s'y propose princi-  
» palement d'y amuser , &  
» qui abondent dans les gran-  
» des villes ? Ce sont des  
» gens intrigans , désœuvrés ,  
» sans religion , sans princi-  
» pes , dont l'imagination  
» dépravée par l'oïfiveté , la  
» fainéantise & l'amour du  
» plaisir , n'engendre que des  
» monstres , & n'inspire que  
» des forfaits. Ce sont des  
» personnes qu'il faut em-  
» pêcher de mal faire : d'où  
» l'on conclut que deux heu-  
» res par jour dérobées à l'ac-

» tativité du vice, sauvent la  
» douzieme partie des crimes  
» qui se commettroient. Et  
» tout ce que les Spectacles  
» vus ou à voir causent d'en-  
» tretiens dans les Cafés &  
» autres refuges de fainéans  
» & libertins, est encore au-  
» tant de gagné pour les  
» peres de famille, soit sur  
» l'honneur de leurs filles ou  
» de leurs femmes, soit sur  
» leur bourse ou sur celle de  
» leurs fils. Or sied-t-il bien  
» à des personnes vertueuses  
» d'aller se confondre avec  
» ces gens oisifs & corrom-  
» pus, à qui il n'est pas bon  
» de laisser le choix de leurs

» amusemens, de peur qu'ils  
 » ne les imaginent confor-  
 » mes à leurs inclinations vi-  
 » cieuses, & ne deviennent  
 » aussi malfaisans dans leurs  
 » plaisirs que dans leurs af-  
 » faires?

Quel cri contre les Spectacles, a dit un Auteur (1)! Ce cri est parti d'un homme fort connoisseur dans le genre Dramatique, grand admirateur de *Racine*, de *Moliere* & des autres Heros de la Scene, d'un homme enfin qui ne peut passer pour un Emissaire, de ce que dans le

(1) Le P. *Berthier*, Journal de Trévoux, Avril 1759. , D

monde on appelle *Dévots* ; *Enthoufiastes* , *Etres superstitieux* , *Esprits qui ne pensent point* , & *gens sans conséquence* (1). Ce cri est le vrai armé de tous les traits de l'Eloquence ; c'est la Patrie qui venge les bonnes mœurs sacrifiées aux licences de la Scene ; c'est la Philosophie

(1) Toutes ces qualifications n'ébranlent pas un Chrétien fermement attaché à l'Evangile ; & en les méprisant , il se montre supérieur aux faux Sages qui l'insultent. *Quam multi ubicumque invenerint Christianum solent insultare , vocare hebetem nullius cordis , nullius peritiæ , & dicunt : tu facturus es , quod nemo facit ? Tu solus eris Christianus ? quisquis Christi præcepta implere voluerit incidit in hominum qui nolunt converti sacrilegam dicacitatem , ab iis qui sanari nolunt , vocatur insanus ; sed divinæ misericordiæ munere adjutus , inter eorum verba versatur quotidie , & non exit de itinere præceptorum Dei.* S. August.

qui

qui emprunte la Littérature d'Athènes, pour foudroyer *Sophocle*, *Euripide*, *Aristophane*, & tous leurs descendants. C'est enfin un coup formidable, qui ressemble à l'attaque brusque & impétueuse de ces Guerriers d'*Homere*, qui terrassoient quiconque osoit paroître sur le champ de bataille.

Qui pourroit donc, Monsieur, fût-il un *Démosthène*, se charger présentement de faire l'apologie de nos Théâtres, & de soutenir, comme vous l'avez fait, que la vertu n'y court pas plus de risques que dans la fréquen-

tation du monde ? Tout est capable dans le monde , dit-on , d'exciter les passions. Quelle conséquence faut-il en tirer ? Tout est plein d'inévitables dangers , même à l'Eglise ; donc il faut en augmenter le nombre ; la conséquence est belle ! On sçait bien qu'il y a par-tout mélange de bien & de mal , mais à divers degrés. On abuse de tout , il est vrai , mais on sçait la regle ; quand le bien surpasse le mal , la chose doit être admise malgré ses inconvéniens ; & quand le mal surpasse le bien , on doit la rejeter même avec ses

avantages. C'est lorsqu'on a la volonté d'observer cette regle, dont la raison nous fait un devoir, qu'on peut admettre la pensée de M. *Crébillon*, que vous citez :

Pour être vertueux, on n'a qu'à le vouloir.

Mais rien n'est plus capable de nous ôter cette volonté d'être vertueux, que *tout l'ensemble du Spectacle*.

Un de nos Poètes Tragiques, dont les talens sont connus, a entrepris (1) de défendre nos Théâtres contre l'attaque de M. *Jean-Jacques Rousseau*. Il s'appuye sur les

(1) M. de *Marmontel*, dans le *Mercur*e du mois de Novembre 1758.

lieux communs ordinaires, c'est-à-dire, sur les beaux sentimens, les pensées éblouissantes, en un mot, sur la meilleure face de plusieurs de nos Drames. Mais les Partisans des Théâtres ne font-ils pas dans le cas de lui reprocher de s'être chargé de leur cause? 1°. Parce que, comme le pensoit M. de Boissy, l'ancien Auteur du Mercure, les Poètes Dramatiques ont besoin de *Lettres de créance* pour être reçus à faire l'apologie de nos Spectacles, & que de droit ils sont recusables. 2°. Parce qu'il lui est échappé des aveux qui



ruinent la cause qu'il défend; ne feroit-ce que celui-ci. Il convient que *si un Poëte veut gagner la faveur du Public, il doit ménager & flatter les passions nationales, comme étoit chez les Romains l'amour de la domination, & à Carthage l'amour du gain; comme feroit l'amour de la piraterie à Tunis, & parmi nous l'amour de la galanterie, & cette ancienne fureur des Duels, que M. Marmontel appelle, un usage établi & une opinion adhérente au principe fondamental de la Monarchie, que Corneille a eu raison de flatter dans le*

*Cid.* Mais ignore-t-il que nos Rois ont prescrit ce prétendu usage qui avoit pour origine la barbarie des anciens Peuples de la *Scandinavie*, & qui s'étoit introduit avec les *Visigoths*, dans l'Italie & ensuite dans tous les Etats de l'Europe? La France s'y étoit livrée avec un tel excès, que *Henri III*, *Henri IV*, & *Louis XIII*, ne purent parvenir à le détruire avec toute la sévérité de leurs Edits; mais *Louis XIV* y porta les derniers coups par les Edits de 1643, 1651 & 1679, & par l'établissement d'un Tribunal pour juger les querel-

SUR LES SPECTACLES. 311  
les de la Noblesse. Le projet en avoit été donné par le Comte de la Noue, dont Henri IV fit ce bel éloge, en disant *que c'étoit un grand homme de guerre, & encore plus un grand homme de bien* (1).

« La cause de la fureur  
» des Duels (dit ce Héros,  
» loué par un Roi connois-  
» seur en courage ) gît en nos  
» erreurs & folies, & en un  
» faux honneur. Si la Noblesse  
» continue de marcher ainsi  
» égarée tant en paroles qu'en  
» faire, elle ira toujours pro-  
» fanant la vertu & les armes

(1) Vie du Comte de la Noue, dit *Bras de Fer*.

» en se consumant. Il feroit  
» bon que le Roi, les Prin-  
» ces & les Seigneurs blâ-  
» massent en public ceux qui  
» auront ainsi ensanglanté  
» leurs armes ; & montraissent  
» qu'ils les abhorrent com-  
» me gens qui n'ont au-  
» tre plaisir que de s'exalter  
» par la mort d'autrui. Il se-  
» roit besoin que Sa Majesté  
» fît assembler les Maréchaux  
» de France & les plus vieux  
» Capitaines pour faire de  
» bonnes Ordonnances sur ce  
» fait. Faudroit aussi être soi-  
» gneux qu'elles fussent bien  
» observées à la Cour, à Pa-  
» ris & aux lieux où il y a  
» Corps

» Corps de gens de guerre.  
» Il n'y a pas de doute que les  
» bons exemples & les pu-  
» nitions montreroient com-  
» me on doit se gouverner  
» au vrai point de l'honneur.  
» C'est aux guerres qu'on  
» doit montrer sa valeur &  
» hazarder libéralement sa  
» vie. Les gens d'honneur  
» doivent servir généreuse-  
» ment leur Patrie, & ceux  
» qui exposent leur vie tous  
» les jours pour elle, ne doi-  
» vent pas à son service être  
» chiches des biens de fortu-  
» ne. Pour moi, tandis que  
» j'aurai une goutte de sang  
» & un arpent de terre, je

» l'emploierai pour la défense  
 » de l'Etat auquel Dieu m'a  
 » fait naître. Garde son ar-  
 » gent quiconque l'estimera  
 » plus que son honneur, com-  
 » me le font ceux qui sem-  
 » blent n'être nés que pour  
 » l'oppression du Peuple, &  
 » pour s'enrichir aux dépens  
 » de l'Etat. Mais quant à  
 » ceux qui vont précipitant  
 » leur valeur dans les que-  
 » relles personnelles, ils font  
 » croire qu'ils ne l'estiment  
 » pas de grand prix. »

Tels étoient les sentimens  
 de ce brave Officier, que son  
 courage, dit M. de *Thou* (1),

(1) Histoire Universelle, Tome XI.

son habileté consommée dans la guerre , & sa prudence faisoient aller de pair avec les plus grands Capitaines de son siècle , mais qui l'emportoit sur la plûpart d'entr'eux par l'innocence de ses mœurs , par sa modération , par sa droiture & par son équité. Il sçavoit qu'il devoit à Dieu fidélité & service , & qu'en acceptant un duel , on combattoit de front le commandement de Jesus-Christ. « Quelle fureur , dit » un Auteur célèbre , & quel » désespoir que celui d'un » Duelliste , qui va de sang » froid se livrer à son Juge ,

» chercher son Bourreau, &  
 » se jeter dans la prison éter-  
 » nelle, en se faisant tuer,  
 » ou par l'engagement d'un  
 » faux honneur, ou par une  
 » sottise vanité, ou en suivant le  
 » torrent d'une coutume dé-  
 » testable, ou même dans le  
 » moment actuel d'une haine  
 » mortelle, & le cœur tout  
 » occupé & tout enflammé  
 » du désir & du dernier effet  
 » de la vengeance ! Le Comte  
 » de Sales (1) attaqué par un  
 » faux brave, dont il avoit  
 » repris les blasphêmes, lui  
 » répondit, qu'après avoir osé  
 » défendre la cause de Dieu,

(1) Frere de S. François de Sales,



» il ne devoit pas la trahir  
 » pour les maximes d'un hon-  
 » neur mal entendu. »

Il ne faut pas confondre  
 l'abus du courage avec le  
 courage même. Il est de l'in-  
 térêt de l'Etat qu'on ne se li-  
 vre pas à de fausses idées sur  
 la valeur. « Il arrive, dit l'il-  
 » lustre *Philippe de Mornai*,  
 » que par la témérité si fami-  
 » lière à notre Nation, les  
 » meilleurs de notre Noblesse  
 » se trouvent cueillis tous  
 » verds, & se perdent avant  
 » que de connoître où le de-  
 » voir les appelle, c'est-à-  
 » dire, avant que de sçavoir  
 » éviter le péril sans repro-

» che, ou le défier avec louan-  
 » ge (1). » M. de Mornai vou-  
 loit qu'on imitât les Grecs &  
 les Romains, chez qui dans  
 les beaux siècles de leur Em-  
 pire, le courage ne consistoit  
 pas seulement à braver les pé-  
 rils pour la gloire & la défense  
 de la Patrie ; mais encore à  
 oser être vertueux, & en  
 soutenir constamment le ca-  
 ractere contre le torrent du  
 plus grand nombre, *Héroëm  
 enim non una virtus efficit,  
 sed multiplex*. On sçait que  
 les Héros dont les talens se  
 trouvent relevés par le co-

(1) Lettre de Phil. de Mornai à M. de Har-  
 lai, Baron de Dolot, mort en 1617.

loris de la vertu , sont placés au Temple de Mémoire dans un degré supérieur. L'Historien *Paterculus* en louant la grandeur de *César* dans ses projets, sa rapidité dans la manière de faire la guerre, & sa hardiesse intrépide à affronter les dangers, le compare à *Alexandre* le Grand, mais, dit-il, *Alexandre* encore sobre & maître de sa colère (1). Si le même Historien nous dit que *Pompée*

(1) *Cæsar* . . . . magnitudine Consiliorum, celeritate bellandi, patientiâ periculorum, Magno illi *Alexandro*, sed sobrio neque iracundo simillimus : qui denique semper & somno & cibo in vitam non in voluptatem uteretur. *Paterc. lib. 2. cap. 41.*

étoit un Général très-habile dans la guerre, il relève son mérite en assurant qu'il avoit des mœurs très-pures, une probité irréprochable; qu'il étoit Citoyen très-moderé, ami constant, facile à pardonner les injures de bonne foi lorsqu'il se reconcilioit, & n'exigeant point les satisfactions à la rigueur (1). Mais si le Paganisme a eu d'aussi beaux modeles en ce genre, le Christianisme en a formé de plus parfaits. Chaque siècle a eu les siens, dont on peut

(1) Dux bello peritissimus, innocentia eximius, sanctitate præcipuus, amicitiarum tenax, in offensis exorabilis, in reconciliandâ gratiâ fidelissimus, in accipiendâ satisfactione facillimus. *Paterc. Lib. 2. cap. 18.*

dire, comme de *Scipion l'Emilien* (1), qui réunissoit les mœurs de *Caton d'Utique* (2) avec les vertus militaires : ils sont recommandables par toutes les qualités qui peuvent illustrer la Robe & l'Epée ? On ne voit rien que de louable dans leurs

(1) Pub. Scipio Æmilianus vir avitis P. Africani paternisque L. Pauli virtutibus simillimus, omnibus belli ac togæ dotibus . . . qui nihil in vitâ nisi laudandum aut fecit, aut dixit ac sensit. Neque enim quisquam hoc Scipione elegantius intervalla negotiorum otio dispunxit, semperque aut belli aut pacis serviit artibus, semper inter arma aut studia & officia civilia versatus. *Lib. 1. cap. 12. & 13.*

(2) Homo virtuti simillimus per omnia ingenio Diis quam hominibus propior, qui numquàm rectè fecit, ut facere videretur, sed quia aliter facere non poterat; cuique id solum visum est rationem habere, quod haberet justitiam, omnibus humanis vitiis immunis. *Paterc. lib. 2. cap. 35.*

actions , leurs discours & leurs sentimens. Ils ne font rien de vertueux pour le paroître ; mais parce qu'ils ne doivent pas faire autrement , ils ne trouvent rien de raisonnable , que ce qui est juste ; ils entremêlent le repos & l'action ; ils mettent à profit les vuides que leur laissent leurs emplois. Ils partagent leur temps entre les Armes & les Livres, entre les travaux Militaires , & les devoirs d'une société honnête.

Mais fera-ce sur le Théâtre qu'on exposera sans altération ni déguisement toutes ces vertus ? Il faudroit pour

cet effet , comme le dit le  
P. Porée , « que les Specta-  
» teurs , c'est-à-dire , ces ef-  
» prits légers , vrais papillons  
» voltigeans , ces oisifs de tou-  
» te espece , ces paresseux de  
» profession , ces hommes en-  
» fin esclaves de la coutume  
» & spectateurs de toutes  
» choses , excepté d'eux-  
» mêmes , cessassent d'être  
» plus avides de mets nuisi-  
» bles & dangereux , que de  
» choses saines & profitables :  
» qu'ils contraignissent les  
» Auteurs de ne point pein-  
» dre les vices avec tout le  
» cortége des graces , avec  
» tous les pieges des senti-

» mens délicats, & avec tout  
» le venin de l'enchan-  
» ment ; qu'ils défendissent  
» aux Acteurs de faire rougir  
» un front vertueux ; qu'ils  
» tirassent enfin l'Art Drama-  
» tique , innocent en lui-  
» même, de la cruelle néces-  
» sité où on l'a réduit d'être  
» coupable des crimes d'au-  
» trui & de la perte des cœurs.  
Ainsi , Monsieur, tant que  
notre Nation continuera d'être  
caractérisée par le goût  
de la frivolité & du plaisir,  
nos Théâtres seront toujours  
en mauvaise réputation  
auprès du Sage. Ils sont  
non-seulement la source de



la licence des mœurs ; mais encore de ce prétendu bel esprit, dont la contagion a dégradé tous les genres de Littérature, & qui du Théâtre commence à gagner les Chaires, & des Romans, a passé dans les Traités de dévotion (1).

(1) C'est le reproche que M. l'abbé Clément Prédicateur du Roi, fait à l'éloquence chrétienne de notre siècle. Et il pense qu'on ne pourra y remédier qu'en s'occupant davantage des Peres de l'Eglise, dont il croit qu'on ne peut trop déplorer l'espece d'oubli, où, depuis quelque temps on les laisse. « Il » semble, dit-il, qu'on se fasse un point d'honneur de les négliger. Le clinquant du siècle » a, pour ainsi dire, obscurci à nos yeux, l'or » pur & solide des premiers Ministres de la » Religion. » [ Ils prêchoient avec le zèle des Apôtres, *non Aristotelico more sed Piscatorio.* ] » Je crois que si les personnes pieuses, sur- » tout les Dames chrétiennes commençoient » à s'en occuper un peu sérieusement, bien- » tôt on en rameneroit la mode... On lit les

Les Spectacles n'ont eu jusqu'à présent pour défenseurs que ceux qui en sont partisans, soit par affection, soit par intérêt. Je voudrois qu'on me citât de bons Philosophes ( reconnus pour tels ) qui, après avoir balancé le pour & le contre, se déclarassent en leur faveur.

» Sermons des Prédicateurs modernes, & à  
 » peine connoît-on ceux des premiers Pré-  
 » dicateurs de l'Evangile. Je conseille de  
 » lire les Traductions des Sermons de Saint  
 » *Chrisostôme*, de ceux de Saint *Augustin*,  
 » enfin de leurs Homélies sur le Nouveau-  
 » Testament, c'est-à-dire, sur ce Livre des  
 » Livres où tous les Docteurs se sont inf-  
 » truits, dont je voudrois qu'un Chrétien  
 » ne quittât la lecture que quand il le sçait  
 » tout entier par cœur. Encore faudroit-il  
 » qu'il le relût, 1°. pour ne pas l'oublier,  
 » 2°. pour y apprendre quelque chose de nou-  
 » veau. » *Maximes pour vivre chrétiennement*  
*dans le monde.* Edition de 1753.

Mais il faudroit ( ce qui seroit un grand phénomène ) qu'ils convinssent d'admettre dans un Etat policé & chrétien , la nécessité de *renforcer* des vices dont l'honnêteté payenne auroit eu honte , & qui ne cessent point d'être vices , pour être qualifiés de *passions nationales & constitutives qui vivifient le monde moral* : n'en déplaise à nos RAISONNEURS A PETITE CERVELLE. Passez - moi cette expression ; elle est d'un de nos plus célèbres Poëtes : & peut-elle être mieux appliquée qu'à tous ces *in-*

*généieux Pigmées*, qui, tout bouffis & fiers de leur corruption, veulent, sans craindre Dieu ni respecter les hommes, élever sur les ruines de la Religion un trône à cette Philosophie insensée dont les principes dégradent l'homme, avilissent son être, bornent ses espérances & réduisent son bonheur à l'esclavage de la volupté, dont l'empire, comme le dit *Cicéron*, doit nécessairement miner sourdement toutes les vertus & les écraser (1)? Est-il étonnant que depuis le temps

(1) *Maximas virtutes jacere omnes oportet dominante voluptate. De finib.*

que

que ces *Sophistes* (1) nous prêchent que le feu des passions est le *Moteur unique & universel*, & le germe productif de tout sentiment, on ait vu paroître un Livre (2) où l'on a réduit en maximes toutes les conséquences qui résultent de ce monstrueux principe? Il sied à de pareilles gens qui travestissent les vi-

(1) Les Grecs donnerent ce nom à une Secte de corrupteurs de la Morale & de l'Eloquence qui s'étoit élevée parmi les Philosophes. C'étoit une foule de Discoureurs qui ne cherchoient qu'à briller, ils abusoient de leur esprit, ne l'employant qu'à soutenir des paradoxes, & à donner aux vertus les apparences des vices, & aux vices la fausse ressemblance des vertus. La Grece ne voulut appeller Philosophes que les Sages dont la Doctrine ne servoit qu'à l'appui des Loix divines & humaines.

(2) De l'Esprit,

E e

330 II. LETTRE  
ces en vertus, & qui soutien-  
nent que *les hommes sensés*  
*ne peuvent jamais être que*  
*des hommes médiocres*, & que  
*les plaisirs physiques* du genre  
le plus lascif devroient être  
la seule récompense des ac-  
tions utiles à l'Etat; il sied à  
de pareilles gens, qui, suivant  
l'expression d'un Ancien ,  
ensevelissent dans la boue  
ce souffle divin qui anime  
leurs corps, & qui est com-  
me une portion de la Divini-  
té (1); il leur sied, dis-je, d'ê-  
tre zélés Défenseurs du Théa-  
tre, où la volupté qui fait leur  
béatitude, est si fort excitée.

(1) Affigit humi divinæ particulam auræ.

Mais qu'ils ne prétendent pas que ceux qui réprouvent les Jeux Scéniques , comme nuisibles aux bonnes mœurs, *cessent d'être de vrais François , & d'être animés de l'amour des Arts* (1). L'Académie des Jeux Floraux de Toulouse, n'offensa ni la Patrie, ni les Muses, lorsqu'elle proposa pour sujet du Prix de Poésie de l'année 1748, le *danger des Spectacles* (2). On ne peut que lui

(1) Ces injures sont sans doute échappées à M. de Voltaire dans des momens de fermentation de bile. On en a relevé de pareilles dans la I. Lettre, pag. 155. & 184.

(2) M. Arcere fit sur ce sujet une Ode qui fut couronnée. Elle est imprimée à la fin de ces Lettres.

ſçavoir gré d'avoir prévenu les Citoyens contre les abus qui obſcurciſſent l'honneur des Belles-Lettres, & dont les funeſtes effets donneroient lieu de croire que le rétabliffement des Sciences & des Arts a contribué à corrompre plus qu'à épurer les mœurs. Mais il ne faut pas imputer aux Sciences, ce qu'on ne doit attribuer qu'à la corruption de ceux qui les éloignent de leur fin légitime. Elles ne doivent avoir pour objet que de procurer aux hommes leur bien moral & phyſique, & de leur faire mieux connoître



l'Auteur de toutes choses en l'annonçant comme la source de toutes les vérités. C'est aux Académies Littéraires à s'élever contre tout ce qui tend à décréditer la Littérature. Ils y sont obligés par le caractère de leur établissement. « Ces Compagnies , dit M. *Rousseau* » de Geneve (1), doivent se » regarder comme chargées , » non-seulement du dépôt » des connoissances humaines, mais encore du dépôt

(1) Dans son Discours qui remporta le Prix de l'Académie de Dijon en 1750, & dont le sujet étoit si le rétablissement des Sciences & des Arts a épuré les mœurs. On sçait que M. *Jean-Jacques Rousseau* soutint la négative.

» sacré des mœurs. Il en ré-  
» sulte qu'il faut qu'elles  
» aient l'attention d'en main-  
» tenir chez elles toute la  
» pureté, & de l'exiger des  
» Membres qu'elles reçoivent.  
» Elles serviront de frein  
» aux Gens de Lettres, si l'on  
» ne peut mériter d'y être ad-  
» mis que par des Ouvrages  
» utiles & des mœurs irré-  
» prochables. Celles de ces  
» Compagnies, qui pour le  
» Prix dont elles honorent le  
» mérite Littéraire, font un  
» choix de sujets propres à  
» ranimer l'amour de la ver-  
» tu dans le cœur des Ci-  
» toyens, montrent que cet

» amour regne parmi elles.  
» Et elles donneront au Peu-  
» ple le plaisir si rare & si  
» doux de voir des Sociétés  
» sçavantes se dévouer à ver-  
» ser sur le genre humain ,  
» non-seulement des lumie-  
» res agréables , mais aussi  
» des instructions salutaires.  
» Elles en imposeront à cette  
» troupe de Charlatans qui  
» crient chacun de son côté  
» sur une place publique :  
» Venez à moi. C'est moi  
» seul qui ne trompe point.  
» L'un prétend qu'il n'y a  
» point de corps , & que  
» tout est en représentation ;  
» l'autre qu'il n'y a d'autre

» substance que la matiere ;  
» ni d'autre Dieu que le mon-  
» de. Celui-ci avance qu'il  
» n'y a ni vertus ni vices, &  
» que le bien & le mal mo-  
» ral sont des chimeres. Ce-  
» lui-la, que les hommes font  
» des loups, & peuvent se  
» dévorer en sûreté de conf-  
» science. Le Paganisme li-  
» vré à tous les égaremens de  
» la raison humaine, a-t-il  
» laissé à la postérité rien  
» qu'on puisse comparer aux  
» monumens honteux que lui  
» a préparés l'Imprimerie ,  
» sous le regne de l'Evangile ?  
» On en peut dire autant de  
» la Sculpture, de la Peinture  
» &

» & de la Gravure, dont le  
 » cizeau, le pinceau & le bu-  
 » rin ne font occupés qu'à  
 » tracer les images des pas-  
 » sions, pour n'offrir aux yeux  
 » que des modeles de mau-  
 » vaises actions. Et ne sont-  
 » ce pas les premieres leçons  
 » que l'on donne aux enfans  
 » avant même qu'ils sçachent  
 » lire? »

C'est dans la classe de ces  
 Corrupteurs qu'il faut ran-  
 ger ces Ecrivains amateurs  
 des Spectacles , jusqu'au  
 point d'employer la mau-  
 vaise foi & l'imposture pour  
 communiquer leur aveugle-  
 ment & leur passion à ceux

qui ne font pas épris du même goût, & qu'ils voudroient séduire par le ridicule dont ils les chargent. Comme ils veulent rester dans leurs erreurs, ils rejettent la vérité qui les condamne, & ils voudroient qu'elle n'existât pas. Elle leur paroît si amère, qu'ils haïssent même ceux qui la leur présentent pour les engager à se rendre à sa lumière & à prévenir le temps qu'ils l'aurent pour Juge. Ils se soulèvent contre ceux qui leur rendent ce bon office, & la plupart sont des aveugles qui

crient sans sçavoir pour qui  
ni contre qui ils s'empor-  
tent (1).

. . . . . Les hommes , à tout prendre  
Ne font méchans que parce qu'ils sont fous.  
Ce sont enfans moins dignes de courroux  
Que de risée. *Rouff. Liv. 1. Ep. 3.*

Je passe à l'idée singuliere  
où vous êtes de trouver la  
lecture des Pieces Dramati-  
ques plus dangereuse que  
leurs représentations sur des

(1) Cùm esse volunt mali, nolunt esse ve-  
ritatem quâ damnantur mali, amant eam lu-  
centem, oderunt eam redarguentem. . . . no-  
lunt eam esse quod est, cùm seipsos debeant  
nolle esse quod sunt ut ipsâ manente muten-  
tur, ne ipsâ judicante damnentur. . . . qui-  
bus panis veritatis ita amarus est, ut indè  
os vera dicentis oderint. . . . Latrant multi  
cæcis oculis nescientes pro quibus aut con-  
tra quos latrant, *S. Aug.*

Théâtres publics. *Cicéron* & *Quintilien* n'étoient pas de votre sentiment. Ils pensoient qu'il y avoit autant de différence qu'il y en a entre un corps vivant & un corps mort, qui a des yeux sans feu, des pieds sans mouvement, des membres sans action. Telle est la Comédie sur le papier. On y voit le corps des passions sans ame. Néanmoins je conviens que la lecture de la plûpart de nos Drames a ses dangers, & qu'on doit se l'interdire suivant le conseil d'*Ovide*, *teneros ne tange Poëtas*. Mais soyez persuadé, Monsieur,



que c'est aux Spectacles que le poison des Pièces Dramatiques se glisse par degrés des *sens au cœur*, & du cœur à la *raison*. Rarement en reçoit-on d'aussi mauvaises influences dans le sang-froid du cabinet, à moins que vous ne veuillez parler de ces *possédés d'une importune verve*, dont parle *Rousseau*, qui

. . . . Pour de douteux succès,  
 Passant leur vie dans d'éternels accès,  
 Toujours troublés de fureurs convulsives,  
 De leur plancher ébranlent les solives.

Ce ne peut être que dans de pareils accès que vous avez imaginé la réponse que vous avez faite pour moi

à M. de B\*. Il faut en effet être dans le délire, pour avoir entrepris la défense de l'Épître aux Manes de la le *Couvreur*, où le Poète (1) abjurant la vénération que tout François doit avoir pour l'Apôtre de sa Nation, a l'impiété d'appeller son S. *Denis* la terre qui renferme les viles cendres d'une méprisable créature qui a vécu & est morte infâme. M. *Rousseau* de Geneve prouve que ce n'est point par *préjugés de Bourgeois*, mais avec raison, que les Comédiens ont tou-

(1) M. de *Voltaire*. Je ne l'aurois pas nommé, si vous aviez imité la discrétion de M. de B\* à cet égard.

SUR LES SPECTACLES. 343  
jours été regardés comme  
des objets de mépris. Il y  
avoit à Rome des Loix ex-  
presses qui les déclaroient in-  
fâmes, & mettoient les Ac-  
trices au rang des prosti-  
tuées : *Quisquis in scenam*  
*prodierit, ait Prætor, infamis*  
*est.* Cette Loi ne regardoit  
que les Acteurs des Théâtres  
publics, & cette distinction  
étoit fondée. L'on ne diver-  
tit la multitude qu'en flat-  
tant la licence, dont le goût  
est par-tout celui du plus  
grand nombre. *Les Confreres*  
*de la Passion* établis vers l'an  
1402, qui succéderent à nos  
*Troubadours*, les *Enfans sans*  
F fiv

*Jouci*, les Clercs de la *Basoche*, ne tarderent pas à s'apercevoir que ce ne feroit point en ne jouant que des moralités, ou en ne représentant que des Myſteres de la Religion, qu'ils amuſeroient le Peuple; ils y joignirent des farces aſſorties au goût corrompu du temps, ce qui attira contr'eux pluſieurs Arrêts du Parlement. Et depuis que *Jodelle*, qui vivoit ſous *Henri II*, nous a fait connoître & goûter la forme des anciens Poèmes Dramatiques, les Comédiens n'en ſont pas moins les *Miniftres du vice*; & ſi le Gou-

vernement a cru depuis devoir les tolérer , on en voit le motif dans la Déclaration du 16 Avril 1641 (1) qu'ils obtinrent de *Louis XIII* dans les circonstances qui leur étoient les plus favorables. Il y est énoncé *que c'est pour divertir* (2) *les Peuples de diverses occupations*. Il est vrai que le Monarque y ajoute qu'en *cas qu'ils reglent tellement les ac-*

(1) Dans la collection de décisions nouvelles de Jurisprudence par *Denisart*, édition de 1768, au mot *Comédien*; cette déclaration y est citée sous la date de 1741. C'est une faute d'impression, il faut lire 1641. Ce qui donne lieu de relever cette faute, c'est que dans la première Lettre, pag. 172, on a cité cet article de cette collection.

(2) C'est-à-dire détourner, on sçait que le mot *divertir*, pris en ce sens, n'est plus d'usage.

tions du Théâtre qu'elles soient toutes exemptes d'impuretés & de paroles lascives ; ou à double entendre ; il veut que leur exercice ne puisse leur être imputé à blâme , ni préjudicier à leur réputation dans le commerce public. Ce que nous faisons , dit le Prince , afin que le desir qu'ils auront d'éviter le reproche qu'on leur a fait jusqu'ici , leur donne autant de sujet de se contenir dans les termes de leur devoir , des représentations publiques qu'ils feront , que la crainte des peines qui leur seroient inévitables. Mais cette Déclaration que vous citez en leur faveur ,

& qui se trouve dans le Code Pénal, ne les décharge nullement de leur note d'infamie, puisque l'objet principal de cette Déclaration étoit de modérer la licence de leurs jeux, & de prononcer des peines contre leurs excès. Elle ne fait que constater encore plus l'opinion du Public à leur égard, & prouver que la bonté du Prince cédoit à la nécessité où il paroïssoit être de les tolérer, mais avec l'intention de les rendre moins malfaisans. Au reste, il est certain qu'il s'en faut de beaucoup qu'ils aient rempli la condition qui leur

étoit imposée , puisqu'on a , depuis cette époque , une tradition de plaintes sur la licence de leur profession. Aussi n'a-t-on jamais cessé d'exercer les peines Ecclésiastiques prononcées contre leur état (1). Et comme l'observe l'Auteur de l'*Essai sur la Comédie Moderne* (2), « quand il seroit vrai que l'E- » glise eut dans l'origine pro- » noncé légèrement cet ana-

(1) Cavendum imprimis ne Viaticum ad indignos cum aliorum scandalo deferatur , quales sunt publici Usurarii , concubinarij , Comædi. . . . . Nisi publicæ offensionij prout de jure satisfecerint. *Rituel de Paris*

(2) Imprimé en 1752 , pour réfuter les nouvelles Observations de M. Fagan , au sujet des condamnations prononcées contre les Comédiens.



» thème (ce qui ne doit pas  
» se supposer) elle n'auroit  
» pas certainement à présent  
» assez de motifs pour le le-  
» ver. Amateur des Specta-  
» cles, dit le même Auteur,  
» je desirerois peut-être plus  
» que qu'il que ce soit, que  
» l'on pût les rendre tels  
» qu'on les fréquentât sans  
» scrupule, & qu'on nous  
» les procurât sans rougir.  
» Mais j'ai de la peine à croi-  
» re ce que nous dit le P.  
» Porée, qu'on pourroit faire  
» du Théâtre une très-bonne  
» Ecole pour les mœurs.» Ne  
doit-on pas en effet, Mon-  
sieur, sçavoir par l'expérience

350 II. LETTRE  
des Anciens, que les Spectacles, qui dans leur commencement furent les plus purs, tomberent toujours dans la plus grande licence. *Ab sano initio ad insaniam vix tolerabilem* (1) ? Pub. Cornel. Scipion Nasica, prévoyoit les inconvéniens de ces sortes de divertissemens publics, lorsqu'il proposa de faire abattre le superbe Théâtre, que les Censeurs *Messala & Cassius* avoient commencé de faire construire, & qui étoit déjà presque fini (2). *Tite-Live* donne les plus

(1) Tit. Liv.

(2) Multum prospexisse sapientissimi viri Scipionis animum sequentis ævi recordia demonst-

grands éloges au *Senatus-Consulte*, qui sur la proposition de *Scipion* avoit ordonné la démolition de ce Théâtre; & il observe que c'étoit le seul moyen de conserver les mœurs des anciens Romains dont *Valere-Maxime* fait un si beau portrait. « Dans ces temps, dit-il, la » chasteté des femmes ne cou-

travit, cum ingenti civitatis dedecore ac damno theatralibus ludis quicquid enervare virilem indolem, quicquid imbuere flagitiis, impudentiâ, seditionibus homines potest, spectandum publicè atque per hoc imitandum proponeretur. Tum autem necdum adeò degenerantibus à pristinâ integritate mentibus persuasum est ut destrui affectum opus, subhastarique omnia quæ comparata theatro fuerant, juberentur *Senatusconsulto* digno quod inter nobilissima Romanæ gravitatis argumenta notaretur. *Tit. Liv. lib. 48. c. 27.*

» roit aucun risque, les deux  
 » sexes se regardoient toujours  
 » modestement, s'inspiroient  
 » un respect réciproque, &  
 » vivoient dans une pureté  
 » de mœurs inaltérable. Le  
 » Gouvernement fut alors  
 » très-heureux, parce que l'on  
 » avoit en horreur la licence,  
 » & que l'on étoit persuadé  
 » que les familles, les Villes  
 » & les Empires n'ont point  
 » d'autre principe destructif à  
 » craindre que la volupté dont  
 » le regne suppose toujours le  
 » desir insatiable de l'argent,  
 » & est par conséquent le  
 » germe de tout mal (1) ».

(1) Nulli tunc subseffores alienorum matri-

M. J. J. Rousseau a-t-il donc eu tort d'élever avec tant de force la voix, pour persuader à sa Patrie de ne consentir à l'établissement d'aucun Théâtre? *Documentum illustre dedit cum efficaci facundiâ summæ auctoritatis*, comme Tite-Live l'a dit de Scipion. Vous n'êtes pas mieux fondé à critiquer ce zèle que vous l'êtes lorsque pour justifier Bayle, vous dites qu'il étoit lié avec

moniorum oculi metuebantur, sed pariter & videre sanctè & aspici mutuo pudore custodiebantur. . . . . Ii Penates, ea civitas, id Regnum æterno in gradu facile steterit, ubi minimum virium veneris, pecuniæque cupido sibi vindicaverit. Nam quò istæ generis humani pestes penetraverint, ibi injuria dominatur, infamia flagrat. *Valer. Maxim. lib. 2. art. 5. lib. 4. c. 3. art. 1.*

des gens de mérite. Ne sçait-on pas qu'il en est des Gens de Lettres comme des Négocians? L'intérêt des Sciences & des Arts, comme celui du Commerce, exige qu'on soit lié avec des personnes de toutes Religions, de tout état & de mœurs bien différentes. Ce ne sont pour lors que des liaisons d'intérêt, & non de ces liaisons intimes qui ne peuvent être fondées que sur la conformité de Religion, de sentimens & de mœurs: *Ad connectendas amicitias, vel tenacissimum vinculum morum similitudo* (1). Quel

(1) Plin. Lib. 4. Ep. 15.

que soit le mérite de *Bayle* à l'égard de certaines parties de Littérature, la plus juste idée qu'on aura de sa personne sera celle que M. *Joli de Fleuri* nous en a donnée dans son Réquisitoire du 9 Avril 1756. « Il est, dit ce » grand Magistrat, l'Apolo- » giste du Pyrrhonisme & de » l'irréligion. Ami de toutes » les Sectes, dont il fait éga- » lement l'éloge, il apprend » à suspendre en tout son » jugement, parce qu'il n'ad- » met aucune certitude. Tou- » jours en garde contre ses » ennemis redoutables qui » combattoient ses impiétés,

» il répand comme furtive-  
» ment ses erreurs..... Les  
» demi - Sçavants croyant  
» trouver dans ses Ouvrages  
» des preuves invincibles  
» contre la Religion, mépri-  
» sent ces hommes dociles  
» & prudens , qui font un  
» usage légitime de leur rai-  
» son , & qui pensent avec  
» justice qu'une raison droite  
» conduit à la Foi, & qu'u-  
» ne Foi pure perfectionne  
» la raison. »

Vous convenez avec M.  
Desp. de B\*. que la profes-  
sion de Comédien répugne  
à l'esprit de l'Evangile. Et  
vous prétendez concilier



avec cet aveu , les Affertions émanées de votre enthousiasme : Ne nous déclarons pas , dites-vous , les ennemis de Melpomene & de Thalie , tandis que presque toute l'Europe leur dresse des Autels , & songeons que le plus grand tort qu'on puisse faire à l'homme est de lui ravir ses plaisirs ; & celui qui le fait mérite de subir la rigueur des Loix comme malfaiteur. Je ne badine point : cela est plus sérieux qu'on ne pense ; notre Théâtre est vraiment utile , il anime l'esprit & nourrit le cœur ; cessons donc de mépriser les Comédiens qui pré-

*tent leur organe aux Auteurs.  
Pourquoi laisser dans l'opprobre cette profession ?*

Mais permettez-moi de vous demander quel degré d'autorité a sur votre cœur & sur votre esprit la morale du saint Evangile que M. de Montesquieu a déclaré être une excellente chose , & le présent le plus estimable que l'homme pouvoit recevoir de son Créateur (1). Cette déclai-

(1) Voyez l'éloge de M. de Montesquieu ; par M. de Mupertuis , imprimé à Hambourg en 1755. L'Auteur de cet éloge assure « que M. de Montesquieu , avant que » de mourir , déclara à tous ceux qui étoient » autour de lui , & en particulier à Madame la Duchesse d'Aiguillon , que c'étoit l'idée qu'il concevoit de l'Evangile. »

Cette Anecdote se trouve ainsi rapportée

ration est imposante eu égard au moment qu'elle fut faite. Cet Académicien touchoit alors aux derniers instans de sa vie. Il commençoit à ne plus appercevoir la célébrité de ses Ouvrages (1), & toutes les choses de ce monde qu'à la lueur de ce crépuscule, qui annonce évidemment l'approche d'un Dieu rémunérateur ou vengeur. Ce flambeau ne fait sentir que trop tard au plus grand nombre, « que pour

à la fin du troisieme tome d'un Ouvrage qui vient de paroître sous le titre de *Nouvelle démonstration Evangélique*, par J. le Land, Docteur en Théologie, 4 vol. in-12, & qui se vend à Paris chez *Dessaint*, rue du Foin.

(1) Mors malè coloratæ gloriæ nitorem delet,

## 360 II. LETTRE

» que l'homme soit quel-  
 » que chose, & ne demeure  
 » point dans une espece d'a-  
 » vilissement & d'anéantisse-  
 » ment, il faut qu'il se tour-  
 » ne vers son Créateur; que  
 » quand il s'en est écarté, il  
 » est comme dans un état de  
 » mort, que quand il s'en  
 » rapproche, il reprend toute  
 » sa vigueur; que quand il  
 » s'en éloigne, il tombe dans  
 » les ténèbres; que quand il  
 » s'en rapproche, il rentre  
 » dans la lumière; & qu'il ne  
 » reçoit le bon être que de  
 » celui même duquel il tient  
 » l'être (1). »

(1) Ut homo sit aliquid convertit se ad il-

Or,

Or, Monsieur, ces vérités que tant de personnes n'apprennent presque au dernier moment de leur vie, & que pour en être troublées (1), nous sont inspirées par l'Evangile ; « ce divin Livre, qui étant le seul » nécessaire à un Chrétien, » & le plus utile de tous à » quiconque même ne le seroit pas, n'a besoin que » d'être médité pour porter » dans l'ame l'amour de son

lum à quo creatus est. Recedendo enim frigescit, accedendo fervescit : recedendo tenebescit, accedendo clarescit. A quo enim habet ut sit, apud illum habet ut ei bene sit. Ut boni simus, Deo indigemus.

(1) A paucis eruditis corde major Dei ira intelligitur. *S. August.*

H h

» Auteur, & la volonté d'accomplir ses préceptes. » Ce sont encore les expressions de M. *Jean-Jacques Rousseau* (1). Il vous en paroît peut-être plus inconcevable dans ses égaremens. Il est vrai que n'aimer que l'éclat de la lumière de l'*Evangile*, & ne pas en faire la règle de sa vie, c'est en abuser contre le dessein de Dieu, & commettre une injustice contre lui ; c'est s'exposer à en être privé, & à tomber dans les ténèbres & l'aveu-

(1) Dans ses Observations sur la réponse qui avoit été faite à son Discours qui avoit remporté le prix à l'Académie de Dijon en 1759.

glement du cœur , jusqu'à parvenir à ne plus connoître Dieu d'une connoissance salutaire (1). Mais n'est-il pas étonnant de vous voir justifier la profession de Comédien

(1) Evangelio contrà Dei consilium abutitur & injustitiam adversus Deum committit, qui non amat nisi luminis ipsius splendorem, nec illud pro regulâ vitæ suæ reipsâ habet. Primus punitionis gradus est lumen amittere quo abutimur, & in tenebras ac cæcitatem cordis prolabi, eò usque ut nec Deum amplius cognoscamus notitiâ salutari. Secundus gradus: non amplius cognoscere seipsum, nosque credere eò sapientiores, quò insipientiores sumus. Evangelium salvat non eum qui istud legit vel audit, sed qui recipit, amat & fide vivâ ad praxim redigit. Quæ stultitia, & quàm communis, Dei justitiam cognoscere, & sic tanquam justitia non esset vitam instituire ! Expectat Deus quia bonus est & æternus ; Sed puniet quia sanctus est & justus. Qui aures claudit voci misericordiæ, dum vivit ; ferre debet, dum morietur & misericordiam contemptam & justitiam irritam. *Compend. Mor. Ep. S. P.*

en même temps que vous reconnoissez qu'elle répugne à l'Esprit de l'Evangile ?

Je ne serois pas surpris qu'un *Hottentot* à qui l'on reprocheroit son attachement aux infâmes usages de son pays, répondît qu'il convient qu'ils répugnent à l'esprit du Christianisme ; qu'au reste, il n'est pas dans le cas de se conformer à la Morale de cette Religion qui lui est étrangere.

Mais un *Chrétien* ne manque-t-il pas aux égards qu'il doit à ce qu'il y a de plus sacré, lorsque convenant de ce que l'esprit de l'Evangile décide



sur un objet, il ose soutenir publiquement une opinion qui y est contradictoirement opposée ? Et n'est-il pas encore infiniment plus coupable, si on lui a démontré que cette mauvaise opinion qu'il soutient, a toujours été condamnée par la seule sagesse humaine, c'est-à-dire, par les Philosophes payens, & par plusieurs de ceux qui étoient intéressés à se croire excusables dans les foiblesses de leur conduite sur l'objet en question (1) ?

Il me semble que quand

(1) Multi verum intelligunt nec ibi permanent amando ea quæ avertunt à vero. S. *August.*

## 366 II. LETTRE

on ne croiroit pas de cœur le saint Evangile que l'on professe de bouche, on devroit, suivant les principes des Déistes, respecter la Religion de la Patrie, & ne point marquer pour elle le plus grand mépris, en refusant publiquement de recevoir de cette Religion la regle des mœurs (1). Tel est l'excès où votre zèle pour les Théâtres

(1) Aliud est quando quisque conatur aliquid intelligere & per infirmitatem carnis non potest. Aliud quando perniciosius adversum seipsum agit cor humanum ut quod posset intelligere si bona voluntas accederet non intelligat, non quia difficile est, sed quia voluntas adversa est. Hoc autem fit cum amant peccata sua & oderint præcepta Dei.... Credere in Deum est credendo adhærere ad bene cooperandum bona operanti Deo. S. *August.*

vous a porté. Il faut donc que ce que la sagesse appelle *l'enforcellement des bagatelles* (1) ait répandu des ténèbres sur votre esprit, pour que vous vous foyez chargé de défendre une cause tant de fois condamnée au tribunal de la raison isolée de la Religion chrétienne.

Vous finissez votre Lettre par ce sophisme dont *Jean Racine* avoit fait usage :

*Saint Augustin s'accuse de s'être laissé attendrir à la Comédie ; qu'est-ce que vous concluez de-là ? Dites-vous qu'il*

(1) Fascinatio nugacitatis obscurat bona.  
Sap. cap. 4. v. 12.

*ne faut point aller à la Comédie? Mais Saint Augustin s'accuse aussi d'avoir pris trop de plaisir au chant de l'Eglise: Est-ce à dire qu'il ne faut point aller à l'Eglise?*

C'est un faux raisonnement dont M. Racine sentit bien par la suite tout le ridicule. Voici la réponse qu'on y fit, & qu'on trouve dans deux Lettres qui furent écrites à ce célèbre Poëte, l'une par M. du Bois, & l'autre par M. Barbier d'Aucour: « Ce raisonnement » prouve invinciblement ce » que vous dites six ou sept » lignes plus haut, que vous

» n'êtes point Théologien.  
» On ne peut pas en dou-  
» ter après cela ; mais on dou-  
» tera peut-être si vous êtes  
» *Chrétien*, puisque vous osez  
» comparer le chant de l'E-  
» glise avec les déclamations  
» du Théâtre. Qui ne sçait  
» que la divine psalmodie est  
» une chose si bonne d'elle-  
» même, qu'elle ne peut de-  
» venir mauvaise que par le  
» même abus qui rend quel-  
» quefois les Sacremens mau-  
» vais ? Et qui ne sçait au con-  
» traire que la Comédie est  
» naturellement si mauvaise ,  
» qu'il n'y a point de détour  
» d'intention qui puisse la ren-  
» dre bonne ?

» S'il faut quitter les cho-  
 » ses qui sont mauvaises &  
 » dont nous ne sçaurions faire  
 » un bon usage, faut-il aussi  
 » quitter les bonnes, parce  
 » que nous en pouvons faire  
 » un mauvais? »

Je crois devoir aussi ajouter la réponse que lui firent les mêmes personnes au sujet du reproche qu'il avoit fait à l'égard des traductions de *Térence* & d'autres Poëtes destinées à l'instruction de la jeunesse. « Vous voulez abuser du mot de *Comédie*, & confondre celui qui les fait pour les Théâtres, avec celui qui les

» traduit pour les Ecoles.  
» Mais il y a tant de différen-  
» ce entr'eux, qu'on ne peut  
» point tirer de conséquence  
» de l'un à l'autre. Le Tra-  
» ducteur n'a dans l'esprit que  
» des regles de Grammaire  
» qui ne font point mauvaises  
» par elles-mêmes, & qu'un  
» bon dessein peut rendre  
» très-bonnes; mais le Poëte  
» a bien d'autres idées dans  
» l'imagination: il sent toutes  
» les passions qu'il conçoit,  
» & il s'efforce même de les  
» sentir, afin de les mieux  
» concevoir. Il s'échauffe, il  
» s'emporte, il se flatte, il  
» s'offense, il se passionne jus-

» qu'à sortir de lui-même pour  
» entrer dans ce sentiment des  
» personnes qu'il représente.  
» Il est quelquefois Turc ,  
» quelquefois Maure , tantôt  
» homme , tantôt femme , &  
» il ne quitte une passion que  
» pour en prendre une autre.  
» De l'amour, il tombe dans  
» la haine; de la colere, il  
» passe à la vengeance , &  
» toujours il veut faire sen-  
» tir aux autres les mouve-  
» mens qu'il souffre lui-même.  
» Il est fâché quand il ne  
» réussit pas dans ce malheu-  
» reux dessein , & il s'attriste  
» du mal qu'il n'a pas fait.

» Quelquefois les vers du



» Poëte peuvent être assez  
» innocents , mais la volonté  
» du Poëte est toujours crimi-  
» nelle ; les vers n'ont pas tou-  
» jours assez de charmes pour  
» *empoisonner* , mais le Poëte  
» veut toujours qu'ils empoi-  
» sonnent ; il veut toujours  
» que l'action soit passion-  
» née , & qu'elle excite du  
» trouble dans le cœur des  
» Spectateurs. Quelle diffé-  
» rence donc entre le Poëte  
» & celui qui le traduit pour  
» l'instruction de la jeunesse ,  
» & qui en ôte tout le venin ,  
» afin de conserver la pureté  
» & l'innocence de ceux qui  
» ne cherchent dans les Ou-

» vrages des Anciens que ce  
 » qu'on y doit chercher, qui  
 » est d'y prendre une teinture  
 » de l'air & du style de ces  
 » Auteurs, & d'y apprendre  
 » la pureté de leur langue....  
 » Vous obliger toutes les per-  
 » sonnes justes de vous dire  
 » avec *Saint Jérôme*, qu'il  
 » n'est rien de plus honteux  
 » que de confondre ce qui  
 » se fait pour le plaisir inu-  
 » tile des hommes, avec ce  
 » qui se fait pour l'instruction  
 » des enfans, & *quod in pueris*  
 » *necessitatis est, crimen in se*  
 » *facere voluptatis.* » Au reste,  
 dans quel temps de sa vie  
*Jean Racine* fit-il ce faux rai-

sonnement dont vous vous prévalez ? N'est-ce pas dans celui sur lequel il a versé des larmes ? J'aime bien mieux considérer ce célèbre Poëte dans cet âge, où connoissant & aimant la Religion, son cœur étoit aussi parfait que les productions de son génie avoient été éclatantes. Le respect que l'on doit à sa mémoire m'oblige de détruire, par l'expression de quelques-uns de ses sentimens, l'abus qu'on pourroit faire des écarts de sa jeunesse que vous osez rappeler, & dont il auroit souhaité pouvoir faire perdre le

souvenir. Ecoutez-le : c'est un pere qui , éclairé par les lumieres de la vérité , désire de procurer le même bonheur à ses enfans , en faisant tourner à leur propre instruction les écueils dont il avoit connue le danger. M. son fils , qu'on appellera à jamais *le Poëte de la Religion* , non content d'avoir profité du zèle d'un si bon pere , a bien voulu le rendre encore utile à d'autres , en donnant au Public ce Recueil de Lettres si propre à faire connoître le cœur de ce grand homme. Voici ce que *Jean Racine* écrivit à un de ses fils , & qu'on

qu'on peut adresser à tous ceux qui voudroient s'autoriser de ce qui lui étoit échappé dans l'ardeur des passions.

« Croyez-moi, mon fils ;  
» quand vous sçaurez parler  
» de Romans & de Comé-  
» dies, vous n'en ferez gue-  
» res plus avancé pour le  
» monde, & ce ne sera point  
» par cet endroit-là que vous  
» ferez plus estimé.... Vous  
» sçavez ce que je vous ai  
» dit des Opéra & des Co-  
» médies ; on doit en jouer à  
» Marly. Le Roi & la Cour  
» sçavent le scrupule que je  
» me fais d'y aller ; & ils au-  
» roient une mauvaise opi-

» nion de vous, si à l'âge où  
» vous êtes, vous aviez si peu  
» d'égards pour moi & pour  
» mes sentimens.

» Le plus grand déplaisir  
» qui puisse m'arriver au mon-  
» de, c'est s'il me revenoit  
» que vous êtes un indévot,  
» & que Dieu vous est de-  
» venu indifférent.

» Je sçais bien que vous ne  
» ferez pas deshonoré devant  
» les hommes en allant aux  
» Spectacles, mais comptez-  
» vous pour rien de vous des-  
» honorer devant Dieu? Pen-  
» sez-vous vous-même que  
» les hommes ne trouvaient  
» pas étrange de vous voir

» pratiquer des maximes si  
 » différentes des miennes ?  
 » Songez que M. le Duc de  
 » Bourgogne, qui a un goût  
 » merveilleux (1) pour toutes  
 » ces choses, n'a encore été  
 » à aucun Spectacle. »

Tels étoient les sentimens de ce célèbre Poëte, lorsqu'il n'écouta plus que la Religion; c'est-à-dire, cette vraie Philosophie qui apprend à l'homme ce qu'il a été, ce qu'il est, & ce qui peut le rendre tel qu'il doit être. Ce fut à cette école que dès l'âge le plus critique pour la vertu & les talens,

(1) On peut donc connoître & goûter cette partie de Littérature, quoiqu'on n'ait pas fréquenté les Théâtres publics.

l'illustre M. le Chancelier d'Aguesseau, avoit appris ce qu'il falloit penser des Spectacles. Les idées qu'il conçut de leurs dangers, sont déposées dans la collection de ses excellens Ouvrages, où il continue d'être, *lex loquens* (1); c'est-à-dire, la lumiere & le modele de la Magistrature (2);

(1) Verè dici potest Magistratum legem esse loquentem, legem autem mutum Magistratum. Cic. de Leg. Lib. 8.

(2) Que cet ordre (de la Magistrature) soit  
 » sans reproches, & qu'il serve de modele à  
 » tous les Citoyens. Cette Loi est belle &  
 » d'une grande portée. Car dès qu'elle exige  
 » une exemption de tous vices, aucun vi-  
 » cieux n'osera donc se présenter pour être  
 » reçu dans cet Ordre. Et si cette Loi exi-  
 » ge aussi que chaque membre soit le mo-  
 » dele des Citoyens, nous avons tout ga-  
 » gné. Car comme une ville entiere se  
 » laisse corrompre par les dissolutions & les  
 » vices de ses Chefs & de ses Juges, de mê-



je vous les indique pour vous  
 désabuser sur la fausse opi-  
 nion où vous êtes , que la  
 voie la plus sûre pour connoî-  
 tre l'utilité morale des Specta-  
 cles , est de les fréquenter ;  
 Vous êtes étonné de ce qu'on  
 s'est servi du nom & de l'au-

» me , elle est corrigée & réformée par leur  
 » régularité. Je conviens que cela est difficile  
 » dans la pratique , mais , si nous n'y recon-  
 » noissons pas les hommes d'à-présent , une  
 » sage éducation & l'exaëtitude à en suivre  
 » les principes , pourront en préparer pour  
 » l'avenir. » IS ORDO VITIO CARETO , CÆTE-  
 RIS SPECIMEN ESTO , *Præclara est ista lex &  
 latè patet , nam cum omne vitio carere lex ju-  
 beat , ne veniet quidem in eum ordinem quisquam  
 vitii particeps. Cæteris specimen esto. Quod si  
 est , tenemus omnia. Ut enim cupiditatibus Prin-  
 cipum & vitis infici solent tota civitas , sic emen-  
 dari & corrigi continentia. Id autem difficile  
 factu est nisi educatione quadam & disciplina , non  
 enim de hoc senatu , nec his de hominibus , qui  
 nunc sunt , sed de futuris , si qui fortè his legibus  
 parere voluerint. Cic. de leg. lib. 3.*

*torité de M. Jean-Jacques Rousseau pour proscrire les Théâtres. Il avoit cependant pris la voie la plus sûre , selon vous , pour en bien juger , puisque vous citez l'aveu qu'il a fait de n'avoir jamais manqué volontairement la Représentation d'une piece de Moliere ; mais eu égard aux vices de sa conduite, vous dites , que c'est un Philosophe qui se mocque de nous , en faisant semblant de nous instruire. Vous aurez donc peut-être plus d'égard au témoignage de l'immortel Chancelier , que je viens de nommer. La pureté & l'uniformité de ses*

mœurs, la gravité de sa conduite, son zèle pour le bien de l'Etat, son respect & son amour pour la Religion, étoient comme une Censure publique, qui apprenoit aux personnes élevées en dignité ou distinguées par leur naissance, à en soutenir le lustre par une vie régulière (1), fortifioit dans la pratique de tous devoirs les âmes les plus foibles,

(1) Cicéron, *Cujus ferè omnes mirantur linguam, pectus non ità*, dit que pour corrompre ou réformer les mœurs de toute une Ville, il ne faut que très-peu de personnes, mais de celles qui sont élevées au-dessus des autres par leur naissance ou par leurs charges. *Pauci atque admodum pauci honore & gloria amplificati vel corrumpere mores civitatis, vel corrigere possunt . . . . . nobilium vitâ victuque mutato mores mutari Civitatum puto. De Leg. Lib. 3.*

animoit les plus indifférentes, faisoit rougir les moins vertueuses, instruisoit enfin les bons Citoyens, & condamnoit les méchans. Son autorité est donc à citer. C'est en effet par de pareils organes que la vérité se manifeste avec plus de succès. Consultez ses sçavantes Remarques sur les causes métaphysiques du plaisir que l'ame goûte aux Représentations des Dramas, principalement des Tragédies(1), vous reconnoîtrez que pour n'avoir jamais été

(1) M. le Chancelier d'Aguesseau fit dans un séjour à Fresnes, ces Remarques sur un Discours de M. de Valincourt, qui avoit pour titre ; *De l'Imitation par rapport à la Tragédie.*

aux Spectacles , il en connoissoit mieux les objets & les effets que la plûpart de leurs plus zélés Partisans , que l'amour des bagatelles nuisibles éloigne de la saine raison (1).

Il appelle cette production Littéraire *une douce & dangereuse rêverie*, qui , dit-il, *a tant abusé de mon oisiveté, que je rougis presque d'être devenu prodigue pour le Théâtre d'un temps que je n'y avois jamais perdu.* Il ne la regardoit comme dangereu-

(1) Inquisitores nugarum qui tanquàm fluvius à creatore suo avertuntur & labuntur in hujus seculi amaricantem malitiam. S. August.

se, que par la crainte qu'il avoit qu'on abusât de ce qu'il y dit en faveur de la Tragédie, considérée en elle-même dans sa plus grande perfection, telle enfin que les Philosophes anciens la concevoient.

« Ces Sages, peut-être plus  
 » sévères, dit M. d'Aguesseau,  
 » que nos nouveaux Casuif-  
 » tes, nous ont appris que  
 » la Tragédie, aussi-bien que  
 » le Poëme Epique, ne de-  
 » voit chercher à plaire que  
 » pour instruire. Ils ont cru  
 » que l'une & l'autre n'étoient  
 » véritablement qu'une fable  
 » plus noble, à la vérité,

» plus étendue , plus ornée  
» que celle d'*Esope* , mais du  
» même genre , & qui avoient  
» le même but , c'est-à-dire ,  
» d'employer le secours & l'a-  
» grément de la fiction pour  
» faire entrer plus aisément  
» dans l'esprit , & pénétrer  
» plus avant dans le cœur  
» une vérité morale qui en est  
» l'ame , & qui en doit ani-  
» mer tout le corps. Si le Poëte  
» Tragique entroit bien dans  
» son art , il falloit que toute  
» la conduite, toute l'écono-  
» mie de sa Piece , tendît  
» uniquement à établir , à dé-  
» velopper , à mettre dans  
» tout son jour le point de

» morale qui en étoit le vé-  
 » ritable sujet. Il ne prenoit  
 » la route des sens que pour  
 » aller à la raison. L'imagi-  
 » nation parloit sa langue ,  
 » non pour séduire l'imagi-  
 » nation des Spectateurs , mais  
 » pour la rendre plus attenti-  
 » ve , plus docile à la raison.  
 » Il n'est pas douteux que de  
 » pareils Poèmes renfer-  
 » moient une espece de Phi-  
 » losophie, *si les Poètes pou-*  
 » *voient être Philosophes.* »

Je crois, Monsieur, qu'il  
 pouvoit y en avoir dans les  
 temps *héroïques* ; mais, com-  
 me le pensoit M. le Chan-  
 celier d'Aguesseau, il ne se



roit pas facile d'en rappeler la mode dans des temps où l'esprit est préféré à la raison ; cependant si

Raison sans sel est fade nourriture,  
 Sel sans raison , n'est solide pâture :  
 De tous les deux se forme esprit parfait.

*Rouffeau, Liv. 1. Ep. 3.*

Nous avons bien vu dans *Jean Racine* un Poète qui devint Philosophe , & plus véritable Philosophe qu'on ne pouvoit l'être dans le prétendu âge d'or du Paganisme. Il nous a donné dans *Athalie* & *Esther* , deux modeles de la plus grande perfection , tant pour le Drame que pour la morale. Un homme , alors

très-connu par sa piété & par son esprit, écrivit dans l'enthousiasme , « que ce Poète » étoit devenu l'Apôtre des » Muses & le Prédicateur du » Parnasse, dont il sembloit » n'avoir appris le langage » que pour leur prêcher en » leur langue l'Evangile, & » leur annoncer le Dieu in- » connu. »

Mais vous sçavez quel fut le sort de ces deux chefs-d'œuvres. Le Public se prévint & se déclara fortement contr'eux. Ce n'étoit, disoit-on, que des sujets de dévotion propres à amuser des enfans; & *Racine* mourut très-

persuadé que ces deux Tragédies n'auroient jamais de succès sur le Théâtre public ; son intention au reste étoit qu'elles n'y fussent jamais représentées. Et il obtint qu'on l'énonçât dans le Privilège qui fut accordé en 1689 (1) aux Dames de *Saint-Cyr*, pour qui ces deux Drames avoient été composés. Ce fut une dispute Littéraire qui donna lieu à l'infraction de cette Clause, pour la Tragédie d'*Athalie*,

(1) Ce Privilège est du 3 Février 1689 , il y est dit : Ayant vu nous-mêmes plusieurs Représentations desdits Ouvrages dont nous avons été satisfaits, nous avons donné par ces présentes aux Dames de *Saint-Cyr*, avec défenses à tous Acteurs, &c.

*Despreaux* avoit été presque seul à soutenir contre tout le Public , que cette Piece étoit le chef-d'œuvre & du Poëte & de la Tragédie. M. *Philippe Duc d'Orléans* , Régent du Royaume , voulut faire juger cette ancienne querelle Académique , & il ordonna aux Comédiens François de représenter *Athalie* sur leur Théâtre : elle fut applaudie ; mais la représentation qui en avoit déjà été faite à la Cour par les mêmes Acteurs , avoit préparé cet accueil. Comme *Louis XV* étoit alors à-peu-près de l'âge de *Joas* , & portoit sur son front le pré-

sage du furnom de *Bien-Aimé*,  
on ne pouvoit, sans s'atten-  
drir sur le jeune Monarque,  
entendre quelques vers com-  
me ceux-ci :

Voilà donc votre Roi , votre unique espérance ,  
.....  
J'ai pris soin jusqu'ici de vous le conserver ,  
.....  
Du fidele David, c'est le précieux reste ,  
.....  
Songez qu'en cet Enfant tout Israël réside.

Les circonstances du temps  
contribuerent donc beau-  
coup au succès de cette Tra-  
gédie sur un Théâtre si peu  
convenable à un sujet aussi  
saint, & traité avec tout le  
respect dû à l'Ecriture sainte.

D'ailleurs, dit Madame la

*Comtesse de Caillus* (1), M. Racine y auroit vu cette Tragédie aussi défigurée qu'elle m'a paru l'être par une *Josabet* fardée (2), par une *Athalie* outrée (3), & par un Grand-Prêtre (4) si peu digne de représenter la majesté d'un Prophète divin. « De » pareils sujets, dit aussi Ma- » dame de Sévigné, ne con- » viennent pas à de tels Ac- » teurs. Il faut des personnes » innocentes pour chanter les » malheurs de Sion, & des

(1) Dans son Ouvrage intitulé : *Mes Souvenirs*.

(2) C'est-à-dire, *la Duclos*.

(3) *La Demare*.

(4) *Beaubourg*. Les fameux Acteurs du temps.

» ames vertueuses pour en  
» voir avec fruit la représen-  
» tation. »

Voilà sans doute ce qui a donné lieu à M. le Chancelier d'*Aguesseau* de traiter de rêverie sa lumineuse Dissertation. Il croyoit qu'il étoit moralement impossible aux Poètes, non de composer des Drames vraiment Philosophiques, mais de les faire goûter à la multitude des Spectateurs à qui l'on pourroit appliquer ce qu'un Prêtre Egyptien disoit des Grecs, en parlant à *Solon* : ce ne sont que des enfans, on n'y trouve point de vieillards

par les mœurs, il n'y a que des fables & des frivolités qui leur plaisent. Ils se livrent à toutes opinions nouvelles. Ils méconnoissent la vérité, cette raison souveraine, cette loi universelle que *Pindare* disoit être la Reine des Dieux & des hommes, & que les Chrétiens, dit *S. Clément d'Alexandrie*, appellent la lumière de la vie (1). Les

(1) Apud Platonem, in *Timæo*, pulcherrime Sacerdos Ægyptius : ô *Solon* inquit, ex Græcis nullus est senex ; vos Græci semper estis pueri nullam penitus in animis per veterem auditionem antiquam habentes opinionem ; nec disciplinam ullam canam tempore ; nec legem quæ, inquit *Pindarus*, regina est omnium mortalium & immortalium ; lucerna autem est præceptum bonum , ut vult Scriptura sancta, lex est lumen vitæ. *S. Clem. Alex. Lib. 1, Stromatum.*



Poëtes sont persuadés que pour plaire au plus grand nombre, il faut moins les instruire que flatter les écarts de leur cœur & de leur esprit (1),  
 « C'est pourquoi les mœurs,  
 » dit M. le Chancelier d'*Aguesseau*, le caractère des  
 » personnages mis sur la Scène, leurs pensées, leurs sentiments, leurs expressions, tout conspire à réveiller ou à flatter les inclinations que nous avons tous pour la gloire, pour la grandeur,

(1) Stultorum infinitus est numerus... stultitia autem est rerum appetendarum & vitandorum viriosa ignorantia. Non per mores quos sapientia jubet, pervenire volunt ad lucem Dei, sed tantum ad laudes hominum quod est vanitas & insipientia. S. *Aug.*

» pour l'amour , pour la ven-  
 » geance qui font les mobiles  
 » secrets du cœur humain.  
 » Les passions feintes que nous  
 » y voyons nous plaisent par  
 » les mêmes raisons que les  
 » réelles, parce qu'en effet  
 » elles en excitent de réelles  
 » dans notre ame , ou parce  
 » qu'elles nous rappellent le  
 » souvenir de celles que nous  
 » avons éprouvées. *Rapiebant*  
 » *me Spectacula Theatrica*  
 » *plena imaginibus miseria-*  
 » *rum mearum* (1). Ce sont  
 » ces misères même qu'on  
 » aime à y voir & à y sen-  
 » tir. On y goûte encore la

(1) S. August. Confes. Lib. 3. c. 2.

» satisfaction de voir ses foi-  
» blesses justifiées, autorisées,  
» ennoblies, soit par de grands  
» exemples, soit par le tour  
» ingénieux & la morale fé-  
» duisante dont le Poète se  
» sert souvent pour les dé-  
» guiser, pour les colorer, pour  
» les peindre en beau, & les  
» faire paroître au moins plus  
» dignes de compassion que  
» de censure. Le charme du  
» spectacle, les actions qui  
» y sont représentées, l'arti-  
» fice de la poésie & l'enchan-  
» tement des paroles par les-  
» quelles elles flattent la cor-  
» ruption du cœur, étouffent  
» peu-à-peu les remords de

» la conscience, en appaisent  
 » les scrupules, & effacent  
 » insensiblement cette pu-  
 » deur importune qui fait d'a-  
 » bord qu'on regarde le crime  
 » comme impossible, qu'on  
 » en voit ensuite non-seule-  
 » ment la possibilité, mais la  
 » facilité. On en apprend le  
 » chemin, on en étudie le  
 » langage & surtout on en  
 » retient les excuses. Quelle  
 » impression ne fait pas *Phe-*  
 » *dre* sur l'ame d'une jeune  
 » Spectatrice lorsqu'elle char-  
 » ge *Venus* de toute la hon-  
 » te de sa passion, lorsqu'elle  
 » prend les Dieux à  
 » témoin ;

Ces

Ces Dieux qui dans son flanc  
 Ont allumé ce feu fatal à tout son sang,  
 Ces Dieux qui se sont fait une gloire cruelle,  
 De séduire le cœur d'une foible mortelle,

» Il est vrai qu'on n'accuse  
 » plus les Dieux du déregle-  
 » ment de son cœur, & qu'on  
 » ne cherche plus à l'autori-  
 » ser par leur exemple, com-  
 » me ceux dont S. Cyprien a dit  
 » *peccant exemplo deorum* ;  
 » mais on l'attribue à l'étoile,  
 » à la destinée, à la nécessité  
 » d'un penchant invincible :  
 » on retrouve avec plaisir  
 » ses mauvais sentimens dans  
 » ceux qu'on appelle des Hé-  
 » ros ; & une passion qui nous  
 » est commune avec eux ,  
 » ne paroît plus une foiblesse.

» On se répète en secret ce  
 » qu'*Enone* dit pour appai-  
 » ser le trouble de sa maî-  
 » tresse : *Mortelle , subissez le*  
 » *sort d'une mortelle*. On s'é-  
 » tourdit au moins de ces pen-  
 » sées vagues & confuses  
 » qu'on n'approfondit jamais.  
 » On sort du Théâtre rassuré  
 » contre l'horreur naturelle du  
 » crime (1), ce même plaisir  
 » y ramene souvent ceux qui  
 » l'ont une fois goûté. Ainsi  
 » soit que le Spectacle ne  
 » cause aucun trouble , & une  
 » émotion passagere , qui fauf-  
 » sement paroît d'abord in-

(1) In Theatris congaudent amantibus qui sese fruuntur per flagitia. S. Aug. L. 3. Conf.

» nocente; soit qu'il excite,  
» ou qu'il rappelle des passions  
» plus durables que l'action  
» & le langage du Drame  
» autorisent & justifient; c'est  
» sans doute dans ces deux  
» effets que consiste princi-  
» palement le grand plaisir  
» que les hommes y pren-  
» nent. Enfin avoir montré  
» pourquoi les Spectacles sont  
» dangereux, c'est avoir fait  
» voir combien ils sont agréa-  
» bles, parce qu'en effet, ce  
» qui en fait le plaisir, est ce  
» qui en fait le danger, &  
» qu'on peut dire presque  
» toujours que la meilleure  
» Piece en un sens est en un

» autre sens la plus mau-  
» vaise.»

Que conclure, Monsieur;  
d'après cet oracle ? je crois  
ne pouvoir mieux vous faire  
goûter la conséquence qui  
en résulte qu'en vous la pré-  
sésentant sous les graces de la  
Poésie. Je vais donc vous  
citer un Poëte Lyrique, qui  
pourra vous rendre ce bon  
office.

..... Qu'à jamais le Théâtre se ferme,  
Les dogmes qu'il contient, les leçons qu'il  
renferme,

Loin de nous corriger, de nous rendre meilleurs,  
Séduisent l'innocence, & corrompent les mœurs.  
Sa Morale suspecte est un foible antidote:  
C'est vainement qu'*Horace*, appuyé d'*Aristote*,  
Nous dit qu'en cette Ecole on apprend, on  
s'instruit :

De ces instructions quel peut être le fruit ?



## SUR LES SPECTACLES. 405

Les sentimens qu'elle aime , & qu'elle nous  
inspire ,

Des folles passions affermissent l'empire ;  
Par ses principes faux les crimes déguisés ,  
Sous le nom de vertus sont métamorphosés.  
J'y vois l'ambition , l'amour & la vengeance  
En tyrans suborneurs faire agir leur puissance ,  
Nourrir notre foiblesse , & sur notre raison  
Jetter un voile épais & verser leur poison.  
J'y vois avec horreur *Clytemnestre* perfide ,  
*Œdipe* incestueux , *Oreste* parricide ,  
L'innocent *Hippolyte* à la mort condamné ,  
Et *Néron* triomphant d'un frere empoisonné.  
*Corneille* du Théâtre abjurant les maximes ,  
Eût voulu n'en avoir jamais souillé ses rimes :  
*Racine* en gémissant , comme lui détesta  
Le vol pernicieux dont l'effor l'y porta (1).

Je tiens à ces principes.  
Ils sont soutenus d'autorités  
imposantes, & en grand nom-  
bre. Mais je vous invite moins  
à les compter qu'à les peser  
avec équité. Elles dissiperont

(1) M. le Brun, connu par plusieurs Odes,

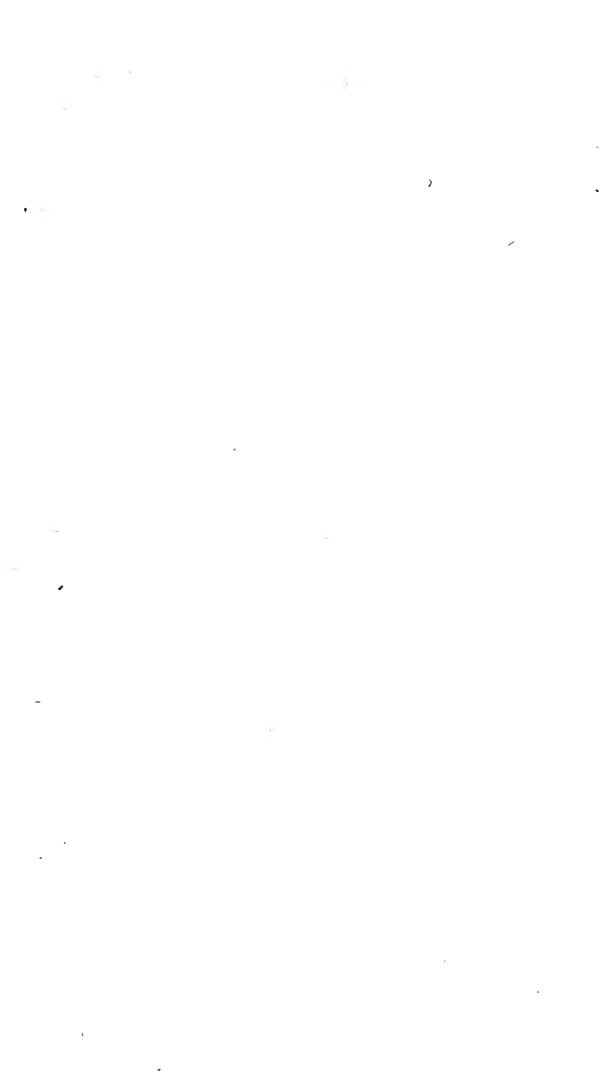
406 II. LETTRE, &c.

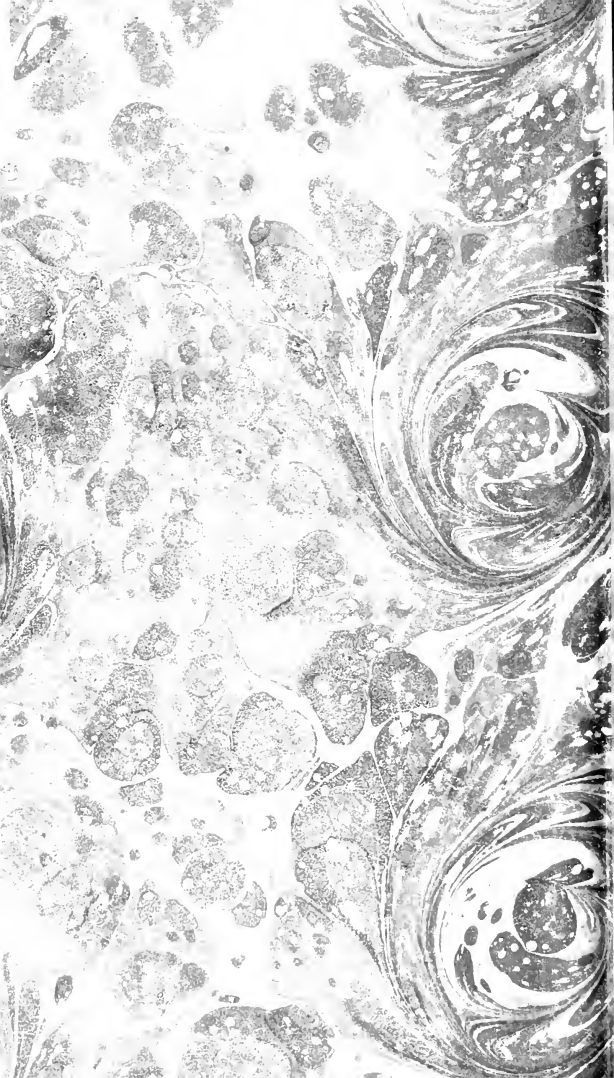
fans doute le nuage de l'illusion qui couvre à vos yeux les dangers des Théâtres. *Si justus es , non numeras sed appende. Non respicias ad Theatrum insanix ; mendax est. Noli imitari turbas concurrentes.* S. Aug.

Je suis, &c.



HISTOIRE





PN  
2051  
D4  
1774  
ptie.1

Desprez de Boissy, Charles  
Lettres sur les spectacles  
5. éd., re., corr. & augm.  
ptie.1

**PLEASE DO NOT REMOVE  
SLIPS FROM THIS POCKET**

---

---

**UNIVERSITY OF TORONTO**

LIBRARY

